

H I S T O I R E

N A T U R E L L E ,

GÉNÉRALE ET PARTICULIÈRE.

D E S O I S E A U X .

TOME QUARANTE-TROISIÈME.

O N S O U S C R I T

A P A R I S ,

CHEZ { D U F A R T , Imprimeur-Libraire , rue des
Noyers , N° 22 ;
B E R T R A N D , Libraire , quai des Augustins ,
N° 55.

A R O U E N ,

Chez V A L L É E , frères , Libraires , rue Beffroi , N° 22.

A S T R A S B O U R G ,

Chez L E V R A U L T , frères , Imprimeurs-Libraires.

A L I M O G E S ,

Chez B A R G E A S , Libraire.

Et chez les principaux Libraires de l'Europe.

HISTOIRE NATURELLE,

GENERALE ET PARTICULIERE,

- PAR LECLERC DE BUFFON;

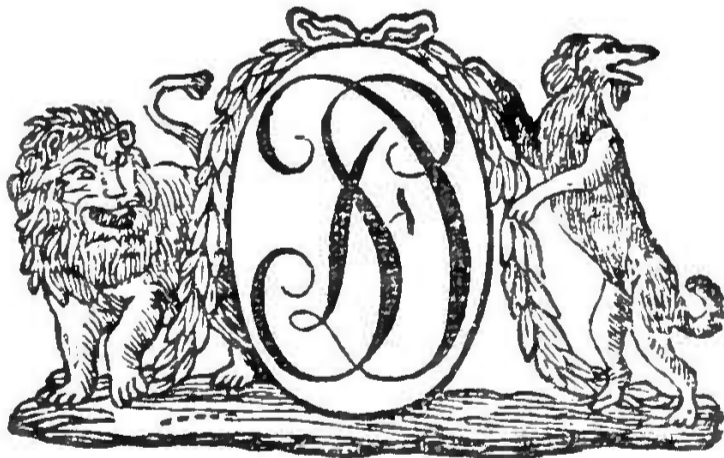
NOUVELLE EDITION, accompagnée de Notes, et dans laquelle les Supplémens sont insérés dans le premier texte, à la place qui leur convient. L'on y a ajouté l'histoire naturelle des Quadrupèdes et des Oiseaux découverts depuis la mort de Buffon, celle des Reptiles, des Poissons, des Insectes et des Vers; enfin, l'histoire des Plantes dont ce grand Naturaliste n'a pas eu le tems de s'occuper.

OUVRAGE formant un Cours complet d'Histoire naturelle;

PAR C. S. SONNINI,

MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES.

TOME QUARANTE-TROISIÈME.



A P A R I S,

DE L'IMPRIMERIE DE F. DUFART.

A N I X.



De roc del.

Dubamel sc.

1. LA PERDRIX rouge
2. LA BARTAVELLE

HISTOIRE

NATURELLE

DES OISEAUX.

LES PERDRIX ROUGES.

LA BARTAVELLE

OU

PERDRIX GRECQUE (1).

Voyez les planches enluminées, n° 231, et pl. LIII
de ce volume.

C'EST aux perdrix rouges, et principale-
ment à la bartavelle, que doit se rapporter
tout ce que les anciens ont dit de la perdrix.

(1) La perdrix grecque. *Perdix supernè cinerea*,
infernè dilutè rufa, *pennis laterum tæniâ duplici*
nigrâ donatis, *rectricibus quinque extimis in exortu*
cinereis; *ultimâ medietate rufis*; *rostro pedibusque*
rubris. *perdix græca*. Brisson, Ornith. gen. 6,
sp. 12 planche XXIII, fig. 1.

Tetrao pedibus rostroque sanguineis, *gulâ albâ*

Aristote devoit mieux connoître la perdrix grecque qu'aucune autre, et ne pouvoit guère connoître que des perdrix rouges, puisque ce sont les seules qui se trouvent dans la Grèce, dans les îles de la Méditerranée (1); et selon toute apparence, dans la partie de l'Asie conquise par Alexandre, laquelle est à peu près située sous le même climat que la Grèce et la Méditerranée (2), et qui étoit probablement celle où Aristote avoit ses principales correspondances. A l'égard des naturalistes qui sont venus depuis, tels que Pline, Athénée, etc., on voit assez clairement que, quoiqu'ils connussent en Italie des perdrix autres que des rouges (3), ils se sont

cinctâ fasciâ nigrâ albo punctatâ, tetrao rufus.
Lin. Syst. nat. edit. 15, gen. 103, sp. 12.

Perdix pedibus calcaratis rostroque sanguineis, gulâ albâ cinctâ fasciâ nigrâ albo punctatâ
perdix rufa. Latham, Syst. ornith. gen. 57, sp. 12.

J. J. VIREY. —

(1) Voyez Belon, Nature des oiseaux, pag. 257.

(2) Il paroît que la perdrix des pays habités ou connus par les juifs, depuis l'Egypte jusqu'à Babylone, étoit la perdrix rouge, ou du moins n'étoit pas la grise, puisqu'elle se tenoit sur les montagnes. *Sicut persequitur perdix in montibus.* Reg. lib. 1, cap. 26. 4

(3) *Perdicum in Italiâ genus alterum est corpore minus, colore obscurius, rostro non cinnabarino.* Athen.

contentés de copier ce qu'Aristote avoit dit des perdrix rouges : il est vrai que ce dernier reconnoît une différence dans le chant des perdrix (1); mais on ne peut en conclure légitimement une différence dans l'espèce (2), car la diversité du chant dépend souvent de celle de l'âge et du sexe; elle a lieu quelquefois dans le même individu, et elle peut être l'effet de quelque cause particulière, et même de l'influence du climat, selon les anciens eux-mêmes, puisque Athénée prétend que les perdrix qui passaient de l'Attique dans la Béotie, se reconnoissoient à ce qu'elles

(1) *Aliaë kakabizousi*, *aliaë trizousi*. Aristote, Hist. animal. lib. 4, cap. 9.

(2) Le plumage de la bartavelle ressemble beaucoup à celui des perdrix rouges; c'est pourquoi divers ornithologistes n'ont fait qu'une même espèce de ces oiseaux. La bartavelle a le corps cendré, avec des ondulations transversales sur le dos. Un roux lavé recouvre les parties inférieures du corps. La queue est d'une teinte cendrée, ou d'un gris brun; une double bande noire traverse les flancs. La base des cinq pennes latérales de la queue est cendrée et leur milieu est roux. La gorge blanche est entourée d'une raie noire, marquée de petits points blancs. Ce qui est commun à cet animal et aux autres perdrix rouges, est la teinte d'un rouge foncé, qui se remarque sur son bec et ses pieds. J. J. VIREY.

avoient changé de cri (1); d'ailleurs, Théophraste, qui remarque aussi quelques variétés dans la voix des perdrix, relativement aux pays qu'elles habitent, suppose expressément que toutes ces perdrix ne sont point d'espèces différentes, puisqu'il parle de leurs différentes voix dans son livre, *de variâ voce avium ejusdem generis* (2).

En examinant ce que les anciens ont dit ou répété de cet oiseau, j'y ai trouvé un assez grand nombre de faits vrais et d'observations exactes, mêlés d'exagérations et de fables, dont quelques modernes se sont moqués (3); ce qui n'étoit pas difficile, mais dont je me propose ici de rechercher le fondement dans les mœurs et le naturel même de la perdrix.

Aristote, après avoir dit que c'est un oiseau pulvérateur, qui a un jabot, un gésier et de très-petits *cœcum* (4); qui vit quinze ans et davantage (5); qui, de même que tous

(1) Voyez Gesner, de Avibus, pag. 671.

(2) Il est aisé de voir que ces mots, *ejusdem generis*, signifient ici de la même espèce.

(3) Voyez Willulghby, Ornith. pag. 120.

(4) Aristote, Histor. animal. lib. 2, cap. ultimo; et lib. 6, cap. 4.

(5) *Idem, ibidem*, lib. 9, cap. 7. Gaza a mis mal à

les autres oiseaux qui ont le vol pesant, ne construit point de nid, mais pond ses œufs à plate-terre, sur un peu d'herbe ou de feuilles arrangées négligemment (1), et cependant en un lieu bien exposé et défendu contre les oiseaux de proie; que dans cette espèce, qui est très-lascive, les mâles se battent entre eux avec acharnement dans la saison de l'amour, et ont alors les testicules très-apparens, tandis qu'ils sont à peine visibles en hyver (2); que les femelles pondent des œufs sans avoir eu commerce avec le mâle (3); que le mâle et la femelle s'accouplent en ouvrant le bec et tirant la langue (4); que leur ponte ordinaire est de douze ou quinze

propos vingt-cinq ans dans sa traduction, erreur qui a été copiée par Aldrovande, Ornith. lib. 15, p. 116, tom. II. Athénée fait dire à Aristote, que la femelle vit plus long-tems que le mâle, comme c'est l'ordinaire parmi les oiseaux. (Voyez Gesner, de Avibus, pag. 674.)

(1) Aristote, Histor. animal. lib. 6, cap. 1.

(2) Aristote, Histor. animal. lib. 5, cap. 1.

(3) *Idem*, *ibidem*.

(4) *Idem*, *ibidem*, lib. 5, cap. 5. Avicenne a pris de-là l'occasion de dire que les perdrix se préparoient par des baisers à des caresses plus intimes, comme les pigeons; mais c'est une erreur.

œufs; qu'elles sont quelquefois si pressées de pondre, que leurs œufs leur échappent par-tout où elles se trouvent (1); Aristote, dis-je, après avoir dit toutes ces choses, qui sont incontestables et confirmées par le témoignage de nos observateurs, ajoute plusieurs circonstances où le vrai paroît être mêlé avec le faux, et qu'il suffit d'analyser pour en tirer la vérité pure de tout mélange.

Il dit donc, 1^o que les perdrix femelles déposent la plus grande partie de leurs œufs dans un lieu caché pour les garantir de la pétulance du mâle, qui cherche à les détruire, comme faisant obstacle à ses plaisirs (2), ce qui a été traité de fable par Willulghby (3); mais, à mon avis, un peu trop absolument, puisqu'en distinguant le physique du moral, et séparant le fait observé de l'intention supposée, ce qu'Aristote a dit se trouve vrai à la lettre, et se réduit à ceci, que la perdrix a, comme presque toutes les autres femelles parmi les oiseaux, l'instinct de cacher son nid, et que les mâles, surtout les surnuméraires, cherchant à s'accou-

(1) Aristote, *Histor. animal.* lib. 9, cap. 8.

(2) *Idem ibidem.*

(3) Willulghby, *Ornith.* pag. 120.

pler au tems de l'incubation, ont porté plus d'une fois un préjudice notable à la couvée, sans autre intention que celle de jouir de la couveuse; c'est par cette raison que de tout tems on a recommandé la destruction de ces mâles surnuméraires, comme un des moyens les plus efficaces de favoriser la multiplication de l'espèce, non seulement des perdrix, mais de plusieurs autres oiseaux sauvages.

Aristote ajoute, en second lieu, que la perdrix femelle partage les œufs d'une seule ponte en deux couvées; qu'elle se charge de l'une et le mâle de l'autre, jusqu'à la fin de l'éducation des petits qui en proviennent (1); et cela contredit positivement l'instinct qu'il suppose au mâle, comme nous venons de le voir, de chercher à casser les œufs de sa femelle : mais, en conciliant Aristote avec lui-même et avec la vérité, on peut dire que comme la perdrix femelle ne pond pas tous ses œufs dans le même endroit, puisqu'ils lui échappent souvent malgré elle par-tout où elle se trouve, et comme le mâle partage apparemment dans cette espèce, ou du moins dans quelques races de cette espèce, ainsi que dans la grise,

(1) Aristote, *Histor. animal.* lib. 6, cap. 8.

le soin de l'éducation des petits, on aura pu croire qu'il partageoit aussi ceux de l'incubation, et qu'il couvoit à part tous les œufs qui n'étoient point sous la femelle (1).

Aristote dit, en troisième lieu, que les mâles se cochent les uns les autres, et même qu'ils cochent leurs petits aussitôt qu'ils sont en état de marcher (2), et l'on a mis cette assertion au rang des absurdités : cependant j'ai eu occasion de citer plus d'un exemple avéré de cet excès de nature, par lequel un mâle se sert d'un autre mâle, et même de tout autre meuble (3), comme d'une femelle ; et ce désordre doit avoir lieu, à plus forte raison, parmi des oiseaux aussi lascifs que les perdrix, dont les mâles, lorsqu'ils sont bien animés, ne peuvent entendre le cri de leurs femelles sans répandre leur liqueur séminale (4), et qui sont telle-

(1) Je suis fondé à croire que les mâles n'ont pas un grand attachement pour la couvée, et que les femelles se chargent presque seules de l'incubation. Si les mâles recherchent les femelles qui couvent, c'est pour jouir d'elles. Tous les mâles polygames sont peu attachés à leur progéniture. J. J. VIREY.

(2) Aristote, *Histor. animal.* lib. 9, cap. 8.

(3) Voyez ci-dessus l'histoire du coq, celle du lapin, et les *Glanures* d'Edwards, part. II, pag. 21.

(4) Eustath. apud Gesner, de *Avibus*, pag. 675.

ment transportés et comme enivrés dans cette saison d'amour, que, malgré leur naturel sauvage, ils viennent quelquefois se poser jusques sur l'oiseleur; et combien leur ardeur n'est - elle pas plus vive dans un climat aussi chaud que celui de la Grèce, et lorsqu'ils ont été privés long - tems de femelles, comme cela arrive au tems de l'incubation (1)!

Aristote dit, en quatrième lieu, que les perdrix femelles conçoivent et produisent des œufs lorsqu'elles se trouvent sous le vent de leurs mâles, ou lorsque ceux-ci passent au dessus d'elles en volant, et même lorsqu'elles entendent leur voix (2); et on a répandu du ridicule sur les paroles du philosophe grec, comme si elles eussent signifié qu'un courant d'air imprégné par les corpuscules fécondans du mâle, ou seulement mis en vibration par le son de sa voix, suffisoit pour féconder réellement une femelle; tandis qu'elles ne veulent dire autre chose, sinon que les perdrix femelles ayant le tempérament assez chaud pour produire des œufs d'elles - mêmes, et sans

(1) Voyez Aristote, *Histor. animal*, *loco citato*.

(2) *Ibidem*, lib. 5, cap. 5.

commerce avec le mâle, comme je l'ai remarqué ci-dessus, tout ce qui peut exciter leur tempérament doit augmenter encore en elles cette puissance; et l'on ne niera point que ce qui leur annonce la présence du mâle ne puisse et ne doive avoir cet effet, lequel d'ailleurs peut être produit par un simple moyen mécanique qu'Aristote nous enseigne (1), ou par le seul frottement qu'elles éprouvent en se vautrant dans la poussière (2).

D'après ces faits, il est aisé de concevoir que quelque passion qu'ait la perdrix pour couvrir, elle en a quelquefois encore plus pour jouir, et que dans certaines circonstances elle préférera le plaisir de se joindre à son mâle, au devoir de faire éclore ses petits; il peut même arriver qu'elle quitte la couvée par amour pour la couvée même,

(1) *Sed idem faciunt (nempe ova hypenemia seu zephiria pariunt) si digito genitale palpetur.* Arist. Histor. animal. lib. 6, cap. 2.

(2) Les gallinacés, qui tous sont pulvérateurs, ne se roulent dans la poussière que lorsqu'ils éprouvent des desirs amoureux; c'est un signe de volupté, et la marque d'un besoin. C'est principalement dans ces instans que les mâles cochent leurs femelles.

ce sera lorsque , voyant son mâle attentif à la voix d'une autre perdrix qui le rappelle, et prêt à l'aller trouver, elle vient s'offrir à ses desirs pour prévenir une incons-tance (1) qui seroit nuisible à la famille; elle tâche de le rendre fidèle en le rendant heureux (2).

Elie n a dit encore que, lorsqu'on vouloit faire combattre les mâles avec plus d'ardeur, c'étoit toujours en présence de leurs femelles; parce qu'un mâle, ajoute-t-il, aimeroit mieux mourir que de montrer de la lâcheté en présence de sa femelle, ou que de paroître devant elle après avoir été vaincu (3); mais c'est encore ici le cas de séparer le fait de l'intention : il est certain

(1) On trouve aussi que les animaux ne sont pas insensibles à la jalousie. Cette passion est toujours inséparable du violent amour, qui veut une passion exclusive. Ainsi la jalousie n'est qu'une preuve d'amour. J. J. VIREY.

(2) *Sæpè et femina incubans exurgit, cum marem feminæ venatrici attendere senserit, occurrensque se ipsam præbet libidini maris ut satiatus negligat venatricem.* Aristote, *Histor. animal. lib. 9, cap. 8.* *Adeo-que vincit libido etiam sætús caritatem,* ajoute Plinè, *lib. 10, cap. 33.*

(3) Elie n, de *Naturâ animal. lib. 4, cap. 1.*

que la présence de la femelle anime les mâles au combat , non pas en leur inspirant un certain point d'honneur , mais parce qu'elle exalte en eux la jalousie toujours proportionnée dans les animaux au besoin de jouir ; et nous venons de voir combien ce besoin est pressant dans les perdrix.

C'est ainsi qu'en distinguant le physique du moral, et les faits réels des suppositions précaires , on retrouve la vérité trop souvent défigurée dans l'histoire des animaux, par les fictions de l'homme et par la manie qu'il a de prêter à tous les autres êtres sa nature propre , et sa manière de voir et de sentir.

Comme les bartavelles ont beaucoup de choses communes avec les perdrix grises , il suffira , pour achever leur histoire , d'ajouter ici les principales différences par lesquelles elles se distinguent des dernières. Belon, qui avoit voyagé dans leur pays natal , nous apprend qu'elles ont le double de grosseur de nos perdrix ; qu'elles sont fort communes , et plus communes qu'aucun autre oiseau dans la Grèce , les îles Cyclades , et principalement sur les côtes de l'île de Crète (aujourd'hui Candie) ; qu'elles chantent au tems de l'amour ; qu'elles prononcent à peu près

près le mot *chacabis*, d'où les latins ont fait sans doute le mot *cacabare* pour exprimer ce cri, et qui peut-être a eu quelque influence sur la formation des noms *cubeth*, *cubata*, *cubeji*, etc., par lesquels on a désigné la perdrix rouge dans les langues orientales.

Belon nous apprend encore que les bartavelles se tiennent ordinairement parmi les rochers; mais qu'elles ont l'instinct de descendre dans la plaine pour y faire leur nid, afin que leurs petits trouvent en naissant une subsistance facile; qu'elles pondent de huit jusqu'à seize œufs, de la grosseur d'un petit œuf de poule, blancs, marqués de petits points rougeâtres, et dont le jaune, qu'il appelle *moyen*, ne se peut durcir: enfin, ce qui persuade à un observateur que sa perdrix de Grèce est d'autre espèce que notre perdrix rouge, c'est qu'il y a en Italie des lieux où elles sont connues l'une et l'autre, et ont chacune un nom différent; la perdrix de Grèce, celui de *cothurno*, et l'autre, celui de *perdice* (1); comme si le peuple qui impose les noms n'avoit pu se méprendre, ou même distinguer par deux dénominations différentes deux races distinctes,

(1) Voyez Belon, Nature des oiseaux, pag. 255.

appartenantes à une seule et même espèce ! Enfin, il conjecture, et non sans fondement, que c'est cette grosse perdrix qui, suivant Aristote, s'est mêlée avec la poule ordinaire, et a produit avec elle des individus féconds; ce qui n'arrive que rarement, selon le philosophe grec, et n'a lieu que dans les espèces les plus lascives, telles que celles du coq et de la perdrix (1), ou de la bartavelle, qui est la perdrix d'Aristote : celle-ci a encore une nouvelle analogie avec la poule ordinaire, c'est de couver des œufs étrangers à défaut des siens (2). Il

(1) Je rapporte en entier le passage d'Aristote, parce qu'il présente des vues très-saines et très-philosophiques. *Et ideo quæ non unigena coeunt (quod ea faciunt, quorum tempus par, et uteri gestatio proxima, et corporis magnitudo non multò discrepans), hæc primos partus similes sibi edunt, communi generis utriusque specie; quales (ex perdice et gallinaceo) sed tempore procedente diversi ex diversis provenientes, demum formâ femineæ instituti evadunt, quomodo femina peregrina ad postremum pro terræ naturâ redduntur, hæc enim materiam corpusque seminibus præstat.* De Generat. animalium, lib. II, cap. 4.

(2) L'amour, chez les animaux, plus simple que chez les hommes, n'est pas le besoin de la volupté, mais exclusivement le besoin de se reproduire. Combien d'animaux ne cherchent-ils pas à se reproduire sans marquer le desir de la volupté ! J. J. VIREY.

ya long-tems que cette remarque a été faite, puisqu'il en est question dans les livres sacrés (1).

Aristote a remarqué que les perdrix mâles chantoient ou crioient principalement dans la saison de l'amour, lorsqu'ils se battent entre eux, et même avant de se battre (2); l'ardeur qu'ils ont pour leur femelle se tourne alors en rage contre leurs rivaux, et de là tous ces cris, ces combats, cette espèce d'ivresse, cet oubli d'eux-mêmes, cet abandon de leur propre conservation qui les a précipités plus d'une fois, je ne dis pas dans les pièges, mais jusques dans les mains de l'oiseleur (3).

On a profité de la connoissance de leur naturel pour les attirer dans le piège, soit en leur présentant une femelle vers laquelle ils accourent pour en jouir, soit en leur présentant un mâle sur lequel ils fondent pour le combattre (4); et l'on a encore tiré partie de cette haine violente des mâles contre les mâles pour en faire une sorte de

(1) *Perdix fovit ova quæ non peperit.* Jerem. Prop. cap. 17, v. 2.

(2) Aristote, *Histor. animal.* lib. 4, cap. 9.

(3) *Ibidem*, lib. 9, cap. 8.

(4) *Ibidem*, lib. 4, cap. 1.

spectacle, où ces animaux, ordinairement si timides et si pacifiques, se battent entre eux avec acharnement, et on n'a pas manqué de les exciter, comme je l'ai dit, par la présence de leurs femelles (1). Cet usage est encore très-commun aujourd'hui dans l'île de Chypre (2); et nous voyons, dans Lampridius, que l'empereur Alexandre Sévère s'amusoit beaucoup de ce genre de combats.

(1) Elien, de Natur. animal. lib. 4, cap. 1.

(2) Voyez l'Histoire de Chypre de François Stephano Lusignano.

LA PERDRIX

ROUGE D'EUROPE (1).

*Voyez les planches enluminées, n° 150 ; et pl. LIII
de ce volume.*

CETTE perdrix tient le milieu pour la grosseur entre la bartavelle et la perdrix grise ; elle n'est pas aussi répandue que cette dernière , et tout climat ne lui est pas bon : on la trouve dans la plupart des pays montagneux et tempérés de l'Europe , de l'Asie et de l'Afrique ; mais elle est rare dans les

(1) La perdrix rouge. *Perdix supernè griseo-fusca , infernè rufa , pennis laterum tæniâ simplici nigrâ donatis ; reatricibus quinque extimis rufis , rostro , pedibusque rubris . . . perdix rubra.* Brisson , Ornith. gen. 6 , sp. 10.

Tetrao pedibus rostroque sanguineis , gulâ albâ cinctâ fasciâ nigrâ albo-punctatâ tetrao rufus.
Lin. Syst. nat. edit. 13 , gen. 103 , sp. 12 , var. b.

Perdix rufa. Latham , Syst. Ornith. gen. 57 , sp. 12 , var. b. J. J. VIREY.

Pays-Bas (1), dans plusieurs parties de l'Allemagne et de la Bohême, où l'on a tenté inutilement de la multiplier, quoique les faisans y eussent bien réussi (2). On n'en voit point du tout en Angleterre (3), ni dans certaines îles des environs de Lemnos (4); tandis qu'une seule paire, portée dans la petite île d'Anaphe (aujourd'hui Nanfio), y pullula tellement que les habitans furent sur le point de leur céder la place (5); ce séjour leur est si favorable, qu'encore aujourd'hui l'on est obligé d'y détruire leurs œufs par milliers vers les fêtes de pâques, de peur que les perdrix qui en viendroient ne détruisissent entièrement les moissons; et ces œufs accommodés à toutes sauces nourrissent les insulaires pendant plusieurs jours (6).

Les perdrix rouges (7) se tiennent sur

(1) Voyez Aldrovande, Ornith. tom. II, pag. 110.

(2) *Idem, ibidem*, pag. 106.

(3) Voyez Ray, Synopsis avium, pag. 57. — Hist. natur. des oiseaux d'Edwards, planche LXX,

(4) Anton. Liberalis apud Aldrov. tom. II, p. 110.

(5) Athénée, Deipnosoph. lib. 9.

(6) Voyez Tournefort, Voyages du Levant, tom. I, pag. 275.

(7) On distingue les perdrix rouges des bartavelles

les montagnes qui produisent beaucoup de bruyères et de broussailles , et quelquefois sur les mêmes montagnes où se trouvent certaines gélinottes , mal à propos appelées *perdrix blanches* ; mais dans des parties moins élevées , et par conséquent moins froides et moins sauvages (1). Pendant l'hyver , elles se recèlent sous des abris de rochers bien exposés , et se répandent peu ; le reste de l'année , elles se tiennent dans les broussailles (2) , s'y font chercher longtemps par les chasseurs , et partent difficilement : on m'assure qu'elles résistent souvent

principalement par la seule raie noire qu'elles portent sur leur flanc. Leur grandeur toutefois est à peu près semblable , et surpasse un pied. La gorge blanche est ceinte d'une espèce de collier noir. Une bande blanche ceint la tête. Les plumes du cou portent des taches noires. Au reste , le plumage est assez semblable à celui de la bartavelle , ainsi que la couleur rouge sanglante du bec et des pattes. Un gris brun assez foncé revêt le dessus du corps , et une jolie nuance cendrée recouvre la poitrine. La queue a seize penes. L'iris des yeux est d'un beau rouge , et les mâles portent un ergot obtus. J. J. VIREY.

(1) Stumpfius apud Gesner , de Avibus , pag. 682.

(2) Voyez Trans. philos. t. X , p. 208, 278 et 285 ; et Biblioth. brit. n^o 79 , p. 501. Spallanzani en a vu beaucoup dans son voyage , tom. IV , p. 76. J. J. VIREY.

mieux que les grises aux rigueurs de l'hiver, et que bien qu'elles soient plus aisées à prendre dans les différens pièges que les grises, il s'en trouve toujours à peu près le même nombre au printems dans les endroits qui leur conviennent ; elles vivent de grains, d'herbes, de limaces, de chenilles, d'œufs de fourmis et d'autres insectes ; mais leur chair se sent quelquefois des alimens dont elles vivent. Elien rapporte que les perdrix de Cyrrha, ville maritime de la Phocide, sur le golfe de Corinthe, sont de mauvais goût, parce qu'elles se nourrissent d'ail (1).

Elles volent pesamment et avec effort, comme font les grises, et on peut les reconnoître de même sans les voir, au seul bruit qu'elles font avec leurs ailes en prenant leur volée : leur instinct est de plonger dans les précipices lorsqu'on les surprend sur les montagnes, et de regagner le sommet lorsqu'on va à la remise : dans les plaines, elles filent droit et avec roideur ; lorsqu'elles sont suivies de près et poussées vivement, elles se réfugient dans les bois, se perchent même sur les arbres, et se terrent quelquefois, ce que ne font point les perdrix grises.

(1) Elien, de Naturâ avium, lib. 4, cap. 13.

Les perdrix rouges diffèrent encore des grises par le naturel et les mœurs ; elles sont moins sociales : à la vérité, elles vont par compagnies ; mais il ne règne pas dans ces compagnies une union aussi parfaite : quoique nées, quoiqu'élevées ensemble, les perdrix rouges se tiennent plus éloignées les unes des autres ; elles ne partent point ensemble, ne vont pas toutes du même côté, et ne se rappellent pas ensuite avec le même empressement, si ce n'est au tems de l'amour, et alors même chaque paire se réunit séparément ; enfin, lorsque cette saison est passée et que la femelle est occupée à couvrir, le mâle la quitte et la laisse seule chargée du soin de la famille ; en quoi nos perdrix rouges paroissent aussi différer des perdrix rouges de l'Égypte, puisque les prêtres égyptiens avoient choisi, pour l'emblème d'un bon ménage, deux perdrix, l'une mâle et l'autre femelle, couvant chacune de son côté (1).

Par une suite de leur naturel sauvage, les perdrix rouges que l'on tâche de multiplier dans les parcs, et que l'on élève à peu près comme les faisans, sont encore plus difficiles

(1) Voyez Aldrovande, Ornith. tom. II, pag. 120.

à élever, exigent plus de soins et de précautions pour les accoutumer à la captivité, ou, pour mieux dire, elles ne s'y accoutument jamais, puisque les petits perdreaux rouges qui sont éclos dans la faisanderie, et qui n'ont jamais connu la liberté, languissent dans cette prison, qu'on cherche à leur rendre agréable de toutes manières, et meurent bientôt d'ennui ou d'une maladie qui en est la suite, si on ne les lâche dans le tems où ils commencent à avoir la tête garnie de plumes.

Ces faits, qui m'ont été fournis par M. le Roy, paroissent contredire ce qu'on rapporte des perdrix d'Asie (1) et de quelques îles de l'Archipel (2), et même de Provence,

(1) *In regione circa Trapezuntem. . . vidi hominem ducentem secum supra quatuor millia perdicum. Is iter faciebat per terram, perdices per aerem volabant, quas ducebat ad quoddam castrum. . . quod à Trapezunte distat trium dierum itinere : cum huic hominī quiescere. . . libebat, perdices omnes quiescebant circa eum, et capiebat de ipsis quantum volebat numerum.* Odoricus de Foro-Julii apud Gesner, de Avib. p. 675.

(2) Il y a des gens du côté de Vessa et d'Elata, dans l'île de Scio, qui élèvent des perdrix avec soin : on les mène. . . à la campagne chercher leur nourriture comme des troupeaux de moutons ; chaque famille confie les siennes au gardien commun, qui les

où on en a vu des troupes nombreuses (1) qui obéissoient à la voix de leur conducteur avec une docilité singulière. Porphire parle d'une perdrix privée venant de Carthage, qui accouroit à la voix de son maître, le caressoit, et exprimoit son attachement par des inflexions de voix que le sentiment sembloit produire, et qui étoient toutes différentes de son cri ordinaire (2). Mundella et Gesner en ont élevé eux-mêmes qui étoient devenues très-familiales (3); il paroît même, par plusieurs passages des anciens, qu'on en étoit venu jusqu'à leur apprendre à chanter ou à perfectionner leur chant naturel qui, du moins dans certaines races, passoit pour un ramage agréable (4).

ramène le soir : on les rappelle chez soi avec un coup de sifflet, même pendant la journée. (Voyez le Voyage au Levant de M. de Tournefort, tom. I, pag. 586.)

(1) J'ai vu un homme en Provence, du côté de Grasse, qui conduisoit des compagnies de perdrix à la campagne, et qui les faisoit venir à lui quand il vouloit; il les prenoit avec la main, les mettoit dans son sein, et les renvoyoit ensuite. avec les autres. *Ibid.*

(2) Porphire, de Abstinentiâ à carnibus, lib. 3.

(3) Voyez Gesner, de Avibus, pag. 682.

(4) Athénée, Deipnosoph. — Plutarque, Utra animalium, etc. — Elien, de Naturâ animalium, l. 4, c. 13.

Mais tout cela peut se concilier en disant que cet oiseau est moins ennemi de l'homme que de l'esclavage, qu'il est des moyens d'apprivoiser et de subjuguier l'animal le plus sauvage, c'est-à-dire, le plus amoureux de sa liberté, et que ce moyen est de le traiter selon sa nature, en lui laissant autant de liberté qu'il est possible : sous ce point de vue, la société de la perdrix apprivoisée avec l'homme qui sait s'en faire obéir, est du genre le plus intéressant et le plus noble ; elle n'est fondée ni sur le besoin, ni sur l'intérêt, ni sur une douceur stupide, mais sur la sympathie, le goût réciproque, le choix volontaire ; il faut même, pour bien réussir, qu'elle soit absolument volontaire et libre : la perdrix ne s'attache à l'homme, ne se soumet à ses volontés qu'autant que l'homme lui laisse perpétuellement le pouvoir de le quitter ; et lorsqu'on veut lui imposer une loi trop dure, une contrainte au-delà de ce qu'exige toute société ; en un mot, lorsqu'on veut la réduire à l'esclavage domestique, son naturel si doux se révolte, et le regret profond de sa liberté perdue étouffe en elle les plus forts penchans de la nature ; celui de se conserver, on l'a vu souvent se tourmenter dans sa prison jusqu'à se casser

la tête et mourir ; celui de se reproduire, elle y montre une répugnance invincible ; et si quelquefois on la vit, cédant à l'ardeur du tempérament et à l'influence de la saison, s'accoupler et pondre en cage, jamais on ne l'a vu s'occuper efficacement, dans la volière la plus spacieuse, à perpétuer une race esclave.

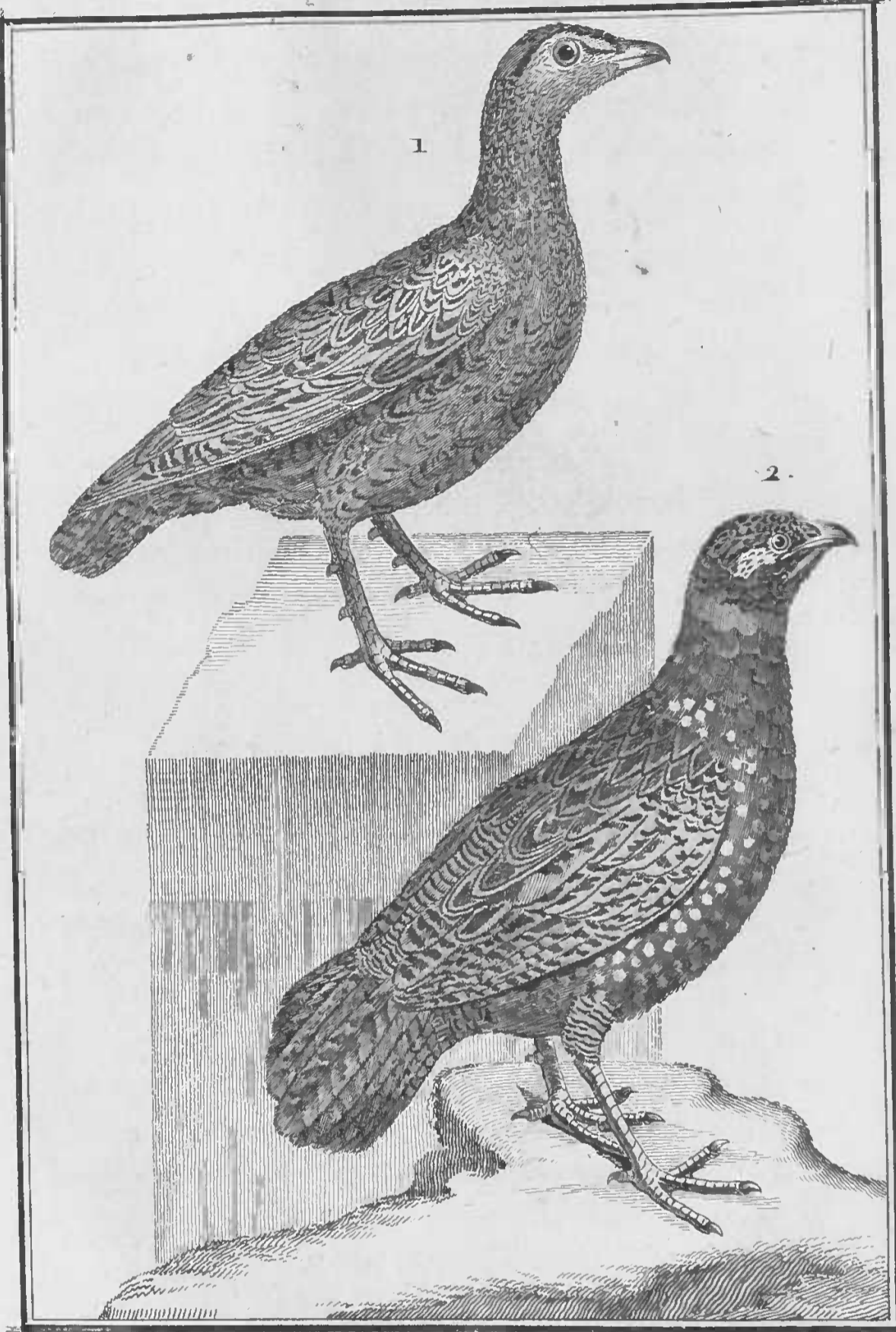
L A P E R D R I X

R O U G E - B L A N C H E (1).

DANS la race de la perdrix rouge, la blancheur du plumage est comme dans la race de la perdrix grise, un effet accidentel de quelque cause particulière, et qui prouve l'analogie des deux races : cette blancheur n'est cependant point universelle, car la tête conserve ordinairement sa couleur ; le bec et les pieds restent rouges ; et comme d'ailleurs on la trouve ordinairement avec les perdrix rouges, on est fondé à la regarder comme une variété individuelle de cette race de perdrix.

(1) La perdrix rouge-blanche. *Perdix rufo alba*.
Brisson, Ornith. gen. 6, sp. 10, var. A.

Tetrao rufus, var. V. Lin. Syst. nat. edit. 15,
gen. 105, sp. 12. J. J. VIREY.



De Sève del.

Duhamel sc.

1. BIS-ERGOT

2 FRANCOLIN mâle

LE FRANCOLIN (1).

Voyez les planches enluminées, n^{os} 147 et 148; et
pl. LIV de ce volume.

CE nom de *francolin* est encore un de ceux qui ont été appliqués à des oiseaux fort différens : nous avons déjà vu ci-dessus qu'il avoit été donné à l'attagas ; et il paroît, par un passage de Gesner, que l'oiseau connu à Venise sous le nom de *francolin*, est une espèce de gélinotte (*hazel-huhn* (2)).

(1) Le francolin. *Perdix supernè ex nigricante et rufo flavicante varia, infernè nigra, albo maculata, torque dilutè castaneo, reatricibus lateralibus nigris in exortu albo transversim striatis* (mas). *Perdix in toto corpore ex nigricante et rufo flavicante varia* (foemina) *francolinus*. Brisson, Ornithol. gen. 6, sp. 13.

Tetrao abdomine gulâque atris, caudâ cuneatâ *tetrao francolinus*. Lin. Syst. nat. edit. 15, gen. 105, sp. 10.

Perdix calcarata, corpore vario, abdomine gulâque atris, caudâ cuneatâ *perdix francolinus*. Latham, Syst. Ornith. gen. 57, sp. 6. J. J. VIREY.

(2) *Est autem (francolinus) eadem germanorum hazel-huhn, ut ex icone francolini Venetiis dicti quam*

Le francolin de Naples est plus gros qu'une poule ordinaire, et, à vrai dire, la longueur de ses pieds, celle de son bec et de son cou ne permettent point d'en faire ni une gélinotte, ni un francolin (1).

Tout ce qu'on dit du francolin de Ferrare, c'est qu'il a les pieds rouges, et vit de poissons (2). L'oiseau du Spitzberg, auquel on a donné le nom de *francolin*, s'appelle aussi *coureur de rivage*, parce qu'il ne s'éloigne jamais beaucoup de la côte où il trouve la nourriture qui lui convient; savoir, des vers gris et des chevrettes; mais il n'est pas plus gros qu'une alouette (3). Le francolin dont Olina donne la description et la figure (4), est celui dont il s'agit ici (5); celui

doctissimus medicus Aloysius Mundella ad me misit, citra ullam dubitationem cognovi. Gesner, de Avibus, pag. 225.

(1) Gesner, *ibidem*.

(2) *Alii alium quemdam francolinum faciunt cruribus rubris, piscibus viventem, Ferrariæ, ut audio notum. Gesner. ibidem.*

(3) Voyages de M l'abbé Prévôt, tom. XV, p. 276.

(4) Olina, pag. 33.

(5) Le plumage de notre francolin est varié en dessus d'un roux jaunâtre et de noirâtre. Sous le corps, la couleur est noire, tachée de blanc, avec un collier
de

de M. Edwards en diffère en quelques points (1), et paroît être exactement le même oiseau que le francolin de M. Tournefort (2), qui se rapproche aussi de celui de Ferrare, en ce qu'il se plaît sur les côtes de la mer et dans les lieux marécageux.

Enfin le nôtre paroît différer de ces trois derniers, et même de celui de M. Brisson (3), soit par la couleur du plumage, et même du bec, soit par les dimensions et le port de la queue, qui est plus longue dans la figure de M. Brisson, plus épanouie dans la nôtre, et tombante dans celles de M. Edwards et d'Olina; mais, malgré cela, je crois que le

de couleur chataine légère. Les plumes latérales de la queue sont noires à leur origine, avec des bandes blanches transversales. Les femelles ont des couleurs plus ternes, comme chez tous les oiseaux, et un roux jaunâtre, mêlé de noir, recouvre tout leur corps. La queue est en forme de coin. Les sourcils du francolin portent de très-petits eils. Les quatre premières plumes de l'aile sont fort courtes, et les pieds fort rouges. La grandeur totale de l'animal est de douze pouces un quart, à peu près comme la perdrix grise ordinaire. J. J. VIREY.

(1) Edwards, planche CCXLVI.

(2) Voyages au Levant de M. de Tournefort, tom. I, pag. 412, et tom. II, page 103.

(3) Brisson, Ornith. gen. 6, sp. 13.

francolin d'Olina, celui de M. Tournefort, celui d'Edwards, celui de M. Brisson et le mien sont tous de la même espèce, attendu qu'ils ont beaucoup de choses communes, et que les petites différences qu'on a observées entre eux ne sont pas assez caractérisées pour constituer des espèces diverses, et peuvent d'ailleurs être relatives à l'âge, au sexe, au climat ou à d'autres causes particulières.

Il est certain que le francolin a beaucoup de rapports avec la perdrix; et c'est ce qui a porté Olina, Linnæus et Brisson à les ranger parmi les perdrix. Pour moi, après avoir examiné de près et comparé ces deux sortes d'oiseaux, j'ai cru avoir observé entre eux assez de différences pour les séparer: en effet, le francolin diffère des perdrix, non seulement par les couleurs du plumage, par la forme totale, par le port de la queue et par son cri, mais encore parce qu'il a un éperon à chaque jambe (1), tandis que la perdrix mâle n'a qu'un tubercule calleux au lieu d'éperon.

Le francolin est aussi beaucoup moins

(1) Celui d'Olina n'en a point; mais il y a apparence qu'il a fait dessiner la femelle.

répandu que la perdrix : il paroît qu'il ne peut guère subsister que dans les pays chauds ; l'Espagne, l'Italie et la Sicile sont presque les seuls pays de l'Europe où il se trouve ; on en voit aussi à Rhodes (1), dans l'île de Chypre (2), à Samos (3), dans la Barbarie, et sur-tout aux environs de Tunis (4), en Egypte, sur les côtes d'Asie (5) et à Bengale (6). Dans tous ces pays, on trouve des francolins et des perdrix, qui ont chacun leurs noms distincts et leur espèce séparée.

(1) Olina.

(2) Tournefort.

(3) Edwards... M. Edwards dit qu'il n'est pas question du francolin dans le texte du Voyage au Levant de M. de Tournefort, quoiqu'il y ait une figure de cet oiseau, sous le nom de *francolin*, sorte d'oiseau qui fréquente les marais. Cette assertion est fautive ; voici ce que je trouve, tom. 1^{er} de ce Voyage, p. 412, édition du Louvre : « Les francolins n'y sont pas communs (dans l'île de Samos), et ne quittent pas la marine entre le petit Boghas et Cora, auprès d'un étang marécageux on les appelle *perdrix des prairies* ». La figure de l'oiseau porte simplement en tête le nom de *francolin*.

(4) Olina, pag. 53.

(5) Tournefort, Voyage au Levant, t. II, p. 103.

(6) Edwards.

La rareté de ces oiseaux en Europe, jointe au bon goût de leur chair, a donné lieu aux défenses rigoureuses qui ont été faites en plusieurs pays, de les tuer; et de là on prétend qu'ils ont eu le nom de *francolins*, comme jouissant d'une sorte de franchise sous la sauve-garde de ces défenses.

On sait peu de chose de cet oiseau au delà de ce que montre la figure : son plumage est fort beau; il a un collier très-remarquable, de couleur orangée; sa grosseur surpasse un peu celle de la perdrix grise : la femelle est un peu plus petite que le mâle, et les couleurs de son plumage sont plus foibles et moins variées.

Ces oiseaux vivent de grains : on peut les élever dans des volières; mais il faut avoir l'attention de leur donner à chacun une petite loge où ils puissent se tapir et se cacher, et de répandre dans la volière du sable et quelques pierres de tuf.

Leur cri est moins un chant qu'un sifflement très-fort qui se fait entendre de fort loin (1).

Les francolins vivent à peu près autant que les perdrix (2); leur chair est exquise;

(1) Olina.

(2) *Idem*.

elle est quelquefois préférée à celle des perdrix et des faisans.

M. Linnæus (1) prend la perdrix de Damas de Willulghby pour le francolin (2); sur quoi il y a deux remarques à faire; la première, que cette perdrix de Damas est plutôt celle de Belon, qui en a parlé le premier (3), que celle de Willulghby, qui n'en a parlé que d'après Belon: la seconde, que cette perdrix de Damas diffère du francolin, et par sa petitesse, puisqu'elle est moins grosse que la perdrix grise, selon Belon; et par son plumage, comme on peut le voir en comparant les figures dans nos planches enluminées; et par ses pieds velus, qui ont empêché Belon de la ranger parmi les râles de genêt ou les pluviers.

M. Linnæus auroit dû reconnoître le francolin de Tournefort dans celui d'Olina, dont Willulghby fait mention (4); enfin, le naturaliste suédois se trompe encore en fixant exclusivement l'orient pour le climat du francolin, puisque cet oiseau se trouve,

(1) Lin. Syst. nat. edit. 10, pag. 161.

(2) Willulghby, Ornith. pag. 128.

(3) Belon, Observ. pag. 152.

(4) Willulghby, Ornith. pag. 125.

comme je l'ai déjà remarqué, en Sicile, en Italie, en Espagne, en Barbarie, et dans quelques autres contrées qui n'appartiennent point à l'orient.

Aristote met l'attagen, que Belon regarde comme le francolin, au rang des oiseaux pulvérateurs et frugivores (1) : Belon lui fait dire, de plus, que cet oiseau pond un grand nombre d'œufs (2), quoique cela ne se trouve point à l'endroit cité; mais c'est une conséquence que l'on peut tirer, dans les principes d'Aristote, de ce que cet oiseau est frugivore et pulvérateur. Belon dit encore, d'après les anciens, que le francolin est fréquent dans la campagne de Marathon, parce qu'il se plaît dans les lieux marécageux; et cela s'accorde très-bien avec ce que M. de Tournefort rapporte des francolins de Samos (3).

(1) Aristote, *Histor. animal. lib. 9, cap. 49.*

(2) *Avis multipara est attagen.* Belon, *Nature des oiseaux*, pag. 241.

(3) Tournefort, tom. I, pag. 412.

LE BIS-ERGOT (1).

LA première espèce qui nous paroît voisine du francolin, c'est l'oiseau qui nous a été

(1) La perdrix du Sénégal. *Perdix rufo, fusco et sordidè albo variegata, tribus utrinque in capite tæniis duabus nigris, alterâ albâ. . . perdix senegalensis.* Brisson, Ornith. gen. 6, sp. 8.

Tetrao, pedibus bicalcaratis, superciliis nigris. . . tetrao bicalcaratus. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 103, sp. 15.

Perdix bicalcarata, rufo fusco et albido varia, superciliis nigris. . . perdix bicalcarata. Latham, Syst. ornith. gen. 57, sp. 2.

La Zoologie indienne de Forster décrit aussi un bis-ergot qui se trouve dans l'île de Ceylan, et qui a le tour des yeux garni d'une peau rouge et nue, la queue arrondie, brune, la tête noire et blanche dans le mâle, cendrée et noire chez la femelle. Les pieds de celle-ci sont dépourvus d'ergots.

Tetrao pedibus bicalcaratis, rostro et areâ oculorum nudâ, rubris, caudâ rotundatâ fusca . . . tetrao zeylonensis. Lin. *ibid.* sp. 58.

Perdix bicalcarata, capite collo corporeque anticè albo nigroque vario, posticè ferrugineo. . . perdix ceylanensis. Latham Syst. ornith. gen. 57, sp. 5.

J. J. VIREY.

donné sous le nom de *perdrix du Sénégal* (1). Cet oiseau a à chaque pied deux ergots, ou plutôt deux tubercules de chair dure et calleuse; et comme c'est une espèce ou race particulière, nous lui avons donné le nom de *bis-ergot*, à cause de ce caractère de deux ergots qu'il a à chaque pied. Je le place à la suite des francolins, parce qu'il me paroît avoir plus de rapports avec eux qu'avec les perdrix, soit par sa grosseur, soit par la longueur du bec et des ailes, soit par ses éperons.

(1) Voyez les planches enluminées, n° 137, et planche LIV de ce volume.

LE GORGE - N U E

E T

LA PERDRIX ROUGE D'AFRIQUE (1).

C'ET oiseau, que nous avons vu vivant à Paris chez feu M. le marquis de Montmirail, a le dessous du cou et de la gorge dénué de plumes et simplement couvert d'une peau rouge ; le reste du plumage est beaucoup moins varié et moins agréable que celui du francolin. Le gorge - nue se rapproche de cette espèce par ses pieds rouges et sa queue épanouie ; et de l'espèce précédente, qui est celle du bis-ergot, par le double éperon qu'il a pareillement à chaque pied.

(1) *Tetrao pedibus, rostro, mento, gulâque nudis rubris. tetrao rubricollis.* Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 103, sp. 34.

Perdix calcarata, corpore fusco maculato, crisso albo, orbitis gulâque nudis rubris.... perdix rubricollis. Latham, Syst. ornith. gen. 57, sp. 13. Longueur, treize pouces. J. J. VIREY.

Le défaut d'observations nous met hors d'état de juger à laquelle de ces deux espèces elle ressemble le plus par ses mœurs ou par ses habitudes. M. Aublet m'assure que c'est un oiseau qui se perche.

La perdrix rouge d'Afrique (1) est plus rouge que nos perdrix rouges (2), à cause d'une large tache de cette couleur qu'elle a sous la gorge; mais le reste de son plumage est beaucoup moins agréable: elle diffère des trois espèces précédentes par deux caractères fort apparens, ses éperons plus longs et plus pointus, et sa queue plus épanouie que ne l'ont ordinairement les perdrix; le défaut d'observations nous met hors d'état de juger si elle en diffère aussi par ses mœurs ou par ses habitudes.

(1) Voyez les planches enluminées, n° 180.

(2) Linnæus range cet animal sous la même espèce que la bartavelle ou perdrix grecque. D'ailleurs, elle en diffère fort peu, à quelques variétés près du plumage. Shaw Voyage en Barbarie, p. 300, l'a décrite. Elle habite sur les côtes sablonneuses de l'Afrique, près de la Méditerranée. Elle se plaît dans les broussailles de cette contrée. Quelquefois on la trouve perchée sur des arbustes; c'est sur-tout au tems de la ponte. Sa taille est plus forte que celle de notre perdrix, mais elle se rapproche beaucoup de celle de la bartavelle.

OISEAUX ÉTRANGERS
QUI ONT RAPPORT AUX PERDRIX.

LA PERDRIX ROUGE
DE BARBARIE (1).

LA perdrix rouge de Barbarie, donnée par M. Edwards, planche LXX, nous paroît être une espèce différente de notre perdrix rouge d'Europe; elle est plus petite que notre perdrix grise; elle a le bec, le tour des yeux et les pieds rouges comme la bartavelle; mais

(1) La perdrix rouge de Barbarie. *Perdix supernè obscurè fusca ad cinereum vergens, infernè dilutè fusca, torque castaneo, maculis orbiculatis, albis vario, pennis laterum tæniâ simplici nigrâ donatis, reatricibus lateralibus in exortu cinereis, ultimâ medietate sordidè aurantiis, rostro pedibusque rubris.*

perdix rubra barbarica. Brisson, Ornith. gen. 6, sp. 11.
Tetrao rufus, var. d. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 103, sp. 12.

Perdix rubra barbarica. Latham, Syst. ornith. gen. 57, sp. 12, var. g. J. J. VIREY.

elle a sur le haut des ailes, des plumes d'un beau bleu bordé de rouge brun, et autour du cou une espèce de collier formé par des taches blanches, répandues sur un fond brun; ce qui, joint à sa petitesse, distingue cette espèce des deux races de perdrix rouges qui sont connues en Europe.

 LA PERDRIX DE ROCHE

O U

DE LA GAMBRA (1).

CETTE perdrix prend son nom des lieux où elle a coutume de se tenir par préférence; elle se plaît, comme les perdrix rouges, parmi les rochers et les précipices : sa couleur générale est un brun obscur, et elle a sur la poitrine une tache couleur de tabac d'Espagne. Au reste, ces perdrix se rapprochent encore de la perdrix rouge par la couleur des pieds, du bec et du tour des

(1) *Tetrao rostro pedibusque rubris, corpore fusco, maculâ pectoris ferrugineâ tetrao petrosus.*
 Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 105, sp. 35.

Perdix fusca, rostro pedibus iridibusque rubris, maculâ pectoris ferrugineâ perdix petrosa.
 Latham, Syst. ornith. gen. 57, sp. 14.

J. J. VIREY.

yeux ; elles sont moins grosses que les nôtres, et retroussent la queue en courant ; mais, comme elles , elles courent très-vîte , et ont en gros la même forme (1) ; la chair est excellente.

(1) Voyez Journal de Stibbs , pag. 287 ; et l'abbé Prévôt , tom. III , pag. 509.

LA PERDRIX

PERLÉE DE LA CHINE.

CETTE perdrix, qui n'est connue que par la description de M. Brisson (1), paroît propre à l'extrémité orientale de l'ancien continent; elle est un peu plus grosse que notre perdrix rouge; elle a la forme, le

(1) La perdrix de la Chine. *Perdix fusca*, maculis orbiculatis, albicantibus et rufescentibus varia, dorso fusco et rufescente transversim striato, quatuor utrinque in capite tæniis, duabus nigricantibus, aliâ rufescente, alterâ albâ. . . *perdix sinensis*. Brisson, Ornith. gen. 6, sp. 9, et fig. pl. xxviii.

Tetrao pedibus superciliisque rufis, rostro nigricante, gulâ albâ, corpore fusco. tetrao perlatus. Lin. Syst. nat. edit. 15 gen. 105, sp. 30. Il cite, comme variété, une perdrix du cap de Bonne-Espérance qu'il décrit : *perdix rostro pedibusque fuscis, superciliis albo nigroque maculatis*.

Perdix calcarata fusca albido et rufescente maculata, dorso rufescente striato, gulâ albâ, lateribus capitis fasciis duabus nigris, superciliis rufis.
perdix⁴perlata. Latham, Syst. ornith. gen 57, sp. 15.

J. J. VIREY.

port de la queue , la brièveté des ailes et toute la tournure de la perdrix ; elle a de notre rouge ordinaire , n^o 150 , la gorge blanche ; et de celle d'Afrique , n^o 180 , les éperons plus longs et plus pointus ; mais elle n'a pas , comme elle , le bec et les pieds rouges ; ceux-ci sont roux , et le bec est noirâtre , ainsi que les ongles : le fond de son plumage est de couleur obscure égayée sur la poitrine et les côtés par une quantité de petites taches rondes , de couleur plus claire ; d'où j'ai pris occasion de la nommer *perdrix perlée*. Elle a outre cela quatre bandes remarquables qui partent de la base du bec et se prolongent sur les côtés de la tête ; ces bandes sont alternativement de couleur claire et rembrunie.

LA PERDRIX

DE LA NOUVELLE ANGLETERRE (1).

JE mets cet oiseau d'Amérique et les suivans à la suite des perdrix, non que je les regarde comme véritables de perdrix, mais tout au plus comme leurs représentans, parce que ce sont ceux des oiseaux du nouveau Monde qui ont le plus de rapport avec les perdrix, lesquelles certainement n'ont pas l'aile assez forte ni le vol assez élevé,

(1) *Perdix supernè fusco rufescens, nigro variegata, infernè ad flavum inclinans nigro transversim striata: gutture albo; tæniâ suprâ oculos albâ rectricibus fuscis. perdix novæ Angliæ. Brisson, Ornith. gen. 6, sp. 6.*

Tetrao superciliis albis, cervice albo nigroque punctatâ. .. tetrao marilandicus. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 103, sp. 17.

Perdix rufa nigro varia subtùs albida undulatim lineata, superciliis gulâque albidis. .. perdix marilanda. Latham, Syst. ornith. gen. 57, sp. 25.

J. J. VIREY.

pour avoir pu traverser les mers qui séparent le vieux continent du nouveau.

L'oiseau dont il s'agit ici est plus petit que la perdrix grise ; il a l'iris jaune , le bec noir, la gorge blanche , et deux bandes de la même couleur , qui vont de la base du bec jusques derrière la tête en passant sur les yeux ; il a aussi quelques taches blanches au haut du cou : le dessous du corps est jaunâtre , rayé de noir , et le dessus d'un brun tirant au roux , à peu près comme dans la perdrix rouge , mais bigarré de noir : cet oiseau a la queue courte comme toutes les perdrix ; il se trouve non seulement dans la nouvelle Angleterre , mais encore à la Jamaïque , quoique ces deux climats soient différens.

M. Albin en a nourri assez long-tems avec du blé et du chenevis (1).

(1) Albin , tom. I , pag. 25.

LA PERDRIX

DU CAP DE BONNE-ESPERANCE (1),

PAR J. J. VIREY.

LATHAM a fait connoître une grosse espèce de perdrix assez semblable à la perdrix perlée de Chine ; mais sa taille est plus considérable. Elle a dix-neuf pouces de longueur, et sa stature est fort analogue à celle du lagopède. Cette belle espèce se plaît dans les lieux sablonneux et arides du cap de Bonne-Espérance ; sans s'approcher des habitations de trop près, elle ne fuit point à l'aspect de l'homme, et sans doute il seroit très-facile de l'appriivoiser à la manière des poules.

(1) *Tetrao pedibus sesquicalcaratis rubris*, corpore cinereo-griseo undulato. *tetrao capensis*. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 105, sp. 37.

Perdix subbicalcarata cinereo-nigricans grisescente transversim lineata, pectore strigis albis, pedibus rubris. *perdix capensis*. Latham, Syst. ornith. gen. 57, sp. 1.

Tout le corps de cet animal est d'une teinte grise cendrée, avec des nuances ondulées plus ou moins obscures sur-tout sur le dos. Les pieds sont rouges, et l'un d'eux porte un ergot assez court. Le bec est d'une couleur de corne, avec une teinte sanguinolente. Les ongles sont noirs.

L A P E R D R I X
D E P O N D I C H È R Y (1),
P A R J. J. V I R E Y.

SUR la côte de Coromandel, dans les plaines odoriférantes de l'Asie maritime, Sonnerat a trouvé une espèce nouvelle de perdrix qui est de la taille de notre espèce commune. Une couleur roussâtre et terreuse recouvre l'occiput; des plumes jaunâtres entourent la racine du bec ainsi que la gorge, et sur cette dernière on observe des marques noires. Le

(1) Sonnerat, Voyage dans les Indes et à la Chine, tom. II, pag. 165, fig.

Tetrao, rostro atro, reatricibus duabus intermediis rufis, numerosis lineis angulatis fuscis, fasciis quatuor ochroleucis pictis. . . *tetrao pondicerianus*. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 103, sp. 42.

Perdix calcarata rufa nigro-fasciata, subtus alba lunulis nigris, reatricibus duabus mediis fasciis quatuor albidis, lateralibus intus nigro fasciatis.
perdix pondiceriana. Latham, Syst. ornith. gen. 57, sp. 18.

dessus du cou est d'un grisâtre ondulé de raies noires. Des bandes blanches en zigzag parcourent le fond roux qui revêt le dos. Cette couleur est plus lavée sur la poitrine, et porte des raies noires ondulées. Les plumes blanches du ventre sont liserées de noir, avec des taches mordorées sur les flancs. Les deux pennes intermédiaires de la queue sont rousses, avec de nombreuses lignes brunes anguleuses, et quatre bandes d'un blanc jaunâtre les traversent. Le croupion gris porte des bandes blanchâtres bordées de noir. Le bec est noirâtre; l'iris et les pieds sont rouges. Un fort ergot distingue le mâle.

 LA PERDRIX DE GINGI (1),

 PAR J. J. VIREY.

CETTE espèce de perdrix, qui est plus petite que notre perdrix grise d'Europe, habite les campagnes de la côte de Coromandel, auprès de Gingi, où Sonnerat l'a rencontrée. Sa race s'étend sans doute plus loin dans l'Asie méridionale. Nous n'avons point de détails sur ses mœurs; et quoique nous devions louer le zèle des naturalistes voyageurs, nous pensons qu'ils ne devroient se borner à décrire sèchement un animal, que lorsqu'ils ne peuvent fournir absolu-

(1) Sonnerat, Voyage aux Indes et à la Chine, tom. II, pag. 167.

Tetrao, rostro nigro, uropygio caudâque ex rufo griseis nigro variis, superciliis albis.... tetrao gingicus. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 103, sp. 41.

Perdix rufo-grisea, superciliis albo nigroque variis, uropygio tectricibusque alarum mediis nigro minoribus griseo maculatis. Latham, Syst. ornith. gen 57, sp. 17.

ment aucun renseignement sur son genre de vie. Cette partie est en effet une des plus agréables de l'histoire naturelle, et il faut rendre la science aimable, loin de la réduire à une triste et stérile nomenclature. Ce que nous aimons dans les animaux, est moins leur squelette inanimé, quelque paré qu'il puisse être des plus brillantes couleurs, que la vie qui les anime, que leurs actions et leurs habitudes qui semblent du moins avoir quelques rapports avec nous, puisque c'est la sensibilité vitale qui leur donne naissance.

La perdrix de Gingi se distingue par un bec noir, un croupion et une queue d'un gris brun mêlé de noir; elle porte des espèces de sourcils blancs. Chaque penne de la queue est marquée d'une tache noire. Le ventre est blanc, et chacune des plumes qui le revêt porte une double raie roussâtre longitudinale. Les pieds sont jaunâtres. La femelle, qui est plus petite que le mâle, porte des lignes noires sur les pennes de la queue. Son ventre est roussâtre, et ses pieds sont d'un gris sale.

LA PERDRIX ROUGE

DE MADAGASCAR (1),

PAR J. J. VIREY.

CET oiseau , qui approche beaucoup de la grandeur de la perdrix grise, est assez analogue à la perdrix de Pondichery, et nous en devons la connoissance au même voyageur. Tout le plumage de son corps est de couleur de peau d'oignon, ou d'un rouge brun terne. Cette couleur devient plus sombre, plus foncée vers le derrière de la

(1) Sonnerat, Voyage aux Indes et à la Chine, tom. II, pag. 169.

Tetrao pedibus bicalcaratis rubris, rostro flavo, corpore spadiceo. tetrao spadiceus. Lin. Syst. nat. edit. 15, gen. 105, sp. 39.

Perdix bicalcarata fusco-rubra, rostro flavo, pedibus rubris. . . perdix spadicea. Latham, Syst. ornith. gen. 57, sp. 4.

tête et du cou; elle est aussi plus pâle sous le corps. L'iris et les pieds sont d'un rouge brillant et foncé comme dans la perdrix rouge. Le bec est jaune, et le mâle porte deux ergots à chaque patte.



De Sève del

Duhamel sc.

1. LE TURNIX

2. LA CAILLE

* LA CAILLE (1) (2).

THÉOPHRASTE trouvoit une si grande ressemblance entre les perdrix et les cailles, qu'il donnoit à ces dernières le nom de *perdrix naines*; et c'est sans doute par une suite

(*) Voyez les planches enluminées, n° 170, et planche LV de ce volume.

Nota. Frisch prétend, planche cxvii, que, du tems de Charlemagne, on lui donnoit le nom de *quacara*; quelques-uns lui ont aussi donné celui de *currelius*, et j'en dirai plus bas la raison: quoi qu'il en soit, ces deux noms ont été omis par M. Brisson.

(1) *Nota.* Cet article est de Guenan de Montbeillard.

Ortux, en grec. En latin, *coturnix*. En espagnol, *cuaderviz*. En italien, *quaglia*. En allemand, *wachtel*. En anglais, *quail*. En polonais, *przepiorka*. — *Coturnix*. Gesner, Avium, pag. 552.... Aldrovande, Avi. tom. II, pag. 150. .. Frisch, planch. cxvii, avec une figure coloriée du mâle et une de la femelle.

(2) La caille. *Perdix supernè flavicante, rufò, nigro et griseo variegata, infernè sordidè albo flavivans; tribus in capite tæniis albicantibus; reatricibus nigricantibus, rufescente transversim striatis.... coturnix.* Brisson, Ornith. gen. 6, sp. 14.

Tetrao corpore griseo maculato, superciliis albis,

de cette méprise, ou par une erreur semblable, que les portugais ont appelé la perdrix *codornix*, et que les italiens ont appliqué le nom de *coturnice* à la bartavelle ou perdrix grecque. Il est vrai que les perdrix et les cailles ont beaucoup de rapports entre elles; les unes et les autres sont des oiseaux pulvérateurs, à ailes et queues courtes et courant fort vite (1), à bec de gallinacés, à plumage gris moucheté de brun et quelquefois tout blanc (2), du reste, se nourrissant, s'accouplant, construisant leur nid, couvant leurs œufs, menant leurs petits à peu près de la même manière, et toutes deux ayant le tempérament fort lascif, et les mâles une grande disposition à se battre: mais quelque nombreux que soient ces rapports, ils se trouvent balancés par un nombre presque égal de dissemblances, qui font de l'espèce

rectricum margine lunulâque ferrugineâ... tetrao coturnix. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 103, sp. 20.

Perdix mutica, corpore griseo maculato, superciliis albis, rectricibus margine lunulâque ferrugineâ..... perdix coturnix. Latham, Syst. ornithol. gen. 57 sp. 28. J. J. VIREY.

(1) *Currit satis velociter, unde currelium vulgo dicimus. Comestos et alii.*

(2) Aristote, lib. de Coloribus, cap. 6.

des cailles une espèce tout à fait séparée de celle des perdrix (1) : en effet, 1° les cailles sont constamment plus petites que les perdrix, en comparant les plus grandes races des unes aux plus grandes races des autres, et les plus petites aux plus petites; 2° elles n'ont point derrière les yeux cet espace nu et sans plumes qu'ont les perdrix, ni ce fer à cheval que les mâles de celles-ci ont sur la poitrine, et jamais on n'a vu de véritables cailles à bec et pieds rouges; 3° leurs œufs

(1) La caille est assez connue pour qu'on n'ait pas besoin d'en faire une description détaillée. Un plumage d'un gris terreux, avec des taches blanchâtres longitudinales; des stries jaunâtres sur la longueur du cou; les plumes du cou d'une teinte brunâtre ferrugineuse, avec des marques longues et pâles; le corps d'un blanc sale, et jaunâtre en dessous; des taches rousses sur la poitrine des mâles; enfin, les pieds jaunâtres et le bec noir distinguent assez cet animal.

Il paroît que la caille est commune dans toute l'étendue de l'ancien continent; car on en trouve non seulement dans les diverses contrées de l'Europe, mais même dans la Sibérie et la Tartarie australe, selon le rapport de Georgi (voyages, p. 173). Par-tout elle émigre du nord au midi à l'approche de l'hyver, et du midi au nord, lorsque le soleil remonte au solstice d'été. Peut-être pond-elle également sous ces deux températures. J. J. VIREY.

L'inclination de voyager et de changer de climat dans certaines saisons de l'année, est, comme je l'ai dit ailleurs (1), l'une des affections les plus fortes de l'instinct des cailles.

La cause de ce desir ne peut être qu'une cause très-générale, puisqu'elle agit non seulement sur toute l'espèce, mais sur les individus même séparés, pour ainsi dire, de leur espèce, et à qui une étroite captivité ne laisse aucune communication avec leurs semblables. On a vu de jeunes cailles élevées dans des cages, presque depuis leur naissance, et qui ne pouvoient ni connoître ni regretter la liberté, éprouver régulièrement deux fois par an, pendant quatre années, une inquiétude et des agitations singulières dans les tems ordinaires de la passe; savoir, au mois d'avril et au mois de septembre. Cette inquiétude duroit environ trente jours à chaque fois, et recommençoit tous les jours une heure avant le coucher du soleil. On voyoit alors ces cailles prisonnières aller et venir d'un bout de la cage à l'autre, puis s'élançer contre le filet qui lui servoit de

(1) Tome XXXVII de cette Histoire naturelle des oiseaux, pag. 57.

couvercle, et souvent avec une telle violence qu'elles retomboient tout étourdies la nuit se passoit presque entièrement dans ces agitations, et le jour suivant elles paroissent tristes, abattues, fatiguées et endormies. On a remarqué que les cailles qui vivent dans l'état de liberté dorment aussi une grande partie de la journée; et si l'on ajoute à tous ces faits, qu'il est très-rare de les voir arriver de jour, on sera, ce me semble, fondé à conclure que c'est pendant la nuit qu'elles voyagent (1), et que ce desir de voyager est inné chez elles, soit qu'elles craignent les températures excessives, puisqu'elles se rapprochent constamment des contrées septentrionales pendant l'été, et des méridionales pendant l'hyver; ou, ce qui semble plus vraisemblable, qu'elles n'abandonnent successivement les différens pays que pour passer de ceux où les récoltes sont déjà faites dans ceux où elles sont encore à

(1) Les cailles prennent leur volée plutôt de nuit que de jour. Belon, Nature des oiseaux, pag. 265. *Et hoc semper noctu*, dit Pline, en parlant des volées de cailles qui, fondant toutes à la fois sur un navire pour se reposer, le faisoient couler à fond par leur poids.

faire, et qu'elles ne changent ainsi de demeure que pour trouver toujours une nourriture convenable pour elles et pour leur couvée.

Je dis que cette dernière cause est la plus vraisemblable ; car, d'un côté, il est acquis par l'observation que les cailles peuvent très-bien résister au froid, puisqu'il s'en trouve en Islande, selon M. Horrebow (1), et qu'on en a conservé plusieurs années de suite dans une chambre sans feu, et qui même étoit tournée au nord, sans que les hyvers les plus rigoureux aient paru les incommoder, ni même apporter le moindre changement à leur manière de vivre : d'un autre côté, il semble qu'une des choses qui les fixent dans un pays, c'est l'abondance de l'herbe ; puisque, selon la remarque des chasseurs, lorsque le printems est sec, et que par conséquent l'herbe est moins abondante, il y a aussi beaucoup moins de cailles le reste de l'année : d'ailleurs, le besoin actuel de nourriture est une cause plus déterminante, plus analogue à l'instinct borné de ces petits animaux, et suppose en eux

(1) Voyez Horrebow, *Hist. générale des voyages*, tom. V, pag. 203.

moins de cette prévoyance que les philosophes accordent trop libéralement aux bêtes. Lorsqu'ils ne trouvent point de nourriture dans un pays, il est tout simple qu'ils en aillent chercher dans un autre ; ce besoin essentiel les avertit, les presse, met en action toutes leurs facultés ; ils quittent une terre qui ne produit plus rien pour eux, ils s'élèvent en l'air, vont à la découverte d'une contrée moins dénuée, s'arrêtent où ils trouvent à vivre ; et l'habitude se joignant à l'instinct qu'ont tous les animaux, et sur-tout les animaux ailés, d'éventer de loin leur nourriture, il n'est pas surprenant qu'il en résulte une affection, pour ainsi dire, innée, et que les mêmes cailles reviennent tous les ans dans les mêmes endroits ; au lieu qu'il seroit dur de supposer avec Aristote (1) ; que c'est d'après une connoissance réfléchie des saisons qu'elles changent deux fois par an de climat, pour trouver toujours la température qui leur convient, comme faisoient autrefois les rois de Perse ; encore plus dur de supposer avec Catesby (2),

(1) Aristote, lib. 8, cap. 12.

(2) Voyez Catesby Transactions philosophiques, n° 486, art. 6, pag. 161.

Belon (1) et quelques autres, que lorsqu'elles changent de climat, elles passent, sans s'arrêter dans les lieux qui pourroient leur convenir en deçà de la ligne, pour aller chercher aux Antipodes précisément le même degré de latitude, auquel elles étoient accoutumées de l'autre côté de l'Equateur; ce qui supposeroit des connoissances, ou plutôt des erreurs scientifiques auxquelles l'instinct brut est beaucoup moins sujet que la raison cultivée.

Quoi qu'il en soit, lorsque les cailles sont libres, elles ont un tems pour arriver, et un tems pour repartir : elles quittent la Grèce, suivant Aristote, au mois *boedromion* (2), lequel comprenoit la fin d'août et le commencement de septembre. En Silésie, elles arrivent au mois de mai et s'en vont sur la fin d'août (3). Nos chasseurs disent qu'elles arrivent dans notre pays vers le 10 ou le 12 de mai; Aloysius Mundella dit qu'on les voit paroître dans les environs de Venise vers le milieu d'avril. Olina fixe leur arrivée dans la campagne de Rome

(1) Belon, Nature des oiseaux, pag. 265.

(2) Voyez Aristote, Hist. animal. lib. 8, cap. 12.

(3) Voyez Schwenckfeld, Aviarium Silesiæ, p. 249.

aux premiers jours d'avril ; mais presque tous conviennent qu'elles s'en vont à la première gelée d'automne (1), dont l'effet est d'altérer la qualité des herbes, et de faire disparoître les insectes ; et si les gelées du mois de mai ne les déterminent point à retourner vers le sud, c'est une nouvelle preuve que ce n'est point le froid qu'elles évitent, mais qu'elles cherchent de la nourriture dont elles ne sont point privées par les gelées du mois de mai (2). Au reste, il ne faut pas regarder ces tems marqués par

(1) Voyez Gesner, de Avibus, pag. 354.

(2) Toutes les émigrations des oiseaux ne sont dues qu'au besoin de la nourriture. Ce ne seroit pas le froid qui pourroit les y déterminer, puisque le roitelet, cet oiseau si petit, soutient sans peine la rigueur de nos hyvers. D'ailleurs, la caille est un oiseau chaud ; les chinois s'en servent même pour s'échauffer les mains au lieu de manchons.

Leur passage se fait en troupes extrêmement nombreuses. A l'île de Capri, autrefois Caprée, célèbre par les sales voluptés de Tibère, près de Naples, on prend annuellement de douze à soixante mille cailles ; en une année, on en prit cent soixante mille. (Voyez Guide du voyageur en Italie, par Martyn, traduction française, 1791, part. II, pag. 61.)

Tournefort, Voyage du Levant, tom. I, in-8°, pag. 334, dit qu'à Mycone on y confit grand nombre

les observateurs comme des époques fixes auxquelles la Nature daigne s'assujettir ; ce sont , au contraire , des termes mobiles qui varient entre certaines limites d'un pays à l'autre , suivant la température du climat , et même d'une année à l'autre , dans le même pays , suivant que le chaud et le froid commencent plus tôt ou plus tard ; et que par

de cailles au vinaigre. Les rochers de l'Archipel méritent mieux le nom d'*ortygia* que Délos.

Les cailles qui passent en Chypre en grande quantité , y ont un goût délicieux , suivant divers voyageurs. (Histoire générale de Chypre , de Jérusalem , d'Arménie , etc. , Leyde , 1747 , in-4° , pag. 69.)

Les cailles ne passent point à Rhodes.

Je ne rapporterai point toutes les absurdités que les anciens ont débitées sur le passage des cailles. On peut consulter à ce sujet Athénée , Elie , Solin , Plin ; et chez les modernes , Aldrovande , etc.

Montaigne dit , dans son Voyage en Italie , 1780 , tom. II , pag. 115 : Il ne fut jamais tant mangé de cailles , à Aneone , mais bien maigres. . . . etc.

Labillardière , dans son Voyage à la recherche de la Peyrouse , tom. I , pag. 177 , dit : « Nous vîmes (au port d'Entrecasteaux , à la baie des Tempêtes , dans le continent de la nouvelle Hollande , près du cap de Diémen) , pour la première fois , le 10 de mai , des cailles qui volèrent à une grande distance. Il paroît aussi qu'il y a des perdrix. Les gens de l'expédition rapportèrent en avoir vu une fois ». J. J. VIREY.

conséquent la maturité des récoltes et la génération des insectes qui servent de nourriture aux cailles, est plus ou moins avancée.

Les anciens et les modernes se sont beaucoup occupés de ce passage (1) des cailles et

(1) Il n'est plus possible de révoquer en doute ce passage ; trop de témoignages irréfragables l'attestent. Voici ce qu'en dit Sonnini lui même , témoin oculaire.

« Le passage des cailles , sur les côtes de l'Egypte , se fait en septembre. On en peut prendre alors une grande quantité le long de la mer , et sur-tout sur la petite île qui est à l'embouchure de la branche du Nil qui va à Rossette , et qu'on nomme *Tamièh*. Quelques-unes restent dans ce pays , n'ayant pu sans doute partir avec les autres. J'en ai tiré le 9 de novembre en chassant dans le Delta , et j'en ai entendu le 4 janvier aux environs de *Dentchèll*.

« Elles arrivent en troupes nombreuses sur le rivage : la petite île de *Tamièh* en est quelquefois couverte ; mais le passage n'est pas uniforme tous les jours ; il y en a où l'on n'en voit point. Les égyptiens les prennent vivantes au filet ; car les mahométans ne mangent d'aucune bête qu'ils n'aient saignée. On en donne jusqu'à quatre pour un médin. Les capitaines de navire , qui sont très - économes , nourrissent leurs équipages avec des cailles dans le tems du passage ; car c'est ce qui est à meilleur marché. Des matelots se sont même plaints de ce qu'on ne les nourrissoit que de cailles. Quoique excessivement grasses , elles ne sont pas aussi bonnes à manger qu'en Europe. Les

des autres oiseaux voyageurs : les uns l'ont chargé de circonstances plus ou moins merveilleuses ; les autres, considérant combien ce petit oiseau vole difficilement et pesamment, l'ont révoqué en doute, et ont eu recours, pour expliquer la disparition régulière des cailles en certaines saisons de l'année, à des suppositions beaucoup plus révoltantes ; mais il faut avouer qu'aucun des anciens n'avoit élevé ce doute ; cependant ils savoient bien que les cailles sont des oiseaux lourds, qui volent très-peu et presque malgré eux (1) ; que, quoique très-ardens pour

habitans de Santorin en font des provisions, qu'ils conservent dans des jarres, en les confisant dans du vinaigre. A Cérigo (ancienne Cythère) les habitans les salent.

« Souvent des troupes de cailles tombent en foule sur les bâtimens qui naviguent dans le Levant ; elles se laissent prendre à la main. Le passage des cailles à Malte est considérable ; elles n'y abordent qu'avec un vent favorable. Souvent un rumb de vent contraire les force de s'abattre dans la mer, et il en périt beaucoup de toute manière. Ce voyage leur est fatal, et il faut une nécessité bien pressante pour les forcer à l'entreprendre ». (Extrait du Voyage de Sonnini dans la haute et basse Egypte, tom. I, p. 37, 95, 377, et tom. III, pag. 363 et suiv.) J. J. VIREY.

(1) *Bareis kai me ptetikoi*, dit Aristote, *Animalium*, lib. 9, cap. 8.

leurs femelles, les mâles ne se servent pas toujours de leurs ailes pour accourir à leur voix, mais qu'ils font souvent plus d'un quart de lieue à travers l'herbe la plus serrée pour les venir trouver; enfin, qu'ils ne prennent l'essor que lorsqu'ils sont tout à fait pressés par les chiens ou par les chasseurs. Les anciens savoient tout cela, et néanmoins il ne leur est pas venu dans l'esprit que les cailles se retirassent, aux approches des froids, dans des trous pour y passer l'hiver, dans un état de torpeur et d'engourdissement, comme font les loirs, les hérissons, les marmottes, les chauve-souris, etc. C'étoit une absurdité réservée à quelques modernes (1), qui ignoroient sans doute que la chaleur intérieure des animaux sujets à l'engourdissement, étant beaucoup moindre qu'elle ne l'est communément dans les autres quadrupèdes, et à plus forte raison dans les oiseaux, elle avoit besoin d'être aidée par la chaleur extérieure de l'air,

(2) *Coturnicem multi credunt trans mare avolare, quod falsum esse convincitur quoniam trans mare per hiemen non invenitur, latet ergo sicut aves ceteræ quibus superflui lentique humores concoquendi sunt.* Albert apud Gesnerum, de Avibus, pag. 354.

comme je l'ai dit ailleurs (1); et que lorsque ce secours vient à leur manquer, ils tombent dans l'engourdissement, et meurent même bientôt s'ils sont exposés à un froid trop rigoureux. Or, certainement cela n'est point applicable aux cailles, en qui l'on a même reconnu généralement plus de chaleur que dans les autres oiseaux, au point qu'en France elle a passé en proverbe (2), et qu'à la Chine on se sert de ces oiseaux pour se tenir chaud, en les portant tout vivans dans les mains (3): d'ailleurs, on s'est assuré par observation continuée pendant plusieurs années, qu'elles ne s'engourdissent point, quoique tenues pendant tout l'hyver dans une chambre exposée au nord et sans feu, ainsi que je l'ai dit ci-dessus, d'après plusieurs témoins oculaires et très-dignes de foi qui me l'ont assuré. Or, si les cailles ne se cachent ni ne s'engourdissent pendant l'hyver, comme il est sûr qu'elles disparaissent dans cette saison, on ne peut douter qu'elles ne passent d'un pays dans un autre,

(1) Voyez ci-dessus tom. VII de cette Histoire Naturelle, pag. 341 et 342.

(2) On dit vulgairement, *chaud comme une caille*.

(3) Voyez Osborn. Iter. 190.

et c'est ce qui est prouvé par un grand nombre d'autres observations.

Belon, se trouvant, en automne, sur un navire qui passoit de Rhodes à Alexandrie, vit des cailles qui alloient du septentrion au midi; et plusieurs de ces cailles ayant été prises par les gens de l'équipage, on trouva dans leur jabot des grains de froment bien entiers. Le printems précédent, le même observateur, passant de l'île de Zante dans la Morée, en avoit vu un grand nombre qui alloient du midi au septentrion (1); et il dit qu'en Europe comme en Asie, les cailles sont généralement oiseaux de passage.

M. le commandeur Godeheu les a vus constamment passer à Malte, au mois de mai, par certains vents, et repasser au mois de septembre (2). Plusieurs chasseurs m'ont assuré que, pendant les belles nuits du printems, on les entend arriver, et que l'on distingue très-bien leur cri, quoiqu'elles soient

(1) Voyez les Observations de Belon, fol. 90 *verso*; et la Nature des oiseaux, du même auteur, pag. 264 et suivantes.

(2) Voyez les Mémoires de mathématiques et de physique, présentés à l'académie royale des sciences par divers savans, etc., tom. III, pag. 91 et 92.

à une très-grande hauteur ; ajoutez à cela , qu'on ne fait nulle part une chasse aussi abondante de ce gibier , que sur celles de nos côtes qui sont opposées à celles d'Afrique ou d'Asie , et dans les îles qui se trouvent entre deux : presque toutes celles de l'Archipel et jusqu'aux écueils en sont couverts , selon M. de Tournefort , dans certaines saisons de l'année (1) ; et plus d'une de ces îles en a pris le nom d'*Ortygia* (2). Dès le siècle de Varron , l'on avoit remarqué qu'au tems de l'arrivée et du départ des cailles , on en voyoit une multitude prodigieuse dans les îles de Pontia , Pandataria et autres qui avoisinent la partie méridionale de l'Italie (3) , et où elles faisoient apparemment une station pour se reposer. Vers le commencement de l'automne , on en prend une si grande quantité dans l'île de Caprée , à l'entrée du golfe de Naples , que le produit de

(1) Voyez Tournefort , Voyage au Levant , tom. I , pag. 169 , 281 , 313 , etc.

(2) Ce nom d'*ortygia* , formé du mot grec *ortux* , qui signifie *caille* , a été donné aux deux Délos , selon Phanodémus dans Athénée : on l'a encore appliqué à une autre petite île vis-à-vis Siracuse , et même à la ville d'Ephèse , selon Etienne de Bysance et Eustathe.

(3) Varro , de Re Rusticâ , lib. 3 , cap. 5.

cette chasse fait le principal revenu de l'évêque de l'île, appelé, par cette raison, *l'évêque des cailles* : on en prend aussi beaucoup dans les environs de Pesaro, sur le golfe Adriatique, vers la fin du printems, qui est la saison de leur arrivée (1) : enfin, il en tombe une quantité si prodigieuse sur les côtes occidentales du royaume de Naples, aux environs de *Nettuno*, que sur une étendue de côte de quatre ou cinq milles, on en prend quelquefois jusqu'à cent milliers dans un jour, et qu'on les donne pour quinze jules le cent (un peu moins de huit livres de notre monnoie) à des espèces de courtiers qui les font passer à Rome, où elles sont beaucoup moins communes (2) ; il en arrive aussi des nuées au printems, sur les côtes de Provence, particulièrement dans les terres de M. l'évêque de Fréjus, qui avoisinent la mer : elles sont si fatiguées, dit-on, de la traversée, que les premiers jours on les prend à la main.

(1) Aloysius Mundella, apud Gesnerum, p. 354.

(2) Voyez Gesner, de Avibus, pag 356, et Aldrovande, Ornith. tom. II, pag. 164. Cette chasse est si lucrative, que le terrain où elle se fait par les habitans de Nettuno, est d'une cherté exorbitante.

Mais, dira-t-on toujours, comment un oiseau si petit, si foible, et qui a le vol si pesant et si bas, peut-il, quoique pressé par la faim, traverser de grandes étendues de mer? J'avoue que, quoique ces grandes étendues de mer soient interrompues de distance en distance par plusieurs îles où les cailles peuvent se reposer, telles que Minorque, la Corse, la Sardaigne, la Sicile, les îles de Malte, de Rhodes, toutes les îles de l'Archipel; j'avoue, dis-je, que malgré cela il leur faut encore du secours; et Aristote l'avoit fort bien senti; il savoit même quel étoit celui dont elles usoient le plus communément; mais il s'étoit trompé, ce me semble, sur la manière dont elles s'en aidoient: « Lorsque le vent du nord souffle, dit-il, les cailles voyagent heureusement; mais si c'est le vent du midi, comme son effet est d'appesantir et d'humecter, elles volent alors plus difficilement, et elles expriment la peine et l'effort par les cris qu'elles font entendre en volant (1) ». Je crois en effet que c'est le vent qui aide les cailles à faire leur voyage, non pas le vent du nord, mais le vent favorable; de même que ce n'est point le vent

(1) Aristote, *Histor. animal.* lib 8, cap. XII.

de sud qui retarde leur course, mais le vent contraire; et cela est vrai dans tous les pays où ces oiseaux ont un trajet considérable à faire par dessus les mers (1).

M. le commandeur Godeheu a très-bien remarqué qu'au printems les cailles n'abordent à Malte qu'avec le nord-ouest, qui leur est contraire, pour gagner la Provence, et qu'à leur retour, c'est le sud-est qui les amène dans cette île, parce qu'avec ce vent elles ne peuvent aborder en Barbarie (2): nous voyons même que l'auteur de la Nature s'est servi de ce moyen, comme le plus conforme aux lois générales qu'il avoit établies, pour envoyer de nombreuses volées de cailles aux israélites dans le désert (3); et ce vent, qui étoit le sud-est, passoit en effet en Egypte, en Ethiopie, sur les côtes de la mer Rouge, et en un mot, dans les pays où les cailles sont en abondance (4).

(1) *Aurâ tamen vehi volunt propter pondus corporum viresque parvas.* Plin. Hist. nat. lib. 10, cap. 23.

(2) Mémoires présentés à l'académie royale des sciences par divers savans, tom. III, pag. 92.

(3) *Transtulit austrum de cælo et induxit in virtute suâ africanum et pluit super eos sicut pulverem carnes, et sicut arenam maris volatilia pennata.* Psalm. 77.

(4) *Sinus arabicus coturnicibus plurimum abundat.* Fl. Joseph. lib. 3, cap. 1.

Des marins que j'ai eu occasion de consulter, m'ont assuré que, quand les cailles étoient surprises dans leur passage par le vent contraire, elles s'abattoient sur les vaisseaux qui se trouvoient à leur portée, comme Pline l'a remarqué (1), et tomboient souvent dans la mer, et qu'alors on les voyoit flotter et se débattre sur les vagues une aile en l'air, comme pour prendre le vent; d'où quelques naturalistes ont pris occasion de dire qu'en partant elles se munissoient d'un petit morceau de bois qui pût leur servir d'une espèce de point d'appui ou de radeau, sur lequel elles se délassoient de tems en tems, en voguant sur les flots, de la fatigue de voguer dans l'air (2): on leur a fait aussi porter à chacune trois petites pierres dans le bec, selon Pline (3), pour se

(1) *Advolant. . . non sine periculo navigantium cum appropinquavere terris, quippe velis sæpè insident, et hoc semper noctu, merguntque navigia.* Pline, Hist. nat. lib. 10, cap. 23.

(2) Voyez Aldrovande, Ornith. tom. II, p. 156.

(3) *Quod si ventus agmen adverso flatu, cæperit inhibere, pondusculis apprehensis, aut gutture arenâ repleto stabilitæ volant,* lib. 10, cap. 23. On voit à travers cette erreur de Pline, qu'il savoit mieux qu'Aristote comment les cailles tiroient parti du vent pour passer les mers.

soutenir

soutenir contre le vent ; et selon Oppien (1), pour reconnoître , en les laissant tomber une à une , si elles avoient dépassé la mer ; et tout cela se réduit à quelques petites pierres que les cailles avalent avec leur nourriture , comme tous les granivores. En général , on leur a prêté des vues , une sagacité , un discernement , qui feroient presque douter que ceux qui leur ont fait honneur de ces qualités en aient fait beaucoup d'usage eux-mêmes. On a observé que d'autres oiseaux voyageurs , tels que le râle terrestre , accompagnoient les cailles , et que l'oiseau de proie ne manquoit pas d'en attraper quelque une à leur arrivée ; de là on a prétendu qu'elles avoient de bonnes raisons pour se choisir un guide ou chef d'une autre espèce , que l'on a appelé *roi de cailles* (*ortygometra*) ; et cela , parce que la première arrivante devant être la proie de l'oiseau carnassier , elles tâchoient de détourner ce malheur sur une tête étrangère (2).

(1) Oppian. in Ixent.

(2) *Primam earum terræ appropinquantem accipiter rapit.* Pline, loco citato. *Ac propterea opera est universis ut sollicitent avem generis externi per quem frustrentur prima discrimina.* Solinus, cap. 18.

Au reste , quoiqu'il soit vrai en général que les cailles changent de climat, il en reste toujours quelques - unes qui n'ont pas la force de suivre les autres, soit qu'elles aient été blessées à l'aile , soit qu'elles soient surchargées de graisse , soit que, provenant d'une seconde ponte, elles soient trop jeunes et trop foibles au tems du départ ; et ces cailles traîneuses tâchent de s'établir dans les meilleures expositions du pays où elles sont contraintes de rester (1). Le nombre en est fort petit dans nos provinces ; mais les auteurs de la Zoologie britannique assurent qu'une partie seulement de celles qu'on voit en Angleterre , quitte entièrement l'île , et que l'autre partie se contente de changer de quartier , passant vers le mois d'octobre de l'intérieur des terres dans les provinces maritimes , et principalement dans celle d'Essex où elles restent tout l'hyver : lorsque la gelée ou la neige les obligent de quitter les jachères et les terres cultivées, elles gagnent les côtes de la mer , où elles se tiennent parmi les plantes maritimes, cher-

(1) *Coturnices quoque discedunt , nisi paucæ in locis apricis remanserint.* Aristot. Hist. animal. lib. 8, cap. 12.

chant les meilleurs abris , et vivant de ce qu'elles peuvent attraper sur les algues , entre les limites de la haute et basse mer. Ces mêmes auteurs ajoutent que leur première apparition dans le comté d'Essex , se rencontre exactement chaque année avec leur disparition du milieu des terres (1). On dit aussi qu'il en reste un assez bon nombre en Espagne et dans le sud de l'Italie , où l'hyver n'est presque jamais assez rude pour faire périr ou disparoître entièrement les insectes ou les graines qui leur servent de nourriture.

A l'égard de celles qui passent les mers, il n'y a que celles qui sont secondées par un vent favorable, qui arrivent heureusement ; et si ce vent favorable souffle rarement au tems de la passe , il en arrive beaucoup moins dans les contrées où elles vont passer l'été : dans tous les cas, on peut juger assez sûrement du lieu d'où elles viennent, par la direction du vent qui les apporte.

Aussitôt que les cailles sont arrivées dans nos contrées, elles se mettent à pondre ; elles ne s'apparient point, comme je l'ai déjà remarqué , et cela seroit difficile , si le nombre

(1) Voyez *British zoology* , pag. 87.

des mâles est, comme on l'assure, beaucoup plus grand que celui des femelles; la fidélité, la confiance, l'attachement personnel, qui seroient des qualités estimables dans les individus, seroient nuisibles à l'espèce, la foule des mâles célibataires troubleroit tous les mariages, et finiroit par les rendre stériles; au lieu que n'y ayant point de mariages, ou plutôt n'y en ayant qu'un seul de tous les mâles avec toutes les femelles, il y a moins de jalousie, moins de rivalité et, si l'on veut, moins de moral dans leurs amours; mais aussi il y a beaucoup de physique: on a vu un mâle réitérer dans un jour jusqu'à douze fois ses approches avec plusieurs femelles indistinctement; ce n'est que dans ce sens qu'on a pu dire que chaque mâle suffisoit à plusieurs femelles (1); et la nature, qui leur inspire cette espèce de libertinage, en tire parti pour la multiplication de l'espèce; chaque femelle dépose de quinze à vingt œufs dans un nid qu'elle sait creuser dans la terre avec ses ongles, qu'elle garnit d'herbes et de feuilles, et qu'elle dérobe autant qu'elle peut à l'œil perçant de

(1) Voyez Aldrovande, Ornith. tom. II, pag. 159, et Schwenckfeld, Aviarium Silesiæ, pag. 248.

l'oiseau de proie. Ces œufs sont mouchetés de brun sur un fond grisâtre; elle les couve pendant environ trois semaines; l'ardeur des mâles est un bon garant qu'ils sont tous fécondés, et il est rare qu'il s'en trouve de stériles.

Les auteurs de la Zoologie britannique disent que les cailles, en Angleterre, pondent rarement plus de six ou sept œufs (1); si ce fait est général et constant, il faut en conclure qu'elles y sont moins fécondes qu'en France, en Italie, etc.; reste à observer si cette moindre fécondité tient à la température plus froide, ou à quelque autre qualité du climat (2).

Les cailletaux sont en état de courir presque en sortant de la coque, ainsi que les perdreaux; mais ils sont plus robustes à quelques égards, puisque dans l'état de liberté ils quittent la mère beaucoup plutôt,

(1) Voyez *British zoology*, pag 87.

(2) Il est très-vraisemblable que c'est à cause du froid que les cailles sont moins fécondes dans la grande Bretagne que dans l'Europe australe. La froideur diminue l'ardeur amoureuse dans tous les animaux, et la chaleur l'augmente par la même raison.

et que même, dès le huitième jour, on peut entreprendre de les élever sans son secours. Cela a donné lieu à quelques personnes de croire que les cailles faisoient deux couvées par été (1); mais j'en doute fort, si ce n'est peut-être celles qui ont été troublées et dérangées dans leur première ponte : il n'est pas même avéré qu'elles en recommencent une autre, lorsqu'elles sont arrivées en Afrique au mois de septembre, quoique cela soit beaucoup plus vraisemblable, puisque, au moyen de leurs migrations régulières, elles ignorent l'automne et l'hyver, et que l'année n'est composé pour elles que de deux printems et de deux étés, comme si elles ne changeoient de climat que pour se trouver perpétuellement dans la saison de l'amour et de la fécondité.

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elles quittent leurs plumes deux fois par an, à la fin de l'hyver et à la fin de l'été; chaque mue dure un mois; et lorsque leurs plumes sont revenues, elles s'en servent aussitôt pour

(1) Aldrovande, Ornithol. tom. II, pag. 159, prétend que les cailles de l'année se mettent à pondre dès le mois d'août, et que cette première couvée est de dix œufs au moins.

changer de climat , si elles sont libres ; et si elles sont en cage, c'est le tems où se marquent ces inquiétudes périodiques qui répondent au tems du passage.

Il ne faut aux cailletaux que quatre mois pour prendre leur accroissement et se trouver en état de suivre leurs pères et mères dans leurs voyages.

La femelle diffère du mâle en ce qu'elle est un peu plus grosse , selon Aldrovande (d'autres la font égale, et d'autres plus petite); qu'elle a la poitrine blanchâtre, parsemée de taches noires et presque rondes, tandis que le mâle l'a roussâtre, sans mélange d'autres couleurs ; il a aussi le bec noir, ainsi que la gorge, et quelques poils autour de la base du bec supérieur (1); enfin on a remarqué qu'il avoit les testicules très-gros , relativement au volume de son corps (2); mais cette observation a sans doute été faite dans la saison de l'amour, tems où, en général, les

(1) Voyez Aldrovande, Ornith. tom. II, pag. 154.

Nota. Quelques naturalistes ont pris le mâle pour la femelle ; j'ai suivi, dans cette occasion, l'avis des chasseurs, et sur-tout de ceux qui en chassant savent observer.

(2) Willulghby, Ornith. pag. 121.

testicules des oiseaux grossissent considérablement. Le mâle et la femelle ont chacun deux cris, l'un plus éclatant et plus fort, l'autre plus foible; le mâle fait *ouan, ouan, ouan, ouan*; il ne donne sa voix sonore que lorsqu'il est éloigné des femelles, et il ne la fait jamais entendre en cage pour peu qu'il ait une compagne avec lui; la femelle a un cri que tout le monde connoît, qui ne lui sert que pour rappeler son mâle; et quoique ce cri soit foible, et que nous ne puissions l'entendre qu'à une petite distance, les mâles y accourent de près d'une demi-lieue; elle a aussi un petit son tremblotant, *cri, cri*. Le mâle est plus ardent que la femelle; car celle-ci ne court point à la voix du mâle, comme le mâle accourt à la voix de la femelle dans le tems de l'amour, et souvent avec une telle précipitation, un tel abandon de lui-même, qu'il vient la chercher jusques dans la main de l'oiseleur (1).

La caille, ainsi que la perdrix et beaucoup d'autres animaux, ne produit que lorsqu'elle est en liberté: on a beau fournir à celles qui sont prisonnières dans des cages, tous les matériaux qu'elles emploient ordinairement

(1) Aristote, Hist. animal. lib. 8, cap. 12.

dans la construction de leurs nids , elles ne nichent jamais , et ne prennent aucun soin des œufs qui leur échappent , et qu'elles semblent pondre malgré elles (1).

On a débité plusieurs absurdités sur la génération des cailles ; on a dit d'elles , comme des perdrix , qu'elles étoient fécondées par le vent ; cela veut dire qu'elles pondent quelquefois sans le secours du mâle (2). On a dit qu'elles s'engendroient des thons que la mer agitée rejette quelquefois sur les côtes de Lybie ; qu'elles paroisoient d'abord sous la forme de vers , ensuite sous celle de mouches ; et que , grossissant par degrés , elles devenoient bientôt des sauterelles , et enfin des cailles (3), c'est-à-dire , que des gens grossiers ont vu des couvées de cailles chercher dans les cadavres de ces thons laissés par la mer , quelques insectes qui y étoient éclos ; et qu'ayant quelques notions vagues des mé-

(1) Hasselquist, dans son Voyage en Palestine, appelle la caille *tetrao israëlitarum*, p. 279 ; ces oiseaux sont fort nombreux aux environs de la mer Rouge , et dans les lieux que les israélites traversèrent en émigrant d'Egypte en Palestine. J. J. VIREY.

(2) Aristote , Hist. animal. lib. 8 , cap. 12.

(3) Voyez Gesner , de Avibus , pag. 355.

tamorphoses des insectes, ils ont cru qu'une sauterelle pouvoit se changer en caille comme un ver se change en un insecte ailé ; enfin, on a dit que le mâle s'accouplait avec le crapaud femelle (1), ce qui n'a pas même d'apparence de fondement.

Les cailles se nourrissent de blé, de millet, de chenevis, d'herbe verte, d'insectes, de toutes sortes de graines, même de celle d'ellébore ; ce qui avoit donné aux anciens de la répugnance pour leur chair, joint à ce qu'ils croyoient que c'étoit le seul animal, avec l'homme, qui fût sujet au mal caduc (2) ; mais l'expérience a détruit ce préjugé.

En Hollande, où il y a beaucoup de ces oiseaux, principalement sur les côtes, on appelle les baies de brione ou coulevrée, *baies aux cailles* (3) ; ce qui suppose en elles un appétit de préférence pour cette nourriture.

Il semble que le boire ne leur soit pas

(1) Phanodemus apud Gesnerum, pag. 355.

(2) *Coturnicibus veratri (alias veneni) semen gratissimus cibus, quam ob causam eam damnare mense, etc.* Pline, Hist. nat. lib. 10, cap. 23.

(3) *Apud hollandos brionix acini quartels beyen dicuntur.* Hadrian. Jun. Nomenclat.

absolument nécessaire ; car des chasseurs m'ont assuré qu'on ne les voyoit jamais aller à l'eau ; et d'autres , qu'ils en avoient nourri pendant une année entière avec des graines sèches et sans aucune sorte de boisson , quoiqu'elles boivent assez fréquemment lorsqu'elles en ont la commodité ; ce retranchement de toute boisson est même le seul moyen de les guérir lorsqu'elles *rendent leur eau* , c'est-à-dire , lorsqu'elles sont attaquées d'une espèce de maladie dans laquelle elles ont presque toujours une goutte d'eau au bout du bec.

Quelques-uns ont cru remarquer qu'elles troubloient l'eau avant que de boire (1), et l'on n'a pas manqué de dire que c'étoit par un motif d'envie , car on ne finit pas sur les motifs des bêtes ; elles se tiennent dans les champs , les prés , les vignes , mais très-rarement dans les bois , et elles ne se perchent jamais sur les arbres ; quoi qu'il en soit , elles

(1) Ces animaux boivent peu , comme presque tous les oiseaux ; mais cette abstinence est encore plus remarquable dans les cailles que dans la plupart des autres gallinacés. Elles peuvent passer même des semaines sans eau , à moins que la chaleur ne soit excessive. J. J. VIREY.

prennent beaucoup plus de graisse que les perdrix ; on croit que ce qui y contribue , c'est l'habitude où elles sont de passer la plus grande partie de la chaleur du jour sans mouvement ; elles se cachent alors dans l'herbe la plus serrée , et on les voit quelquefois demeurer quatre heures de suite dans la même place , couchées sur le côté et les jambes étendues. Il faut que le chien tombe absolument dessus pour les faire partir.

On dit qu'elles ne vivent guère au delà de quatre ou cinq ans , et Olina regarde la brièveté de leur vie comme une suite de leur disposition à s'engraisser (1). Artémidore l'attribue à leur caractère triste et querelleur (2) ; et tel est en effet leur caractère ; aussi n'a-t-on pas manqué de les faire battre en public pour amuser la multitude. Solon vouloit même que les enfans et les jeunes gens vissent ces sortes de combats pour y prendre des leçons de courage ; et il falloit bien que cette sorte de gymnastique , qui nous semble puérile , fût en honneur parmi les romains , et qu'elle tînt à leur politique ,

(1) Olina , Uccellaria , pag. 58.

(2) Artemidore , lib. 3 , cap. 5.

puisque nous voyons qu'Auguste punit de mort un préfet d'Égypte pour avoir acheté et fait servir sur la table un de ces oiseaux qui avoit acquis de la célébrité par ses victoires; encore aujourd'hui on voit de ces espèces de tournois dans quelques villes d'Italie; on prend deux cailles à qui on donne à manger largement; on les met ensuite vis-à-vis l'une de l'autre, chacune au bout opposé d'une longue table, et l'on jette entre deux quelques grains de millet (car parmi les animaux il faut un sujet réel pour se battre); d'abord elles se lancent des regards menaçans, puis, partant comme un éclair, elles se joignent, s'attaquent à coups de bec, et ne cessent de se battre (1) en dressant la tête et s'élevant sur leurs ergots, jusqu'à ce que l'une cède à l'autre le champ de bataille (2). Autrefois on a vu ces espèces de duels se passer entre une caille et un homme, la caille étant mise dans une grande

(1) Tous les mâles des oiseaux polygames sont querelleurs, et se battent fréquemment entre eux. L'amour en est sur-tout la cause. Faire la guerre et l'amour, sont des actions fort communes chez les animaux. J. J. VIREY.

(2) Voyez Aldrovande, Ornith. tom. II, p. 161.

caisse au milieu d'un cercle qui étoit tracé sur le fond; l'homme lui frappoit la tête ou le bec avec un seul doigt, ou bien lui arrachoit quelques plumes; si la caille, en se défendant, ne sortoit point du cercle tracé, c'étoit son maître qui gagnoit la gageure; mais si elle mettoit un pied hors de la circonférence, c'étoit son digne adversaire antagoniste qui étoit déclaré vainqueur, et les cailles qui avoient été souvent victorieuses se vendoient fort cher (1). Il est à remarquer que ces oiseaux, de même que les perdrix et plusieurs autres, ne se battent ainsi que contre ceux de leur espèce; ce qui suppose en eux plus de jalousie que de courage, ou même de colère.

On juge bien qu'avec l'habitude de changer de climat, et de s'aider du vent pour faire ses grandes traversées, la caille doit être un oiseau fort répandu; et en effet, on la trouve au cap de Bonne-Espérance (2) et dans toute l'Afrique habitable (3), en Espagne, en Italie (4), en France, en Suisse (5),

(1) Voyez Jul. Pollux, de Ludis, lib. 9.

(2) Voyez Kolbe, tom. I, pag. 152.

(3) Voyez Fl. Joseph, lib. 5, cap. 1, Comestor, etc.

(4) Voyez Aldrovande.

(5) Stumpfius Aldrovandi, Ornith. tom. II, p. 157.

dans les Pays-Bas (1) et en Allemagne (2), en Angleterre (3), en Écosse (4), en Suède (5), et jusqu'en Islande (6), et du côté de l'est, en Pologne (7), en Russie (8) en Tartarie (9), et jusqu'à la Chine (10); il est même très-probable qu'elle a pu passer en Amérique, puisqu'elle se répand chaque année assez près des cercles polaires (11), qui sont les points où les deux continens se rapprochent le plus; et en effet, on en trouve dans les

(1) Aldrovande , *ibidem*.

(2) Frisch , planche cxvii.

(5) British zoology , pag. 87.

(4) Sibbaldus , Histor. animal. in Scotiâ , pag. 16.

(5) Fauna Suecica , pag. 64.

(6) Horrebow , Nouvelle Description de l'Islande.

(7) Rzaczynski , Auctuarium Poloniæ , pag. 576.

(8) *In campis russicis et podolicis reperiuntur coturnices* Martin Cramer , de Poloniâ , et Rzaczinsky , *loco citato*.

(9) Gerbillon , Voyages faits en Tartarie à la suite ou par ordre de l'empereur de la Chine. (Voyez l'Histoire générale des voyages , tom. VII , p. 465 et 505.)

(10) Voyez Glanures d'Edwards , tom. I , pag. 78. Les Chinois , dit-il , ont aussi notre caille commune dans leur pays , comme il paroît visiblement par leurs tableaux , où l'on retrouve son portrait d'après nature.

(11) Pennant la compte au nombre des oiseaux du cercle polaire arctique. Arct. zoolog. tom. II , p. 320. B.

îles Malouines, comme nous le dirons plus bas : en général, on en voit toujours plus sur les côtes de la mer et aux environs, que dans l'intérieur des terres (1).

La caille se trouve donc par-tout, et par-tout on la regarde comme un fort bon gibier, dont la chair est de bon goût et aussi saine que peut l'être une chair aussi grasse ; Aldrovande nous apprend même qu'on en fait fondre la graisse à part, et qu'on la garde pour servir d'assaisonnement (2) ; et nous avons vu plus haut que les chinois se servoient de l'oiseau vivant pour s'échauffer les mains.

On se sert aussi de la femelle, ou d'un appeau qui imite son cri, pour attirer les

(1) Il est certain qu'on trouve des cailles en Amérique ; mais il reste à savoir si elles sont de la même espèce que les nôtres. Outre les diverses espèces de colins, peut-être y trouvera-t-on quelque jour notre espèce. Il n'est pas impossible qu'elle ait pu passer dans le nouveau continent, bien qu'elle craigne le froid des zones polaires, et que l'espace qui sépare l'Amérique de l'ancien continent, sous les autres zones, soit fort considérable. Plusieurs îles auroient pu servir de lieux de repos, du côté de la mer Pacifique. J. J. VIREY.

(2) Voyez Aldrovande, Ornithol. tom. II, p. 172.
mâles

mâles dans le piège; on dit même qu'il ne faut que leur présenter un miroir avec un filet au devant, où ils se prennent en accourant à leur image qu'ils prennent pour un autre oiseau de leur espèce; à la Chine on les prend au vol avec des troubles légères que les chinois manient fort adroitement (1); et en général, tous les pièges qui réussissent pour les autres oiseaux, sont bons pour les cailles (2), sur-tout pour les mâles, qui sont moins défiants et plus ardents pour leurs femelles, et que l'on mène par-tout où l'on veut en imitant la voix de celles-ci.

Cette ardeur des cailles a donné lieu d'attribuer à leurs œufs (3), à leur graisse, etc., la propriété de relever les forces abattues et d'exciter les tempéramens fatigués; on a

(1) Gemelli Carreri.

(2) On remarque en général que tous les oiseaux gallinacés ont moins de finesse que dans les autres familles. Leur organisation est aussi plus grossière, plus lourde, plus épaisse. Rien de si fin, au contraire, que certains petits oiseaux insectivores à structure légère et délicate. La nourriture y contribue peut-être beaucoup encore. J. J. VIREY.

(3) *Ova coturnicis inuncta testibus voluptatem inducunt et pota libidinem augent.* Kiranides.

même été jusqu'à dire que la seule présence d'un de ces oiseaux dans une chambre, procuroit aux personnes qui y couchoient, des songes vénériens (1); il faut citer les erreurs, afin qu'elles se détruisent elles-mêmes.

(1) Frisch, planch. cxvii.

LE CHROKIEL

OU

GRANDE CAILLE DE POLOGNE (1).

Nous ne connoissons cette caille que par le jésuite Rzaczynski, auteur polonais, et qui mérite d'autant plus de confiance sur cet article, qu'il parle d'un oiseau de son pays : elle paroît avoir la même forme, le même instinct que la caille ordinaire, dont elle ne diffère que par sa grandeur (2); c'est pourquoi je la considère simplement comme une variété de cette espèce.

Jobson dit que les cailles de la Gambia

(1) *Coturnix major*. Brisson, Ornith. gen. 6, sp. 14, var. A.

Tetrao coturnix. Lin. Syst. nat. edit. 13, *ib.* var. *b.*

Coturnix major. Latham, Syst. ornith. gen. 57, sp. 28, var. *b.* J. J. VIREY.

(2) Voyez Rzaczynski, Histor. natur. Poloniæ, pag. 277.

sont aussi grosses que nos bécasses (1) : si le climat n'étoit pas aussi différent, je croirois que ce seroit le même oiseau que celui de cet article.

(1) Voyez Collection de Purchass , tom. II, pag. 1567.

LA CAILLE BLANCHE (1).

ARISTOTE est le seul qui ait parlé de cette caille (2), qui doit faire variété dans l'espèce des cailles, comme la perdrix grise blanche et la perdrix rouge blanche font variété dans dans ces deux espèces de perdrix ; l'alouette blanche dans celle des alouettes, etc.

Martin Cramer parle de cailles aux pieds verdâtres (*virentibus pedibus*) (3) : est-ce une variété de l'espèce, ou simplement un accident individuel?

(1) *Coturnix tota alba*. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 103, sp. 20, var. g. J. J. VIREY.

(2) Voyez Aristote, de Coloribus, cap. 6.

(3) Martin Cramer, de Poloniâ, lib. 1, pag. 474.

L A C A I L L E
DES ILES MALOUINES (1).

Voyez les planches enluminées ; n° 222.

ON pourroit encore regarder cette espèce comme une variété de l'espèce commune qui est répandue en Afrique et en Europe, ou du moins comme une espèce très-voisine ; car elle n'en paroît différer que par la couleur plus brune de son plumage, et par son bec qui est un peu plus fort.

Mais ce qui s'oppose à cette idée, c'est

(1) *Tetrao, maculis, striisque curvatis fuscis variis, subtus albus, rostro plumbeo pedibus fuscis, temporibus albo-maculatis..... tetrao falklandicus.* Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 103, sp. 49.

Perdix mutica, corpore supra fuscescente, juguloque flavescente lunulis fuscis, pectore imo abdomineque albis.. perdix falklandica. Latham, Syst. ornith. gen. 57, sp. 32.

Il est assez probable que cette caille est une espèce particulière, bien que le plumage ne soit pas extrêmement différent de celui de la nôtre, et que sa taille soit à peu près semblable. J. J. VIEUX

le grand intervalle de mer qui sépare les continens vers le midi; et il faudroit que nos cailles eussent fait un très-grand voyage, si l'on supposoit qu'ayant passé par le nord de l'Europe en Amérique, elles se retrouvent jusqu'au détroit de Magellan : je ne décide donc pas si cette caille des îles Malouines est de la même espèce que notre caille, ni si elle en provient originairement, ou si ce n'est pas plutôt une espèce propre et particulière au climat des îles Malouines.

L A F R A I S E

O U

CAILLE DE LA CHINE (1).

Voyez les planches enluminées , n° 126.

CET oiseau est représenté dans nos planches sous le nom de *caille des Philippines*, parce qu'elle a été envoyée de ces îles au cabinet; mais elle se trouve aussi à la Chine, et je l'ai appelée la *fraise*, à cause de l'espèce de fraise blanche qu'elle a sous la gorge, et qui tranche d'autant plus, que son plumage

(1) *Perdix supernè ex dilutè fusco et nigricante varia, infernè castanea, genis et collo inferiore albis, gutture nigro, reatricibus castaneis... coturnix philippinensis.* Brisson, Caille des Philippines, gen. 6, sp. 17, planch. xxv, fig. 1.

Tetrao corpore griseo-maculato, jugulo nigro arcu albo. tetrao sinensis. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 103, sp. 19.

Perdix mutica, corpore griseo-maculato, jugula nigro arcu albo. .. perdix chinensis. Latham, Syst. ornith. gen. 57, sp. 29. J. J. VIREY.

est d'un brun noirâtre : elle est une fois plus petite que la nôtre. M. Edwards a donné la figure du mâle, planche CCXLVII; il diffère de la femelle représentée dans nos planches enluminées, en ce qu'il est un peu plus gros, quoiqu'il ne le soit pas plus qu'une alouette; en ce qu'il a plus de caractère dans la physionomie, les couleurs du plumage plus vives et plus variées, et les pieds plus forts. Le sujet dessiné et décrit par M. Edwards, avoit été apporté vivant de Nanquin en Angleterre.

Ces petites cailles (1) ont cela de commun avec celles de nos climats, qu'elles se battent à outrance les unes contre les autres, surtout les mâles; et que les chinois font à cette occasion des gageures considérables, chacun parlant pour son oiseau, comme on fait en Angleterre pour les coqs (2) : on ne peut donc guère douter qu'elles ne soient du même genre de nos cailles, mais c'est probablement une espèce différente de l'espèce

(1) C'est sur-tout cette espèce qu'emploient les chinois pour s'échauffer les mains en hyver; car le bois est fort rare chez eux. Sa taille est de quatre pouces. La femelle est encore plus petite. J. J. VIREY.

(2) Voyez George Edwards, Gleanings, t. I, p. 78.

commune; et c'est par cette raison que j'ai cru devoir lui donner un nom propre et particulier (1).

(1) Peut-être ne faut-il pas rapporter à cette espèce la grande caille de la Chine, décrite par Sonnerat, Voyage aux Indes, tom. II, pag. 171. Une teinte d'un gris terreux revêt le sommet de la tête, avec des bandes noires transversales. Une ligne blanche longitudinale passe au dessus de l'œil. Les plumes du dessus du corps sont étroites, d'un gris terreux clair, rayé de noir transversalement. Une marque blanche triangulaire, dont la pointe est en bas, se remarque sur chaque plume. Les plumes du croupion sont plus longues que la queue. Les ailes sont brunâtres, avec des taches noires rondes. Le ventre est roussâtre, avec une bande blanche sur chaque plume, qui est étroite. Le bec est noir, l'iris rouge; les pieds sont jaunâtres. Cette caille me paroît être une espèce bien distincte.

Tetrao pedibus, rostroque fuscis, corpore subtus dilute spadiceo, supra ex ferrugineo fusco, nuchæ cervicisque pennis longioribus apice acutis.. tetrao ferrugineus. Lin. Syst. nat. edit. 15, gen. 103, sp. 44.

Perdix rufo fusca, dorso tectricibusque alarum lineis longitudinalibus flavescens, pennis elongatis mucronatis... perdix ferruginea. Latham, Syst. ornith. gen. 57, sp. 26. J. J. VIREY.

LE TURNIX

O U

CAILLE DE MADAGASCAR (1).

Voyez les planches enluminées, n^o 171; et pl. LV.
de ce volume.

Nous avons donné à cette caille le nom de *turnix*, par contradiction de celui de *coturnix*, pour la distinguer de la caille

(1) *Perdix infernè cinerea, supernè e cinereo, rufo et nigro variegata, gutture et collo inferiore nigris. coturnix madagascariensis.* Brisson, Ornith. gen. 6, sp. 16.

Tetrao, corpore suprà ex cinereo, rufo et nigro vario, pedibus rostroque cinereis, mento et gutture nigris, remigibus fuscis. tetrao nigricollis. Lin. Syst. nat. edit. 13 gen. 103, sp. 60.

Perdix tridactyla mutica, corpore suprà cinereo rufo et nigro vario, gutture et collo inferiore nigris. perdix nigricollis. Lath. Syst. ornith. gen. 57, sp. 47.

La stature de cette caille est de six à sept pouces. Elle n'a que trois doigts à chaque pied; ce qui désigne qu'elle court avec assez de rapidité, et sur des terrains sablonneux. J. J. VIREY.

ordinaire dont elle diffère à bien des égards ; car , premièrement , elle est plus petite ; en second lieu , elle a le plumage différent , tant pour le fond des couleurs que pour l'ordre de leur distribution ; enfin elle n'a que trois doigts antérieurs à chaque pied , comme les outardes , et n'en a point de postérieur.

LE RÉVEIL-MATIN (1)

O U

LA CAILLE DE JAVA (2).

CET oiseau, qui n'est pas beaucoup plus gros que notre caille, lui ressemble parfaitement par les couleurs du plumage, et chante aussi par intervalles; mais il s'en distingue par des différences nombreuses et considérables, 1° par le son de sa voix qui est très-grave, très-fort, et assez semblable à cette espèce de mugissement que poussent

(1) La caille de Java. *Perdix flavicante, rufo, nigro et griseo variegata, rostro longiore. coturnix javanensis*. Brisson, Ornith. gen. 6, sp. 15..

Tetrao, ex flavicante, rufo, nigro et griseo varius, rostro longiore.... tetrao suscitator. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 103, sp. 52,

Perdix flavicante rufo nigro et griseo variegata, rostro longiore. perdix suscitata. Latham, Syst. ornith. gen. 57, sp. 35. J. J. VIREY.

(2) Voyez Bontius, *Histor. natur. et medica Indiæ orientalis*, pag. 64.

les butors en enfonçant leur bec dans la vase des marais (1).

2°. Par la douceur de son naturel, qui la rend susceptible d'être apprivoisée au même degré que nos poules domestiques.

3°. Par les impressions singulières que le froid fait sur son tempérament : elle ne chante, elle ne vit que lorsqu'elle voit le soleil ; dès qu'il est couché, elle se retire à l'écart dans quelque trou où elle s'enveloppe, pour ainsi dire, de ses ailes pour y passer la nuit ; et dès qu'il se lève, elle sort de sa léthargie pour célébrer son retour par des cris d'allégresse qui réveillent toute la maison (2) : enfin, lorsqu'on la tient en cage, si elle n'a pas continuellement le soleil, et qu'on n'ait pas l'attention de couvrir sa cage avec une couche de sable sur du linge, pour conserver la chaleur, elle languit, dépérit et meurt bientôt.

4°. Par son instinct ; car il paroît par la relation de Bontius, qu'elle l'a fort social,

(1) Les hollandais appellent ce mugissement *pittoor*, selon Bontius.

(2) Bontius dit qu'il tenoit de ces oiseaux en cage exprès pour servir de réveil-matin ; et en effet, leurs premiers cris annoncent toujours le lever du soleil.

et qu'elle va par compagnie : Bontius ajoute qu'elle se trouve dans les forêts de l'île de Java ; or, nos cailles vivent isolées et ne se trouvent jamais dans les bois.

5°. Enfin par la forme de son bec, qui est un peu plus alongé.

Au reste , cette espèce a néanmoins un trait de conformité avec notre caille, et avec beaucoup d'autres espèces ; c'est que les mâles se battent entre eux avec acharnement , et jusqu'à ce que mort s'ensuive ; mais on ne peut pas douter qu'elle ne soit très-différente de l'espèce commune ; et c'est par cette raison que je lui ai donné un nom particulier (1).

(1) Brown , dans ses *Illustrat. zoolog. tab. xxvii*, pag. 40 , a décrit et fait graver une espèce de caille de l'île de Java , qui diffère assez de la précédente, pour qu'on ait cru devoir en faire une autre espèce.

Elle se distingue par des jambes d'une teinte incarnate , un croupion inférieur rougeâtre. Le dessus de la tête est cendré ; le front , l'occiput et le ventre sont de couleur orangée. Le dos, la poitrine, la queue sont cendrés, avec des taches noires. Vers les yeux , on remarque une bandelette orangée , et vers le croupion règnent des bandes cendrées et noirâtres.

Gmelin en détermine aussi l'espèce dans le *Syst. nat. de Linnæus*, edit. 15 , gen. 103, sp. 46. *Tetrao*,

pedibus incarnatis, fronte, occipitis maculâ et abdomine aurantiis, dorso, pectore, et caudâ cinereis nigroque variis. . . . tetrao javanicus.

Perdix cinerea, lunulis obscuris genis nigris, fronte sincipite abdomineque fulvis, rectricibus maculis lunatis nigris. . . . perdix javanica. Lath. Syst. ornith. gen. 57, sp. 27. J. J. VIREY.

OISEAUX ÉTRANGERS

QUI PAROISSENT AVOIR DU RAPPORT
AVEC LES PERDRIX ET AVEC LES CAILLES.

LES COLINS (1).

LES colins sont des oiseaux du Mexique, qui ont été indiqués plutôt que décrits par Fernandez (2), et au sujet desquels il a échappé à ceux qui ont copié cet écrivain, plus d'une méprise qu'il est à propos de rectifier avant tout.

(1) Leur bec est gros, court, aigu, peu recourbé; leur démarche paroît devoir être assez vive; et leur vol pesant comme dans toute la famille. Leur taille est communément supérieure à celle des cailles; mais inférieure à celle des perdrix pour la plupart. Je penserois aussi que ces oiseaux peuvent se percher quelquefois, bien qu'ils aient des pieds principalement conformés pour la marche et la course. Ils ont quatre doigts à chaque patte, et sont privés d'ergots comme tous les gallinacés de l'Amérique. J. J. VIREY.

(2) Voyez Fernandez, *Historia avium novæ Hispaniæ*, cap. 24, 25, 39, 85 et 154.

Premièrement, Nieremberg, qui fait profession de ne parler que d'après les autres, et qui ne parle ici des colins que d'après Fernández (1), ne fait aucune mention du cacacolin du chapitre CXXXIV, quoique ce soit un oiseau de même espèce que les colins.

En second lieu, Fernandez parle de deux acolins ou cailles d'eau, aux chapitres X et CXXXI; Nieremberg fait mention du premier, et fort mal à propos, à la suite des colins; puisque c'est un oiseau aquatique, ainsi que celui du chapitre CXXXI dont il ne dit rien.

Troisièmement, il ne parle point de l'ocolin du chapitre LXXXV de Fernandez, lequel est une perdrix du Mexique, et par conséquent fort approchant des colins, qui sont aussi des perdrix, suivant Fernandez, comme nous l'allons voir.

En quatrième lieu, M. Ray copiant Nieremberg, copiste de Fernandez, au sujet du coyolcozque, change son expression, et altère, à mon avis, le sens de la phrase; car Nieremberg dit que ce coyolcozque est

(1) Voyez Joan. Euseb. Nierembergi Historia naturæ maximè peregrinæ, lib. 10, cap. 72, pag. 252.

semblable aux cailles, ainsi appelées par nos espagnols (1) (lesquels sont certainement les colins), et finit par dire, qu'il est une espèce de perdrix d'Espagne (2); et M. Ray lui fait dire, qu'il est semblable aux cailles d'Europe, et supprime ces mots, *est enim species perdicis hispanicæ* (3): cependant ces derniers mots sont essentiels, et renferment la véritable opinion de Fernandez sur l'espèce à laquelle ces oiseaux doivent se rapporter, puisqu'au chapitre XXXIX, qui roule tout entier sur les colins, il dit que les espagnols les appellent des *cailles*, parce qu'ils ont de la ressemblance avec les cailles d'Europe, quoique cependant ils appartiennent très-certainement au genre des perdrix: il est vrai qu'il répète encore dans ce même chapitre, que tous les colins sont rapportés aux cailles; mais il est aisé de voir, au milieu de toutes ces incertitudes, que, lorsque cet auteur donne aux colins le nom de *cailles*, c'est

(1) Coturnicibus vocatis a nostris similis. (A l'endroit cité . page 253.)

(2) Est enim ejus (perdicis hispanicæ) species, *ibid.*

(3) Synopsis methodica avium appendix, p. 158.

d'après le vulgaire (1), qui dans l'imposition des noms se détermine souvent par des rapports superficiels, et que son opinion réfléchie est que ce sont des espèces de perdrix. J'aurois donc pu, m'en rapportant à Fernandez, le seul observateur qui ait vu ces oiseaux, placer les colins à la suite des perdrix ; mais j'ai mieux aimé me prêter, autant qu'il étoit possible, à l'opinion vulgaire, qui n'est pas dénuée de tout fondement, et mettre ces oiseaux à la suite des cailles, comme ayant rapport aux cailles et aux perdrix (2).

Suivant Fernandez, les colins sont fort communs dans la nouvelle Espagne ; leur

(1) Il dit toujours, en parlant de cette espèce, *coturnicis mexicanæ*, cap. 24, *coturnicis vocatæ*, cap. 54, *quam vocant coturnicem*, cap. 59 ; et quand il dit *coturnicis nostræ*, cap. 25, il est évident qu'il veut parler de ce même oiseau, appelé *caille* au Mexique, puisqu'ayant parlé dans le chapitre précédent de cette caille mexicaine, il dit ici, cap. 25, *coturnicis nostræ quoque est species*.

(2) Ces animaux ont ordinairement une queue de longueur médiocre, tandis que les cailles n'en ont presque point, comme tout le monde le sait. Leur port qui, comme dans tous les êtres, donne une notion fort exacte de la famille, semble les rapprocher davantage des perdrix que des cailles. J. J. VIREY.

chant, plus ou moins agréable, approche beaucoup de celui de nos cailles; leur chair est un manger très-bon et très-sain, même pour les malades, lorsqu'elle est gardée quelques jours: ils se nourrissent de grain, et on les tient communément en cage (1), ce qui me feroit croire qu'ils sont d'un naturel différent de nos cailles, et même de nos perdrix. Nous allons donner les indications particulières de ces oiseaux dans les articles suivans.

(1) Voyez Fernandez, *Histor. avium*, cap. 39.

 LE ZONÉCOLIN (1) (2).

CE nom, abrégé du nom mexicain *quanhi-zonecolin*, désigne un oiseau de grandeur médiocre, et dont le plumage est de couleur obscure; mais ce qui le distingue, c'est son cri qui est assez flatteur, quoiqu'un peu plaintif, et la huppe dont sa tête est ornée.

Fernandez reconnoît, dans le même chapitre, un autre colin de même plumage, mais moins gros et sans huppe; ce pourroit bien être la femelle du précédent, dont il ne se distingue que par des caractères accidentels, qui sont sujets à varier d'un sexe à l'autre.

(1) Voyez Fernandez, *Histor. avium*, cap. 39.

(2) La caille huppée du Mexique. *Perdix cristata, maculis, rufis, fuscis, nigris et sordidè albo-flavicantibus varia; cristâ et gutture fulvis, rectricibus fusco et griseo variegatis* .. *coturnix mexicana cristata*. Brisson, *Orn. gen.* 6, sp. 21, pl. xxv, fig. 2.

Tetrao cristâ dependente, gulâque fulvis... *tetrao cristatus*. Lin. *Syst. nat. edit.* 13, gen. 103, sp. 18.

Perdix mutica, corpore variegato, cristâ dependente gulâque fulvis. *perdix cristata*. Latham, *Syst. ornith. gen.* 57, sp. 30. J. J. VIREY.

LE GRAND COLIN (1) (2).

C'EST ici la plus grande espèce de tous ces colins : Fernandez ne nous apprend point son nom ; il dit seulement que le fauve est sa couleur dominante, que la tête est variée de blanc et de noir, et qu'il y a aussi du blanc sur le dos et au bout des ailes ; ce qui doit contraster agréablement avec la couleur noire des pieds et du bec.

(1) Voyez Fernandez , cap. 39.

(2) La grande caille du Mexique. *Perdix fulva*, capite albo et nigro variegato, rostro, pedibusque nigris. . . *coturnix major mexicana*. Brisson, Ornith. gen. 6, sp. 19.

Tetrao pedibus rostroque nigris, capite cristato colloque ex albo et nigro variis, corpore remigibusque fulvis, his apice albis. . . tetrao novæ Hispaniæ. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 103, sp. 50.

Perdix mutica, capite cristato, corpore fulvo, remigibus apice albis. . . perdix novæ Hispaniæ. Latham, Syst. ornith. gen. 57, sp. 33. J. J. VIRLEY.

LE CACOLIN (1).

CET oiseau, appelé *cacacolin* par Fernandez, est, selon lui, une espèce de caille (2), c'est-à dire, de colin, de même grandeur, de même forme, ayant le même chant, se nourrissant de même, et ayant le plumage peint presque des mêmes couleurs que ces cailles mexicaines. Nieremberg, Ray, ni M. Brisson n'en parlent point.

(1) Cet oiseau paroît avoir été rapporté, par la plupart des ornithologistes, au zonécolin. Les descriptions imparfaites que nous en avons, ne permettent pas d'en distinguer facilement l'espèce, et il faut absolument la rapporter à quelque autre jusqu'à ce qu'elle soit mieux décrite. J. J. VIREY.

(2) *Coturnicis vocatæ species.* (Voyez Fernandez, cap. 134.)

LE COYOLCOS (1).

C'EST ainsi que j'adoucis le nom mexicain *coyolcozque*. Cet oiseau ressemble, par son chant, sa grosseur, ses mœurs, sa manière de vivre et de voler, aux autres colins; mais il en diffère par son plumage : le fauve, mêlé de blanc, est la couleur dominante du dessus du corps; et le fauve seul, celle du dessous et des pieds. Le sommet de la tête est noir et blanc, et deux bandes de la même couleur descendent des yeux sur le cou. Il se tient dans les terres cultivées; voilà ce que dit Fernandez, et c'est faute de l'avoir lu avec

(1) La caille du Mexique. *Perdix supernè fulvo et candido mixta, infernè fulva, capite et collo nigro et albo variis, pedibus fulvis, .. coturnix mexicana.* Brisson, Ornith. gen. 6, sp. 18.

Tetrao pedibus fulvis, vertice, colloque albo, et nigro fasciatis; corpore suprà fulvo albo vario. .. tetrao coyolcos. Lin. Syst. nat. ed. 13, gen. 105, sp. 51.

Perdix mutica fulva corpore suprà fulvo albo nigroque vario subtùs fulvo. perdix coyolcos. Latham, Syst. ornith. gen. 57 sp. 34. J. J. VIREY.

assez d'attention, ou plutôt c'est pour avoir suivi M. Ray, que M. Brisson dit que le coyolcos ressemble à notre caille, par son chant, son vol, etc. (1); tandis que Fernandez assure positivement qu'il ressemble aux cailles ainsi appelées par le vulgaire, c'est-à-dire, aux colins, et que c'est en effet une espèce de perdrix (2).

(1) Voyez Brisson, Ornith. tom. I, p. 256.

(2) *Perdicis hispanicæ*. . . . species est. . . (Hist. animal. novæ Hispaniæ, pag. 19, cap. 24.)

LE COLENICUI (1).

FRISCH donne , planche cxiii , la figure d'un oiseau qu'il appelle *petite poule de bois d'Amérique* , et qui ressemble , selon lui , aux gélinottes par le bec et les pieds ; et par sa forme totale , quoique cependant elle n'ait ni les pieds garnis de plumes , ni les doigts bordés de dentelures , ni les yeux ornés de sourcils rouges , ainsi qu'il paroît par sa figure. M. Brisson , qui regarde cet oiseau comme le

(1) Caille de la Lousiane. *Perdix supernè castanea, nigro transversim et undulatim striata, infernè sordidè grisea nigricante transversim striata, gutture albo, tæniâ suprâ oculos albâ, rectricibus lateralibus cinereis; rostro pedibusque rubris* . *coturnix ludoviciana*. Brisson , Ornith. gen. 6 , sp. 20.

Tetrao pedibus rostroque sanguineis, lineâ superciliari albâ. *tetrao mexicanus*. Lin. Syst. nat. edit. 13 , gen. 105 , sp. 14.

Perdix mutica, rostro pedibusque sanguineis, corpore transversim striato, lineâ superciliari gulâque albis... *perdix mexicana*. Latham, Syst. ornith. gen. 57 , sp. 31. J. J. VIREY.

même que le *colenicuiltic* de Fernandez (1), l'a rangé parmi les cailles sous le nom de *caille de la Louisiane*, et en a donné la figure (2); mais, en comparant les figures ou les descriptions de M. Brisson, de Frisch et de Fernandez, j'y trouve de trop grandes différences pour convenir qu'elles puissent se rapporter toutes au même oiseau; car, sans m'arrêter aux couleurs du plumage, si difficiles à bien peindre dans une description, et encore moins à l'attitude, qui n'est que trop arbitraire, je remarque que le bec et les pieds sont gros et jaunâtres, selon M. Frisch; rouges et de médiocre grosseur, selon M. Brisson, et que les pieds sont bleus, selon Fernandez (3).

Que si je m'arrête à l'idée que l'aspect de cet oiseau a fait naître chez ces trois naturalistes, l'embarras ne fait qu'augmenter; car M. Frisch n'y a vu qu'une poule de bois; M. Brisson, qu'une caille; et Fernandez, qu'une perdrix; car, quoique celui-ci dise, au commencement du chapitre xxv, que c'est

(1) Fernandez, Hist. avium nov. Hispaniæ, cap. 25, pag. 19.

(2) Brisson, Ornith. tom. I, pag. 258; et pl. xxii.

(3) Fernandez, à l'endroit cité, pag. 20.

une espèce de caille, il est visible qu'il se conforme, en cet endroit, au langage vulgaire ; car il finit ce même chapitre en assurant que le *colenicuiltic* ressemble, par sa grosseur, son chant, ses mœurs et par tout le reste (*cæteris cunctis*), à l'oiseau du chapitre XXIV : or, cet oiseau du chapitre XXIV est le coyolcozque, espèce de *colin* ; et Fernandez, comme nous l'avons vu, met les colins au nombre des perdrix (1).

Je n'insiste sur tout ceci que pour faire sentir et éviter, s'il est possible, un grand inconvénient de nomenclature. Un méthodiste ne veut pas qu'une seule espèce, quelque anormale qu'elle soit, échappe à sa méthode ; il lui assigne donc, parmi ses classes et ses genres, la place qu'il croit lui convenir le mieux ; un autre, qui a imaginé un autre système, en fait autant avec le même droit ; et pour peu que l'on connoisse le procédé des méthodes et la marche de la Nature, on comprendra facilement qu'un même oiseau pourra très-bien être placé par trois méthodistes dans trois classes différentes, et n'être nulle part à sa place.

(1) Colin genera (quas coturnices vocant Hispani, quoniam nostratibus sunt similes, etsi ad perdicum species sint citra dubium referendæ). Cap. 59.

Lorsque nous aurons vu l'oiseau ou les oiseaux dont il s'agit ici, et sur-tout lorsque nous aurons l'occasion de les voir vivans, nous les rapprocherons des espèces avec lesquelles ils nous paroîtront avoir le plus de rapport, soit par la forme extérieure, soit par les mœurs et les habitudes naturelles.

Au reste, le colenicui est de la grosseur de notre caille, selon M. Brisson; mais il paroît avoir les ailes un peu plus longues. Il est brun sur le corps, gris sale et noir par dessous. Il a la gorge blanche et des espèces de sourcils blancs.

L' O C O C O L I N

O U

PERDRIX DE MONTAGNE

DU MEXIQUE (1) (2).

CETTE espèce, que M. Seba a pris pour le rolhier huppé du Mexique (3), s'éloigne

(1) Voyez Fernandez ; chap. 85.

(2) La perdrix de montagne du Mexique. *Perdix ex fusco , pallenti et fulvo varia , capite , gutture , et lateribus nigro maculatis ; rostro pedibusque ex rubro candescentibus . perdix montana mexicana*. Brisson, Ornith. gen. 6, sp. 3:

Tetrao pedibus rostroque rubescentibus , corpore ex fusco flavicante et fulvo vario . . . tetrao nævius. Lin. Syst. nat. edit. 13 , gen: 103 , sp. 43.

Perdix fusco pallente et fulvo varia , capite gutture et lateribus nigro maculatis , rostro pedibusque incarnatis . . . perdix nævia. Latham , Syst. ornith. gen. 57 , 19.

C'est par une étrange erreur qu'on avoit rapporté aussi cet animal à la famille des rolliers. Celle-ci est fort éloignée du genre des perdrix , à laquelle appartient l'ococolin. Les mêmes noms, donnés à divers

encore plus de la caille et même de la perdrix que le précédent : elle est beaucoup plus grosse, et sa chair n'est pas moins bonne que celle de la caille, quoique fort au dessous de celle de la perdrix. L'ococolin se rapproche un peu de la perdrix rouge (4), par la couleur de son plumage, de son bec et de ses

animaux, ont introduit dans l'histoire naturelle, une des plus aimables sciences, un cahos inextricable. Il ne semble pas encore assez embrouillé à certains auteurs, qui inventent chaque jour mille noms barbares pour substituer aux noms connus. Ils seroient capables de dégoûter des sciences, si on les suivoit.

J. J. VIREY.

(3) Voyez l'Ornithologie de Brisson, tom. II, p. 84. En général, les rolliers ont le bec plus droit et la queue plus longue que les perdrix.

(4) Cet animal se plaît dans les contrées les plus tempérées de la nouvelle Espagne. Sa taille, qui approche de celle d'un lagopède, et qui est de vingt-un pouces, le rend remarquable dans le genre des perdrix. C'est, au reste, un oiseau à vol lourd, dont la chair est très-savoureuse. Nous n'entreprendrons point d'expliquer comment des oiseaux qui peuvent à peine voler, qui ne souffrent pas sans périr ni la froidure cuisante, ni l'extrême chaleur, ont pu aller peupler un continent isolé par de vastes mers; nous ne pourrions expliquer aussi comment on trouve, dans ce *nouveau* continent, une infinité d'espèces entièrement inconnues dans l'ancien. Y a-t-il eu une création
 pieds ;

pieds ; celle du corps est un mélange de brun , de gris clair et de fauve ; celle de la partie inférieure des ailes est cendrée ; leur partie supérieure est semée de taches obscures , blanches et fauves , de même que la tête et le cou. Il se plaît dans les climats tempérés et même un peu froids , et ne sauroit vivre ni se perpétuer dans les climats brûlans. Fernandez parle encore d'un autre ococolin , mais qui est un oiseau tout différent (1).

particulière pour l'Amérique ? ou comment tant de plantes , d'insectes , de serpens , de quadrupèdes , de reptiles , de vers , se sont-ils trouvés en Amérique ? Pourquoi la plupart n'existent-ils plus dans l'Europe , l'Asie et l'Afrique ?

J'ai traité cet objet dans un Discours , inséré dans le Magasin encyclop. de l'année 1795. J. J. VIREY.

(1) Ococolin genus pici , rostro longo et acuto
vivit in Telzocanarum sylvarum arboribus , ubi sobolem educat : non cantillat. (Fernandez , cap. 211.)

 LE TOCRO (1)

O U

 PERDRIX DE LA GUIANE.

LE tocro est un peu plus gros que notre perdrix grise, et son plumage est d'un brun plus foncé; du reste, il lui ressemble en entier, tant par la figure et la proportion du corps que par la brièveté de la queue, la forme du bec et des pieds. Les naturels de la Guiane l'appellent *tocro*, mot qui exprime assez bien son cri.

Ces perdrix du nouveau continent ont à peu près les mêmes habitudes naturelles

(1) *Tetrao pedibus rostroque fuscis, dorso ex cinereo fusco lituris nigricantibus vario, gulâ cinereâ, abdomine ex pallidè aurantio fusco...* *tetrao gujanensis*. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 105, sp. 62.

Perdix rufo fusca, nigro maculata et varia, gulâ cinereâ, per oculos vittâ fulvâ, remigibus extîs maculis rufis. *perdix gujanensis*. Latham, Syst. ornith. gen. 57, sp. 21. J. J. VIREY.

que nos perdrix d'Europe; seulement elles ont conservé l'habitude de se tenir dans les bois, parce qu'il n'y avoit point de lieux découverts avant les défrichemens : elles se perchent sur les plus basses branches des arbrisseaux, et seulement pour y passer la nuit; ce qu'elles ne font que pour éviter l'humidité de la terre, et peut-être les insectes dont elle fourmille : elles produisent ordinairement douze ou quinze œufs, qui sont tout blancs; la chair des jeunes est excellente, cependant sans fumet. On mange aussi les vieilles perdrix, dont la chair est même plus délicate que celle des nôtres; mais comme on ne peut pas les garder plus de vingt-quatre heures, avant de les faire cuire, ce gibier ne peut acquérir le bon goût qu'il prendroit, s'il étoit possible de le conserver plus long-tems.

Comme nos perdrix grises ne se mêlent point avec nos perdrix rouges, il y a toute apparence que ces perdrix brunes de l'Amérique ne produiroient ni avec l'une ni avec l'autre, et que par conséquent elles forment une espèce particulière dans le genre des perdrix (1).

(1) Sonnini a eu occasion d'observer cet animal

dans le pays. Bien que le tocro ressemble beaucoup aux perdrix, il en diffère toutefois par des habitudes particulières. Les toeros se perchent, comme tous les oiseaux terrestres et même aquatiques de la Guiane, afin d'éviter les serpens et les quadrupèdes féroces dont la terre est peuplée. Les naturels de cette contrée exhaussent de même leurs huttes. Les toeros font, par la même raison, leur ponte sur des arbres. D'ailleurs ces oiseaux ne montent qu'à regret sur les arbres, et par la seule nécessité lorsque l'obscurité de la nuit les y oblige. Voilà donc des habitudes très-étrangères à nos perdrix; mais c'est parce qu'elles sont sollicitées par la nature même du terrain, et qu'elles ne doivent pas leur origine à l'organisation. Je soupçonne néanmoins que celle-ci n'y est pas tout à fait étrangère, et que l'animal a quatre doigts à chaque pied, tandis que beaucoup de cailles, et même quelques espèces de perdrix, ont des pieds tridactyles.

Le tocro n'est-il pas l'*yambu* des brasiiliens dont parle Maregrave, (Bras. pag. 192) que Barrère et Brisson ont confondu avec le grand *tinamou*? (Barrère, Fr. équinox. p. 138. Brisson, Ornith. tom. I, p. 227.)

Cet animal ressemble beaucoup, au reste, à notre perdrix grise. Ses ongles et son bec sont noirs. Il vit de même en compagnies, et se rassemble en s'appelant par des cris semblables à ceux de nos perdrix. La femelle a des teintes de plumage plus ternes. On doit donc considérer le toero comme une perdrix qui a subi les altérations que chaque climat fait naître chez les êtres qui les habitent, et nous le séparerons des tinamous dont on l'avoit rapproché. J. J. VIREY.

LA CAILLE DE CAYENNE (1),

PAR J. J. VIREY.

SONNINI a trouvé dans diverses contrées de la Guiane française, un oiseau qui appartient à la famille des cailles. Cet animal n'est point passager (2), et il vit toute l'année dans le même pays. A la vérité le tems des pluies, qui tient lieu d'hyver dans ces régions, n'est pas aussi rigoureux que nos hyvers d'Europe, et n'arrête pas toutes les

(1) Cet oiseau est décrit dans le Journal de physique, par l'abbé Rozier, an. 1772, tom. II, part. I, pag. 217, et figuré planche II. *Coturnix fronte sordidè albicante, gutture fusco, dorso, alis et caudâ sub fuscis, abdominis parte mediâ fuscâ, lateribus nigris. Utraque parte abdominis, scilicet mediâ parte et lateribus maculis amplis, rotundis albicantibus eleganter conspersis, rostro nigro, pedibus plumbeis.*

(2) Barrère, Franc. équinox. pag. 130, et Ornith. gen. 14, pag. 80, *coturnix americana eleganter variegata et cristata*, prétend à tort que cet oiseau émigre. Les observations de Sonnini et de Laborde démentent cette assertion.

productions de la terre. Les animaux qui les habitent peuvent donc y rester continuellement, sans risquer de périr faute de nourriture, comme dans nos saisons d'hiver.

Le vol de la caille de Cayenne a, selon M. de la Borde, beaucoup de ressemblance avec celui de la caille ordinaire. Cette espèce fait même ses remises à peu près comme celle d'Europe; elle commence sa ponte en novembre ou décembre. Il est même probable qu'elles pondent en différens tems et qu'elles font plusieurs couvées, car M. de la Borde a trouvé des jeunes dans toutes les saisons.

Les cailles de Cayenne vont par compagnies de sept ou huit, jusqu'à quinze ou seize; les vieilles sont les plus alertes de la troupe, et se lèvent les premières.

Ces oiseaux habitent de préférence les petits mornes sur la lisière des bois; ils ne sont pas si sauvages qu'on n'en rencontre plusieurs troupes dans le voisinage des habitations. Les jeunes ne se lèvent pas facilement, et se cachent fort bien dans les grandes herbes, entrelacées dans les buissons et les petits palmiers épineux, où ils se retranchent.

Au reste, ces oiseaux ne sont pas très-multipliés; ils vivent de diverses graines et d'insectes. Quand ils partent, ils ne poussent point de cri, et filent droit tout de suite; leur vol n'est pas élevé de plus de cinq ou six pieds. Les cailleteaux éparpillés se rappellent entre eux par un petit sifflement assez semblable à celui de nos perdreaux.

Sonnini rapporte qu'il a vu nourrir en cage de ces oiseaux avec de petits grains, mais ils conservoient toujours un caractère sauvage et farouche, et ils s'agitoient extraordinairement lorsqu'on les approchoit.

Cette caille, qui est voisine de celle de Madagascar par les couleurs, quoiqu'elle soit plus petite, a le bec long de neuf lignes, large de six lignes, et épais de quatre. La mandibule supérieure est convexe, et emboîte l'inférieure; elle porte une huppe de six lignes de hauteur sur la tête; les plumes qui la forment sont roussâtres, ainsi que la nuque; la gorge est fauve; les côtés du cou sont gris et noirs; le dos, le dessous du cou, ainsi que les couvertures des ailes, sont revêtus de plumes grises, avec une teinte roussâtre, et ondées de raies noires plus ou moins fines. Vers le croupion, les plumes sont rousses et noires; les ailes sont longues

de quatre pouces, et leurs pennes sont d'une teinte grise, lavée de roussâtre; la queue est brune en dessus, onnée de roussâtre, et en dessous d'un gris lavé et légèrement onné; elle dépasse les ailes pliées d'un pouce; les pieds sont jaunâtres et les ongles noirs.

LA GRANDE CAILLE
 DE MADAGASCAR (1),
 PAR J. J. VIREY.

CETTE espèce, qui est deux fois plus grande que la caille d'Europe, est reconnoissable à ses pieds roussâtres, à ses bandes blanches surciliaires, à sa gorge, sa poitrine et son ventre noirs, tachetés de blanc. Le dessus de son corps est d'un brun fauve, avec des stries blanches sur le dos et la nuque; celles-ci sont, en outre, traversées par des bandes

(1) Sonnerat, Voyage aux Indes et à la Chine, tom. II, pag. 169, planche 98.

Tetrao pedibus rufescentibus, superciliis albis, rostro, gulâ, pectore inferiore et abdomine nigris, alboguttatis... tetrao striatus. Lin. Syst. nat. edit. 15, gen. 103, sp. 53.

Perdix mutica, corpore variegato, pectore nigro maculis albis, gulâ nigrâ, vittâ suprâ oculos maxillarique albis. perdix striata. Latham, Syst. ornith. gen. 57, sp. 36.

noires ; une ligne blanche, qui commence à chaque coin du bec, passe au dessus des yeux ; le poitrail supérieur est couvert d'une plaque de couleur de ventre de biche, et cette couleur se remarque encore sur les longues plumes qui revêtent les flancs. Les premières pennes des ailes sont d'un brun terreux sale ; les suivantes sont noires, avec des bandes blanches ; la queue, qui est noire, est sillonnée de lignes jaunâtres ; les pieds sont roussâtres, et le bec est noir.

M. Sonnerat, qui a décrit le premier cet oiseau, ne nous apprend rien de ses mœurs.

LA CAILLE BRUNE

DE MADAGASCAR (1),

PAR J. J. VIREY.

LE même voyageur nous a fait connoître une autre espèce de caille, qui n'est que de la grandeur de l'espèce vulgaire.

Un plumage généralement d'un gris sale et lavé avec des bandes noirâtres qui le parcourent, distingue cet animal. Sa tête et sa nuque sont mélangées de noir et de roux ; la gorge est d'un grisâtre terreux fort sale ; toutes les plumes de la partie inférieure du corps portent chacune deux bandes noires parallèles à leurs extrémités ; les ailes sont brunes, l'iris jaune, le bec et les pieds noirs.

(1) Voyage aux Indes et à la Chine, par Sonnerat, tom. II, pag. 171.

Tetrao pedibus rostroque nigris, corpore dilutè et sordidè griseo, nigro fasciato. . . tetrao griseus.
 Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 105, sp. 54.

Perdix mutica, suprà griseo nigroque varia subtilis cinereo-grisea, jugulo, pectore abdomineque fasciis nigris... perdix grisea. Lath. Syst. ornit. g. 57, sp. 37.

 LA CAILLE

DE LA COTE DE COROMANDEL (1),

 PAR J. J. VIREY.

DANS le territoire de Gingi, Sonnerat a rencontré une petite espèce de caille, qui égale à peine le tiers de la grosseur de notre caille ordinaire. Sa tête est noire, avec un toupet roussâtre. Une raie jaunâtre, qui part de l'angle des mandibules, parcourt jusqu'au derrière de la tête en passant sur les yeux. Le dessous du corps est traversé par une

(1) Sonnerat, Voyage aux Indes et à la Chine, tom. II, pag. 172.

Tetrao capite nigro, vertice fasciâque oculari ex rufo flavis, gulâ albâ striâ nigrâ circumscriptâ, corpore striato, remigibus fuscis... tetrao coromandelicus. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 103, sp. 55.

Perdix mutica, corpore fasciolis lineisque pallidis, suprâ castaneo subtùs flavo, fasciâ per oculis flavescente, gulâ albâ... perdix coromandelica. Latham, Syst. ornith. gen. 57, sp. 38.

DE LA CAILLE. 141

bande longitudinale noire en zigzag ; sur chaque plume du cou est une bande jaunâtre longitudinale, bordée de noir. Les plumes du dos, du croupion, et les petites couvertures des ailes sont d'un roux châtain, avec une raie jaunâtre placée en long. Les grandes pennes des ailes sont brunes.

La femelle, qui est de la même taille que le mâle, a les mêmes couleurs, mais plus ternes et d'un fauve moins brillant. Sa gorge est blanche et terminée par une raie noire.

LA PETITE CAILLE
DE MANILLE (1),

PAR J. J. VIREY.

ON trouve encore dans l'île de Luçon une petite espèce de caille qui n'est pas plus grosse qu'un moineau ; sa longueur est de quatre pouces. La partie supérieure de son corps est noire, ainsi que ses pieds et son bec. Sa gorge est blanche, sa poitrine grise tachetée de noir. Le ventre est jaunâtre,

(1) Voyage à la nouvelle Guinée, par Sonnerat, pag. 54, planche xxiv.

Tetrao, suprâ niger, pedibus rostroque atris, gulâ albâ, pectore griseo, nigro maculato, abdomine flavo nigro-fasciato. . . . tetrao manillensis. Lin. Syst. nat. edit. 15, gen. 103, sp. 57.

Perdix mutica, corpore suprâ nigricante subtùs flavescente fasciis nigr cantibus, gulâ albâ. . . . perdix manillensis. Latham, Syst. ornith. gen. 57, sp. 40.

DE LA CAILLE. 143

avec des raies noires. Sur les ailes on remarque des lignes grises, et les flancs sont colorés d'un roux assez vif. Cette caille a quatre doigts à chaque pied, et diffère de l'autre espèce qu'on voit dans la même île, et dont nous allons faire mention.

LA CAILLE A TROIS DOIGTS
DE L'ILE DE LUÇON (1),

PAR J. J. VIREY.

QUELQUE différence que semble devoir établir l'absence d'un doigt dans les oiseaux qui en ont ordinairement quatre à chaque pied, elle n'est cependant pas sans exemple. Non seulement cette espèce, mais la caille de Madagascar, celle de Gibraltar et celle d'Andalousie sont de ce nombre. La forme

(1) Sonnerat, Voyage à la nouvelle Guinée, p. 55, planche xxv.

Tetrao capite, cervice et gulâ ex albo nigroque variis, jugulo et pectore badiis, abdomine flavescente, pedibus rostroque dilutè griseis..... tetrao luzoniensis.

Lin. Syst. nat. edit. 15, gen. 103, sp. 61.

Perdix tridactyla mutica suprâ fusca, subtùs flava, capite albo nigroque vario, tectricibus alarum apicè flavis maculâ nigrâ. perdix luzoniensis. Latham, Syst. ornith. gen. 57, sp. 48.

extérieure,

extérieure, le port, l'ensemble, tout rapproche cependant ces espèces des autres cailles; ainsi la Nature semble se jouer des méthodes par l'immense variété de ses productions. Elle est plus vaste que le cercle dans lequel on voudroit vainement la circonscrire.

Cette caille est d'un tiers plus petite que la nôtre. Sa tête, sa nuque et sa gorge sont d'un noir entremêlé de blanc; la poitrine supérieure est mordorée, le ventre jaune; les pieds et le bec sont d'un gris clair. Le dos et les plumes des ailes sont grises, avec un bord jaunâtre.

L A C A I L L E
DE LA NOUVELLE GUINÉE (1),
P A R J. J. V I R E Y.

SONNERAT décrit fort succinctement cet oiseau, qui est moins gros d'un tiers que la caille européenne. Tout le plumage est d'un brun plus ou moins foncé, mais qui est plus éclatant sur la tête et le ventre; il est aussi plus noirâtre sur les ailes et le dos. Les petites penes des ailes sont frangées de jaunâtre tirant sur le terreux. Les grandes penes sont noires. L'iris est grisâtre, et les pieds le sont aussi.

Cette caille n'a rien de particulier dans ses mœurs.

(1) Voyage à la nouvelle Guinée, p. 170, pl. cv.
Tetrao fuscus, pedibus subgriseis, remigibus nigris, tectricibus alarum obsolete flavis. . . . tetrao novæ Guineæ. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 103, sp. 56.

Perdix mutica, corpore fusco, tectricibus alarum flavescente marginatis. . . . perdix novæ Guineæ. Latham, Syst. ornith. gen. 57, sp. 39.

LA CAILLE DE VIRGINIE (1),

PAR J. J. VIREY.

CETTE espèce d'oiseau, qui tient le milieu entre les perdrix et les cailles, mérite d'être séparée des autres espèces auxquelles il paroît que Guenau de Montbeillard l'avoit rapportée.

Cette caille est moins grosse que notre per-

(1) Perdrix d'Amérique. *Perdix supernè fusco-rufescens nigro variegata, infernè albo-flavescens, nigricante varia, tribus utrinque tæniis in capite nigris, reatricibus obscurè fuscis.... perdix americana*. Brisson, Ornith. gen. 6, sp. 7. D'après Catesby, Append. carol. tom. III, p. 12, fig. tab. XII.

Tetrao fasciâ nigrâ suprâ et infrâ oculos, lineâ verticali fulvâ.. tetrao virginianus. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 103, sp. 16.

Perdix mutica nigro varia, suprâ fusco-rufescens subtùs flavescens, fasciâ nigrâ suprâ et infrâ oculos, lineâ verticali fulvâ.. perdix virginiana. Latham, Syst. ornith. gen. 57, sp. 24.

drix grise ; son bec est noir, et on lui voit un collier de la même couleur. Les tempes et la gorge sont jaunâtres ; la nuque, le dos et le croupion sont d'un roux brunâtre mélangé de noir. Les pieds, la queue et les ailes sont bruns avec un bord roussâtre. Une bande noire parcourt les côtés de la tête au dessus et au dessous de chaque œil, avec une ligne rousse verticale.

Nous devons la connoissance de cet oiseau à Catesby. Il aime à se percher, et fréquente les lieux couverts et les forêts plus que les plaines et les contrées dépouillées de grands végétaux.

Latham fait mention, assez succinctement, d'une perdrix ou plutôt d'une caille verte qui est voisine de la précédente, mais dont nous ignorons le pays originaire. Elle a près d'un pied de longueur ; son bec est un peu crochu ; sa queue et son croupion sont noirs ; son plumage est entièrement verdâtre, à l'exception de ses ailes, qui sont mordorées. Le bec est rougeâtre, ainsi que le tour des yeux et les pattes. Ces dernières n'ont pas d'ongles à leur doigt postérieur. Cet animal, qui sans doute peut faire une espèce particulière, tient aussi le milieu entre la caille et la perdrix ; elle approche

même davantage de celle-ci que de la première (1).

(1) Latham, Synopsis of birds, tom. II, part. II, pag. 777, fig. 67, n° 21.

Tetrao viridis, pedibus rostroque rufescentibus, areâ oculorum rubrá, alis spadiceis. . . . *tetrao viridis*. Lin. Syst. nat. edit. 13. gen. 103, sp. 46.

Perdix viridis, alis castaneis nigro-punctulatis rostro pedibusque pallidè rubris. . . . *perdix viridis*. Latham, Syst. ornith. gen. 57, sp. 22.

 LE KAKELIK (1)

ET

LA CAILLE DE PERSE (2),

PAR J. J. VIREY.

QUOIQUE nous n'ayons pas de connoissances bien distinctes sur ces deux espèces de cailles, cependant nous les rapporterons ici, afin de rappeler aux naturalistes ce qu'ils

(1) *Tetrao, rostro, palpebris, pedibusque coccineis, pectore cinereo, dorso albo, et cinereo undulato. . . tetrao kakelik. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 103, sp. 47. D'après Falk, Reise durch sibirien und Tatar. t. III, pag. 390. — Perdix kakelik. Latham, Syst. ornithol. gen. 57, sp. 42.*

(2) *Tetrao cinereus, spadiceo maculatis, naribus, orbitis et temporibus calvis pedibusque luteis. tetrao caspius. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 103, sp. 48. D'après S. G. Gmelin, Reise, etc., tom. IV, st. 67, tab. 10. — Perdix caspia. Latham, Syst. ornith. gen. 57, sp. 43.*

doivent tenter de mieux connoître et d'observer avec plus d'exactitude.

Le kakelik, ainsi nommé par Onomatopée, à cause de son cri qui exprime ce mot, habite en troupes dans les vastes déserts sablonneux de la Bucharie, vers les tartares soongares et ceux de Chiwa. Sa taille est fort semblable à celle du pigeon à grosse gorge. Le dessus du corps est blanc, avec des nuages cendrés en ondulations. La poitrine est d'un cendré plus foncé. Le bec, les paupières et les pieds sont d'un rouge vif qui tire sur l'orangé. Cet oiseau a été découvert par Falk.

L'autre espèce, qui se trouve dans les environs d'Astrabat, dans la Perse septentrionale, est aussi d'une teinte cendrée, avec des taches mordorées. Le bec à sa racine, le cercle des paupières et les tempes qui sont nues, sont d'une couleur jaune foncée, ainsi que les pieds. Nous devons cette courte description à Samuel-George Gmelin; mais nous ignorons les mœurs de ces animaux.

 LA CAILLE DE GIBRALTAR (1),

 PAR J. J. VIREY.

LATHAM décrit deux cailles qui se trouvent sur la côte d'Espagne voisine de la Barbarie, et qui n'ont, toutes les deux, que trois doigts à chaque patte. La première, qui est vers Gibraltar, est longue de six pouces et demi. Ses ailes et sa queue sont noires; le dos est brun rayé de noir; les plumes des couvertures des ailes sont ferrugineuses, bordées

(1) *Tetrao pedibus pallidis*, rostro nigro, remigibus, caudâque atris... *tetrao gibraltarius*. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 103, sp. 58.

Perdix tridactyla mutica, corpore suprâ fusco nigro fasciato subtùs flavescente albo, tectricibus alarum maculis, pectore lunulis nigris... *perdix gibraltaria*. Latham, Syst. ornith. gen. 57, sp. 45.

Tetrao rufus, nigro-varius, subtùs ex rufescente albus, pedibus rostroque incarnatis... *tetrao andalusicus*. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 103, sp. 59.

Perdix tridactyla mutica, corpore rufo nigro undulato subtùs flavescente... *perdix andalusica*. Latham, Syst. ornith. gen. 57, sp. 46.

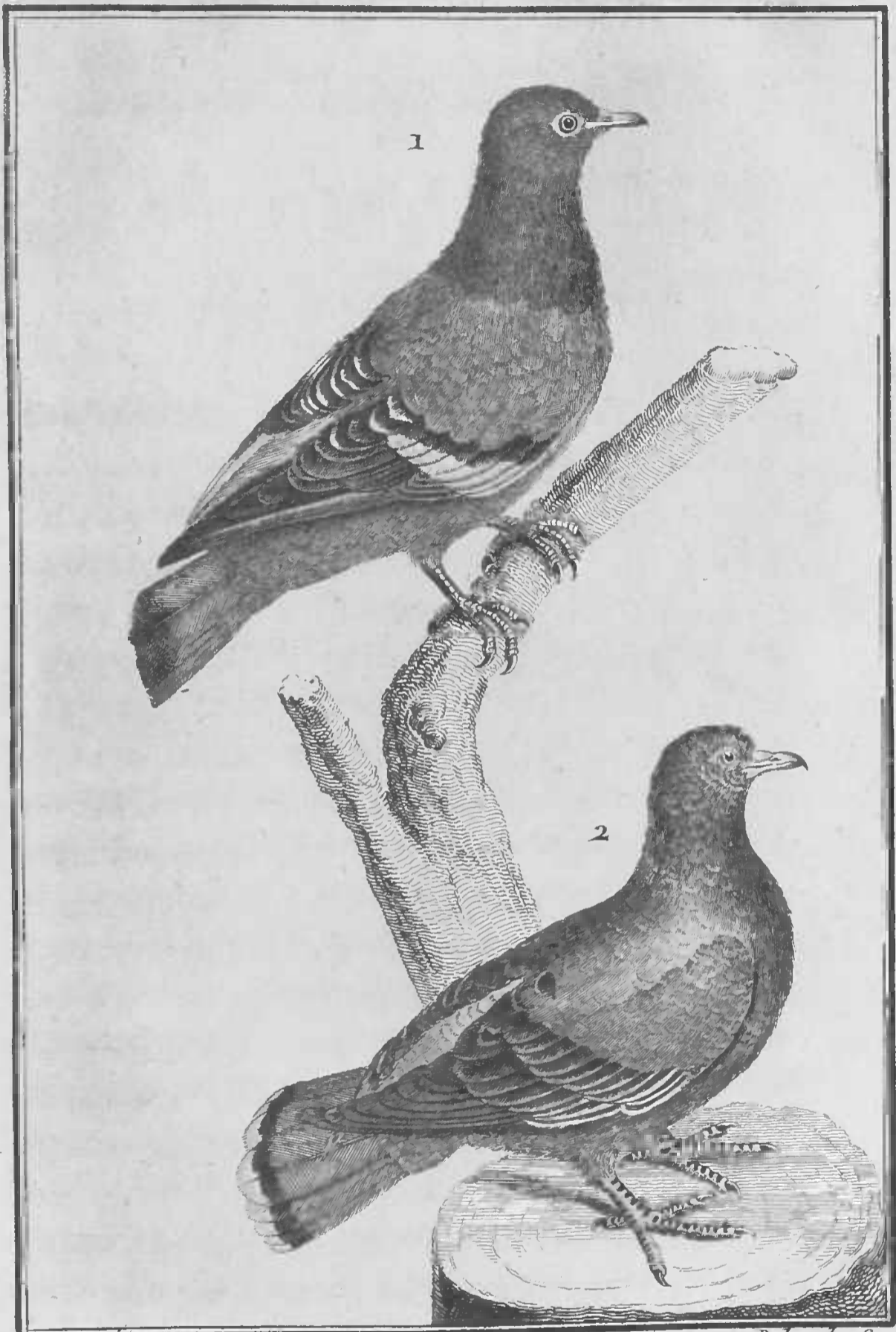
de blanc, avec une tache noire au milieu entourée d'un cercle blanc. La gorge est noire avec des raies blanches ; les plumes de la poitrine sont blanches vers leurs bords, ferrugineuses au milieu, entourées de noir. La queue est frangée de blanc, avec des stries noires.

L'autre caille, qui parcourt les campagnes scabreuses de l'Andalousie, est rousse, avec des taches noires. En dessous du corps règne un roux blanchâtre. La poitrine et la gorge sont teintées d'un jaune léger ; les plumes des ailes sont noires. Les pieds et le bec sont d'un joli incarnat.

LE PIGEON.

Voyez la planche LVI de ce volume.

IL étoit aisé de rendre domestiques des oiseaux pesans , tels que les coqs , les dindons et les paons ; mais ceux qui sont légers , et dont le vol est rapide , demandoient plus d'art pour être subjugués : une chaumière basse , dans un terrain clos , suffit pour contenir , élever et faire multiplier nos volailles ; il faut des tours , des bâtimens élevés faits exprès , bien enduits en dehors , et garnis en dedans de nombreuses cellules , pour attirer , retenir et loger les pigeons. Ils ne sont réellement ni domestiques comme les chiens et les chevaux , ni prisonniers comme les poules ; ce sont plutôt des captifs volontaires , des hôtes fugitifs , qui ne se tiennent dans le logement qu'on leur offre qu'autant qu'ils s'y plaisent , autant qu'ils y trouvent la nourriture abondante , le gîte agréable , et toutes les commodités , toutes les aisances nécessaires à la vie : pour peu que quelque chose leur manque ou leur déplaît , ils



De Sève del.

Duchamel sc.

1. LE BISET.
2. LE PIGEON *Commun*

quittent et se dispersent pour aller ailleurs ; il y en a même qui préfèrent constamment les trous poudreux des vieilles murailles aux boulines les plus propres de nos colombiers ; d'autres qui se gâtent dans des fentes et des creux d'arbres ; d'autres qui semblent fuir nos habitations, et que rien ne peut y attirer ; tandis qu'on en voit, au contraire, qui n'osent les quitter, et qu'il faut nourrir autour de leur volière qu'ils n'abandonnent jamais. Ces habitudes opposées, ces différences de mœurs sembleroient indiquer qu'on comprend sous le nom de *pigeon*, un grand nombre d'espèces diverses dont chacune auroit son naturel propre et différent de celui des autres ; et ce qui sembleroit confirmer cette idée, c'est l'opinion de nos nomenclateurs modernes, qui comptent, indépendamment d'un grand nombre de variétés, cinq espèces de pigeons, sans y comprendre ni les ramiers, ni les tourterelles. Nous séparerons d'abord ces deux dernières espèces de celle des pigeons ; et comme ce sont en effet des oiseaux qui diffèrent spécifiquement les uns des autres, nous traiterons de chacun dans un article séparé.

Les cinq espèces de pigeons indiqués par

nos nomenclateurs sont , 1° le pigeon domestique ; 2° le pigeon romain , sous l'espèce duquel ils comprennent seize variétés ; 3° le pigeon biset ; 4° le pigeon de roche , avec une variété ; 5° le pigeon sauvage (1) : or, ces cinq espèces , à mon avis , n'en font qu'une , et voici la preuve. Le pigeon domestique et le pigeon romain avec toutes ses variétés , quoique différens par la grandeur et par les couleurs , sont certainement de la même espèce, puisqu'ils produisent ensemble des individus féconds et qui se reproduisent. On ne doit donc pas regarder les pigeons de volière et les pigeons de colombier, c'est-à-dire, les grands et les petits pigeons domestiques , comme deux espèces différentes ; et il faut se borner à dire que ce sont deux races dans une seule espèce , dont l'une est plus domestique et plus perfectionnée que l'autre : de même, le pigeon biset , le pigeon de roche et le pigeon sauvage sont trois espèces nominales qu'on doit réduire à une seule , qui est celle du biset , dans laquelle le pigeon de roche et le pigeon sauvage ne font que des variétés très-légères , puisque , de l'aveu même de nos nomenclateurs , ces trois

(1) Brisson , Ornith. tom. I, pag. 68 jusqu'à 89.

oiseaux sont à peu près de la même grandeur ; que tous trois sont de passage , se perchent , ont en tout les mêmes habitudes naturelles , et ne diffèrent entre eux que par quelques teintes de couleurs.

Voilà donc nos cinq espèces nominales déjà réduites à deux ; savoir , le biset et le pigeon ; entre lesquelles deux il n'y a de différence réelle , sinon que le premier est sauvage et le second est domestique. Je regarde le biset comme la souche première de laquelle tous les autres pigeons tirent leur origine , et duquel ils diffèrent plus ou moins , selon qu'ils ont été plus ou moins maniés par les hommes ; quoique je n'aie pas été à portée d'en faire l'épreuve , je suis persuadé que le biset et le pigeon de nos colombiers produiroient ensemble s'ils étoient unis ; car il y a moins loin de notre petit pigeon domestique au biset , qu'aux gros pigeons pattus ou romains , avec lesquels néanmoins il s'unit et produit : d'ailleurs , nous voyons dans cette espèce toutes les nuances du sauvage au domestique se présenter successivement et comme par ordre de généalogie , ou plutôt de dégénération. Le biset nous est représenté d'une manière à ne pouvoir s'y méprendre , par ceux de

nos pigeons fuyards, qui désertent nos colombiers et prennent l'habitude de se percher sur les arbres ; c'est la première et la plus forte nuance de leur retour à l'état de nature. Ces pigeons, quoique élevés dans l'état de domesticité, quoique en apparence accoutumés comme les autres à un domicile fixe, à des habitudes communes, quittent ce domicile, rompent toute société et vont s'établir dans les bois ; ils retournent donc à leur état de nature, poussés par leur seul instinct. D'autres, apparemment moins courageux, moins hardis, quoique également amoureux de leur liberté, fuient de nos colombiers pour aller habiter solitairement quelques trous de muraille, ou bien en petit nombre, se réfugient dans une tour peu fréquentée, et malgré les dangers, la disette et la solitude de ces lieux, où ils manquent de tout, où ils sont exposés à la belette, aux rats, à la fouine, à la chouette, et où ils sont forcés de subvenir en tout tems à leurs besoins par leur seule industrie ; ils restent néanmoins constamment dans ces habitations incômmodes, et les préfèrent pour toujours à leur premier domicile, où cependant ils sont nés, où ils ont été élevés, où tous les exemples de la société auroient dû

les retenir ; voilà la seconde nuance : ces pigeons de murailles ne retournent pas en entier à l'état de nature ; ils ne se perchent pas comme les premiers , et sont néanmoins beaucoup plus près de l'état libre que de la condition domestique. La troisième nuance est celle de nos pigeons de colombiers , dont tout le monde connoît les mœurs , et qui , lorsque leur demeure convient , ne l'abandonnent pas , ou ne la quittent que pour en prendre une qui convient encore mieux , et ils n'en sortent que pour aller s'égayer ou se pourvoir dans les champs voisins : or , comme c'est parmi ces pigeons même que se trouvent les fuyards et les déserteurs dont nous venons de parler , cela prouve que tous n'ont pas encore perdu leur instinct d'origine , et que l'habitude de la libre domesticité dans laquelle ils vivent , n'a pas entièrement effacé les traits de leur première nature , à laquelle ils pourroient encore remonter. Mais il n'en est pas de même de la quatrième et dernière nuance dans l'ordre de dégénération ; ce sont les gros et petits pigeons de volière , dont les races , les variétés , les mélanges sont presque innumérables parce que , depuis un tems immémorial , ils sont absolument domestiques ; et l'homme ,

en perfectionnant les formes extérieures, à en même tems altéré leurs qualités intérieures, et détruit jusqu'au germe du sentiment de la liberté. Ces oiseaux, la plupart plus grands, plus beaux que les pigeons communs, ont encore l'avantage pour nous d'être plus féconds, plus gras, de meilleur goût; et c'est par toutes ces raisons qu'on les a soignés de plus près, et qu'on a cherché à les multiplier, malgré toutes les peines qu'il faut se donner pour leur éducation et pour le succès de leur nombreux produit et de leur pleine fécondité: dans ceux-ci aucun ne remonte à l'état de nature, aucun même ne s'élève à celui de liberté; ils ne quittent jamais les alentours de leur volière, il faut les y nourrir en tout tems; la faim la plus pressante ne les détermine pas à aller chercher ailleurs; ils se laissent mourir d'inanition plutôt que de quêter leur subsistance; accoutumés à la recevoir de la main de l'homme ou à la trouver toute préparée, toujours dans le même lieu, ils ne savent vivre que pour manger, et n'ont aucunes des ressources, aucuns des petits talens que le besoin inspire à tous les animaux: on peut donc regarder cette dernière classe dans l'ordre des pigeons, comme absolument domestique,

domestique, captive sans retour, entièrement dépendante de l'homme; et comme il a créé tout ce qui dépend de lui, on ne peut douter qu'il ne soit l'auteur de toutes ces races esclaves, d'autant plus perfectionnées pour nous, qu'elles sont peu dégénérées, plus viciées pour la Nature.

Supposant une fois nos colombiers établis et peuplés, ce qui étoit le premier point et le plus difficile à remplir pour obtenir quelque empire sur une espèce aussi fugitive, aussi volage, on se sera bientôt aperçu que, dans le grand nombre de jeunes pigeons que ces établissemens nous produisent à chaque saison, il s'en trouve quelques-uns qui varient pour la grandeur, la forme et les couleurs. On aura donc choisi les plus gros, les plus singuliers, les plus beaux; on les aura séparés de la troupe commune pour les élever à part avec des soins plus assidus et dans une captivité plus étroite. Les descendans de ces esclaves choisis auront encore présenté de nouvelles variétés qu'on aura distinguées, séparées des autres, unissant constamment et mettant ensemble ceux qui ont paru les plus beaux ou les plus utiles. Le produit en grand nombre est la première source des variétés dans les espèces;

mais le maintien de ces variétés, et même leur multiplication, dépend de la main de l'homme; il faut recueillir de celle de la Nature les individus qui se ressemblent le plus, les séparer des autres, les unir ensemble, prendre les mêmes soins pour les variétés qui se trouvent dans les nombreux produits de leurs descendans; et par ces attentions suivies, on peut, avec le tems, créer à nos yeux, c'est-à-dire, amener à la lumière une infinité d'êtres nouveaux que la Nature seule n'auroit jamais produits. Les semences de toute matière vivante lui appartiennent; elle en compose tous les germes des êtres organisés; mais la combinaison, la succession, l'assortiment, la réunion ou la séparation de chacun de ces êtres, dépendent souvent de la volonté de l'homme; dès-lors il est le maître de forcer la Nature par ses combinaisons, et de la fixer par son industrie; de deux individus singuliers qu'elle aura produits comme par hasard, il en fera une race constante et perpétuelle, et de laquelle il tirera plusieurs autres races qui, sans ses soins, n'auroient jamais vu le jour (1).

(1) On a trouvé une espèce de maladie de peau dans

Si quelqu'un vouloit donc faire l'histoire complète et la description détaillée des pigeons de volière, ce seroit moins l'histoire de la Nature que celle de l'art de l'homme et c'est par cette raison que nous croyons devoir nous borner ici à une simple énumération qui contiendra l'exposition des principales variétés de cette espèce, dont le type est moins fixe et la forme plus variable que dans aucun autre animal.

Le biset (1) (2) ou pigeon sauvage est la

les pigeons domestiques. Comme elle s'annonce principalement chez les jeunes, par de petites pustules à la peau, on l'a regardée comme une sorte de petite vérole. Ce n'est cependant rien moins que cela. Sonnini s'est assuré que cette maladie étoit due à des insectes qui déposent leurs œufs dans le tissu de la peau de ces animaux. Elle attaque principalement les pigeons dont les colombiers sont sales et mal tenus. Lorsqu'on a soin de recrêpir et blanchir la demeure de ces animaux, ils ne prennent pas ce mal. Il paroît que l'insecte qui cause ces pustules, est une punaise semblable à la punaise des lits. J. J. VIREY.

(1) Biset. (Belon, Hist. des oiseaux, pag. 311..)
 Biset, croiseau, *idem*. Portraits d'oiseaux, pag. 77, b.
Nota. Le nom *croiseau* vient peut-être de croisé, les ailes et la queue du biset étant croisées de bandes noires ou brunes. — *Columba livia*. Gesner, Avi. p. 307..
Palumbus vel palumbes minor. *Idem*. Icon. avium,

tige primitive de tous les autres pigeons (3); communément il est de la même grandeur et de la même forme, mais d'une couleur plus bise que le pigeon domestique, et c'est de cette couleur que lui vient son nom; cependant il varie quelquefois pour les couleurs et la grosseur, car le pigeon dont Frisch a donné la figure sous le nom de *columba agrestis* (4), n'est qu'un biset blanc à tête et queue rousses; et celui que le même auteur a donné sous la dénomination de *vinago, sive columba montana* (5), n'est en-

pag. 66. — *Columba fera saxatilis*. Schwenckfeld, Theriot. sil. pag. 140. — *Columba saxatilis* M. Varronis. Aldrov. Avium, tom. II, pag. 483. — Biset. Albin, tom. III, pag. 18, avec une figure, pl. XLIV.

(2) Le biset. *Columba cinereo-cærulescens, tæniâ duplici transversâ nigrâ in alis, parte dorsi inferiore albâ... columba livia*. Brisson, Ornith. gen. 1, sp. 3.

Columba domestica. alarum fasciâ duplici. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 104, sp. 2, var. *b*.

Columba cinereo-cærulescens, fasciâ alarum duplici nigrâ, dorso inferiore albo... columba livia. Latham, Syst. ornith. gen. 48, sp. 2, var. *b*.

(3) Voyez les planches enluminées, n° 510, et planche LVI de ce volume.

(4) Frisch, planche CXLIII, avec une bonne figure coloriée.

(5) *Idem*, pl. CXXXIX, avec une bonne fig. coloriée.

core qu'un biset noir bleu; c'est le même qu'Albin a décrit sous le nom de *pigeon ramier* (1), qui ne lui convient pas; et le même encore dont Belon parle sous le nom de *pigeon fuyard*, qui lui convient mieux (2); car on peut présumer que l'origine de cette variété dans les bisets, vient de ces pigeons dont j'ai parlé, qui fuient et désertent nos colombiers pour se rendre sauvages, d'autant que ces bisets noirs bleus (3) nichent

(1) Albin, tome II, page 51, avec une figure, planche XLVI.

(2) Belon, Hist. nat. des oiseaux, pag. 312.

(3) Le pigeon sauvage. *Columba cinerea collo inferiore et pectore vinaceis; maculâ duplici nigrâ in utràque alâ, remigibus quatuor majoribus nigris, oris exterioribus albis...* *cenas sive vinago*. Brisson, Ornith. gen. 1, sp. 5.

Columba cinerea, cervice viridi-nitente fasciâ alarum apiceque caudæ nigricante. *columba cenas*. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 104, sp. 1.

Columba cærulescens, cervice viridi nitente, dorso posticè cinerascence, fasciâ alarum duplici apiceque caudæ nigricante... *columba cenas*. Latham, Syst. ornith. gen. 48, sp. 1.

La plupart des ornithologistes considèrent le pigeon fuyard ou sauvage comme une espèce particulière. A l'approche de l'hyver, il émigre dans les contrées méridionales. Il s'avance en été jusqu'en Sibérie, puis-

non seulement dans les arbres creux, mais aussi dans les trous des bâtimens ruinés et les rochers qui sont dans les forêts, ce qui leur a fait donner, par quelques naturalistes, le nom de *pigeons de roche* ou *rocheraies*; et comme ils aiment aussi les terres élevées et les montagnes, d'autres les ont appelés *pigeons de montagne*. Nous remarquerons même que les anciens ne connoissoient que cette espèce de pigeon sauvage, qu'ils appeloient *œinas* ou *vinago* (1), et qu'ils ne font

que Georgi l'y a vu. Il se plaît dans les solitudes agrestes et les rochers sauvages. Cette douce colombe, se livrant à l'amour sur de vieilles tours en ruines, représente au naturaliste philosophe le tems lui-même, cet être inexorable, vaincu par la puissance de l'amour. J. J. VIREY.

(1) Les ornithologistes modernes séparent encore le pigeon de roche, ou rocheraie, de l'œnas. Brisson caractérise ainsi le premier : *columba cinerea, pectore dilutè vinaceo, maculâ duplici fusco-nigricante in utràque alâ, remigibus majoribus fuscis... columba saxatilis*. Ornith. gen. 1, sp. 4.

Columba, remigibus fuscis. saxatilis, domestica. Lin. Syst. nat. edit. 15, gen. 104, sp. 2.

Columba cinerea, corpore dilutè vinaceo, fasciâ alarum duplici nigrâ, dorso inferiore albo. . . columba rupicola. Latham, Syst. ornith. gen. 48, sp. 2, var. g. J. J. VIREY.

nulle mention de notre biset, qui néanmoins est le seul pigeon vraiment sauvage, et qui n'a pas passé par l'état de domesticité. Un fait qui vient à l'appui de mon opinion sur ce point, c'est que dans tous les pays où il y a des pigeons domestiques, on trouve aussi des *œnas*, depuis la Suède (1) jusques dans les climats chauds (2), au lieu que les bisets

(1) *Columba cærulescens*, collo nitido, maculé duplici alarum nigricante. Lin. Faun. suecic. n° 174.

(2) On trouve par-tout dans la Perse des pigeons sauvages et domestiques, mais les sauvages sont en bien plus grande quantité; et comme la fiente de pigeon est le meilleur fumier pour les melons, on élève grand nombre de pigeons, et avec soin, dans tout le royaume; c'est, je crois, le pays du monde où l'on fait les plus beaux colombiers. . . . On compte plus de trois mille colombiers autour d'Ispahan; c'est un plaisir du peuple de prendre des pigeons à la campagne. . . . par le moyen des pigeons apprivoisés et élevés à cet usage, qu'ils font voler en troupes tout le long du jour après les pigeons sauvages, ils les mettent parmi eux dans leur troupe, et les amènent ainsi au colombier. (Voyage de Chardin, tom. II, pag. 29 et 30. Voyez aussi Tavernier, tom. II, pag. 22 et 23.) Les pigeons de l'île Rodrigue sont un peu plus petits que les nôtres, tous de couleur d'ardoise, et toujours fort gras et fort bons; ils se perchent et nichent sur les arbres, et on les prend très-aisément. (Voyage de Leguat, tom. I, pag. 106).

ne se trouvent pas dans les pays froids, et ne restent que pendant l'été dans nos pays tempérés. Ils arrivent par troupes en Bourgogne, en Champagne et dans les autres provinces septentrionales de la France, vers la fin de février et au commencement de mars; ils s'établissent dans les bois, y nichent dans des creux d'arbres, pondent deux ou trois œufs au printemps, et vraisemblablement font une seconde ponte en été; et à chaque ponte, ils n'élèvent que deux petits, et s'en retournent dans le mois de novembre. Ils prennent leur route du côté du midi, et se rendent probablement en Afrique (1), par l'Espagne, pour y passer l'hiver.

(1) On trouve beaucoup de pigeons en Afrique et en Egypte. Hasselquist, Voyage, part. II, pag. 28 et suiv. traduction française, a vu trois variétés du pigeon domestique au Caire. La première est distinguée par un cercle de peau nue, large, rugueuse, et d'un rouge pâle autour des yeux. On la trouve en Arabie aussi. La deuxième a sur les couvertures de ses ailes de petites plumes frisées et redressées comme les pétales d'une fleur; elles sont blanches. La troisième a une queue en éventail, et remue sans cesse la tête. Les arabes appellent le pigeon ordinaire *haram*, la femelle *jamara*, et le ramier *josie*; celui-ci est de passage en Arabie.

Sonnini a remarqué en Egypte, que les pigeons

Le biset ou pigeon sauvage, et l'oënas ou le pigeon déserteur qui retourne à l'état de sauvage, se perchent, et par cette habitude se distinguent du pigeon de muraille, qui déserte aussi nos colombiers, mais qui semble craindre de retourner dans les bois, et ne se perche jamais sur les arbres. Après ces trois pigeons, dont les deux derniers sont plus ou moins prêts de l'état de nature, vient le pigeon (1) (2) de nos colombiers (3) qui,

domestiques vont par bandes se baigner dans le Nil; ils restent même sur l'eau pendant deux à trois minutes. On les voit quelquefois confondus avec les canards sauvages.

Comme les pigeons sont très-estimés par les mahométans du Caire, on a soin de multiplier les belles espèces. On leur met même une espèce de parure semblable à celle que des femmes se mettent au nez; c'est-à-dire, un anneau de métal. On passe cet anneau dans les narines du pigeon.

En Perse, les pigeons sont très-nombreux, et principalement ceux qui sont sauvages.

Les colombiers d'Égypte sont de petites tourelles, dont le toit est conique. Ils sont très-fréquens; et quoiqu'on mange peu de pigeons, on a soin de ces colombiers pour la fiente des pigeons qui les habitent. (Extrait du voyage en Égypte, par Sonnini).

J. J. VIREY.

(1) En grec, *peristera*. En latin, *columba*. En

comme nous l'avons dit, n'est qu'à demi-domestique, et retient encore de son premier instinct l'habitude de voler en troupe. S'il a perdu le courage intérieur, d'où dépend le sentiment de l'indépendance, il a acquis

espagnol, *colont* ou *palonta*. En italien, *colombo*, *colomba*. En allemand, *taube* ou *tauben*. En saxon, *dave*. En suédois, *duva*. En anglais, *dove*, *common dove house pigeon*. En polonais, *golab* (*). — Pigeon. Belon, Hist. nat. des oiseaux, pag. 515. Coulon, colombe, pigeon, pigeon privé. *Idem*, Portraits d'oiseaux, pag. 78, a. — *Columba vulgaris*. Gesner, de Avibus, p. 279. — *Columba*. Prosper. Alpin. Ægypt. vol. I, p. 198. — *Columba vulgaris*. Sloane, Jamaïc. pag. 302. — Pigeon. Du Tertre, Hist. des Antilles, tom. II p. 266. — Pigeon sauvage ordinaire. Albin, tom. III, pag. 17, avec une figure, planche XLII.

(2) Le pigeon domestique; *columba minor versicolor, parte dorsi inferiore albâ... columba domestica*. Brisson, Ornith. gen. 1, sp. 1.

Columba cinerea, uropygio albo, alarum fasciâ caudæque apice nigricante. . . columba domestica. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 104, sp. 2.

Columba minor versicolor dorso inferiore albo. . . columba domestica. Latham, Syst. ornith. gen. 48, sp. 2. J. J. VIREY.

(3) Voyez les planches enluminées, n° 466, et planche LVI de ce volume.

(*) En malais, *bouroudaru*. Il y a grande apparence que ces mots sont formés par Onomatopée. J. J. VIREY.

d'autres qualités qui, quoique moins nobles, paroissent plus agréables par leurs effets. Ils produisent souvent trois fois l'année, et les pigeons de volière produisent jusqu'à dix et douze fois, au lieu que le biset ne produit qu'une ou deux fois tout au plus : combien de plaisirs de plus suppose cette différence, sur-tout dans une espèce qui semble les goûter dans toutes leurs nuances, et en jouir plus pleinement qu'aucune autre ! Ils pondent à deux jours de distance, presque toujours deux œufs, rarement trois, et n'élèvent presque jamais que deux petits (1), dont ordinairement l'un se trouve mâle et l'autre

(1) Jean Hunter, dans ses Observations sur certaines parties de l'économie animale, Londres 1767, *in-4°*, et dans les Transactions philosophiques, parle d'une sécrétion du jabot des pigeons qui nourrissent leurs petits. Cet ingénieux anatomiste observe que, non seulement les quadrupèdes, mais encore les oiseaux, nourrissent leurs petits d'un liquide sécrété de leur corps. Le pigeon femelle a, vers la fin de l'incubation, les tuniques du jabot épaisses. Sur leurs surfaces intérieures sont des glandules, et la nourriture est mêlée dans le jabot d'un liquide grumelé comme le caillé de lait. Celle-ci ne contient aucune partie sucrée, et n'est pas sujette à la fermentation acéteuse, mais bien à la putridité. Ces glandules sécrètent un liquide laitieux que les femelles dégorgent aux petits. Les mâles

femelle ; il y en a même plusieurs , et ce sont les plus jeunes qui ne pondent qu'une fois ; car le produit du printemps est toujours plus nombreux , c'est-à-dire , la quantité de pigeonneaux dans le même colombier plus abondante qu'en automne , du moins dans ces climats. Les meilleurs colombiers où les pigeons se plaisent et multiplient le plus , ne sont pas ceux qui sont trop voisins de nos habitations ; placez-les à quatre ou cinq cents pas de distance de la ferme , sur la partie la plus élevée de votre terrain , et ne craignez pas que cet éloignement nuise à leur multiplication ; ils aiment les lieux paisibles , la belle vue , l'exposition au levant , la situation élevée où ils puissent jouir des premiers rayons du soleil. J'ai souvent vu les pigeons de plusieurs colombiers , situés dans le bas d'un vallon , en sortir avant le lever du soleil pour gagner un colombier situé au dessus de la colline , et s'y rendre en si grand nombre , que le toit étoit entièrement couvert de ces pigeons étrangers , auxquels les

jouissent aussi de la même propriété. Les perroquets paroissent aussi doués également de cette conformation , dont on trouve aussi des apparences dans les faisans. J. J. VIREY.

domiciliés étoient obligés de faire place, et quelquefois même forcés de la céder : c'est sur-tout au printems et en automne qu'ils semblent rechercher les premières influences du soleil, la pureté de l'air et les lieux élevés (1). Je puis ajouter à cette remarque une autre observation ; c'est que le peuplement de ces colombiers isolés, élevés et situés haut, est plus facile, et le produit bien plus nombreux que dans les autres colombiers. J'ai vu tirer quatre cents paires de pigeonneaux d'un de mes colombiers qui, par sa situation et la hauteur de sa bâtisse, étoit élevé d'environ deux cents pieds au dessus des autres colombiers, tandis que ceux-ci ne produisoient que le quart ou le tiers tout au plus, c'est-à-dire, cent ou cent trente paires. Il faut seulement avoir soin

(1) Ces oiseaux aiment beaucoup la chaleur, et ils préfèrent les climats ardens des tropiques aux pays tempérés. Les pays voisins des poles sont dépourvus de pigeons, et ceux qu'on trouve sauvages dans des contrées froides, émigrent à l'approche de l'hyver dans les régions plus méridionales. Par cette même raison, les pigeons sont très-communs et nombreux sous les tropiques, et leurs espèces y sont très-multipliées. Le genre de la colombe s'étend sur presque tout le globe. J. J. VIREY.

il semble que ce soit l'état de captivité forcée qui leur fait tourner la tête, et qu'elle reprend son assiette dès qu'ils recouvrent leur liberté.

Les races pures, c'est-à-dire, les variétés principales de pigeons domestiques avec lesquelles on peut faire toutes les variétés secondaires de chacune de ces races, sont, 1^o les pigeons appelés *grosses gorges* (1), parce qu'ils ont la faculté d'enfler prodigieusement leur jabot en aspirant et retenant l'air; 2^o les pigeons mondains, qui sont les plus recommandables par leur fécondité, ainsi que les pigeons romains, les pigeons pattus et les nonains (2); 3^o les pigeons paons (3), qui élèvent et étalent leur large queue comme le dindon ou le paon; 4^o le pigeon cravate ou à gorge frisée (4); 5^o le pigeon coquille hollandais; 6^o le pigeon hirondelle; 7^o le pigeon carme; 8^o le pigeon heurté; 9^o les pigeons suisses; 10^o le pigeon culbutant; 11^o le pigeon tournant (5).

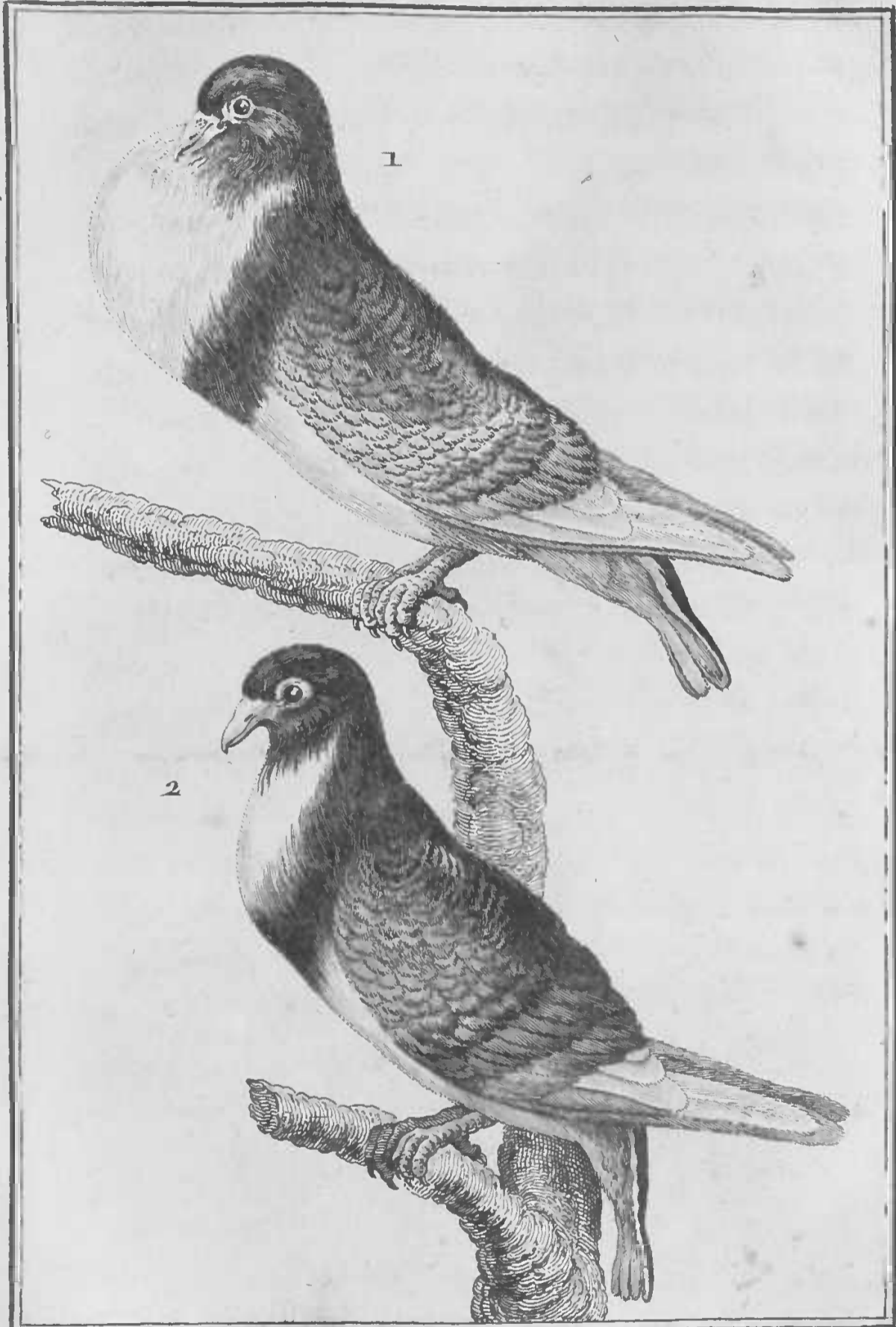
(1) Voyez la planche LVII de ce volume.

(2) Voyez la planche LVIII de ce volume.

(3) *Idem.*

(4) Voyez la planche LIX de ce volume.

(5) C'est une conformation générale dans toute la famille des pigeons, que l'air peut pénétrer dans



De Seve del.

E. Voysard sc.

1. LE PIGEON grosse gorge enflée
2. LE PIGEON grosse gorge

La race du pigeon grosse gorge est composée des variétés suivantes.

1°. Le pigeon grosse gorge soupe-en-vin , dont les mâles sont très-beaux , parce qu'ils sont panachés , et dont les femelles ne panachent point.

2° Le pigeon grosse gorge chamois panaché : la femelle ne panache point ; c'est à cette variété qu'on doit rapporter le pigeon de la planche CXLVI de Frisch , que les allemands appellent *kropf-taube* ou *kroüper*, et que cet auteur a indiqué sous la dénomination de *columba strumosa seu columba œsophago inflato*.

leur œsophage. Lorsqu'ils prennent leur essor , ils se gonflent aussi-tôt le jabot et la poitrine d'air , afin de se rendre plus légers relativement à leur masse. Cette grande inspiration des pigeons qui vont prendre leur essor , est même très-remarquable dans tous les oiseaux ; mais , de plus , elle sert à produire le roucoulement chez les pigeons et les tourterelles. Ce bruit n'est pas un chant , et ne me paroît être autre chose qu'une longue éructation d'air , qui , sortant avec force du jabot , produit une espèce de roulement. En effet , jamais un pigeon ne roucoule sans avoir la gorge gonflée d'air ; elle diminue dans le roucoulement , et s'affaisseroit complètement si une nouvelle inspiration ne réparoit l'air qui s'échappe. J'ai examiné ce fait plusieurs fois sur des pigeons pattus. J. J. VIREY.

3°. Le pigeon grosse gorge, blanc comme un cygne.

4°. Le pigeon grosse gorge blanc, pattu et à longues ailes qui se croisent sur la queue, dans lequel la boule de la gorge paroît fort détachée.

5°. Le pigeon grosse gorge gris panaché, et le gris doux, dont la couleur est douce et uniforme par tout le corps.

6°. Le pigeon grosse gorge gris de fer, gris barré et à rubans.

7°. Le pigeon grosse gorge gris piqué comme argenté.

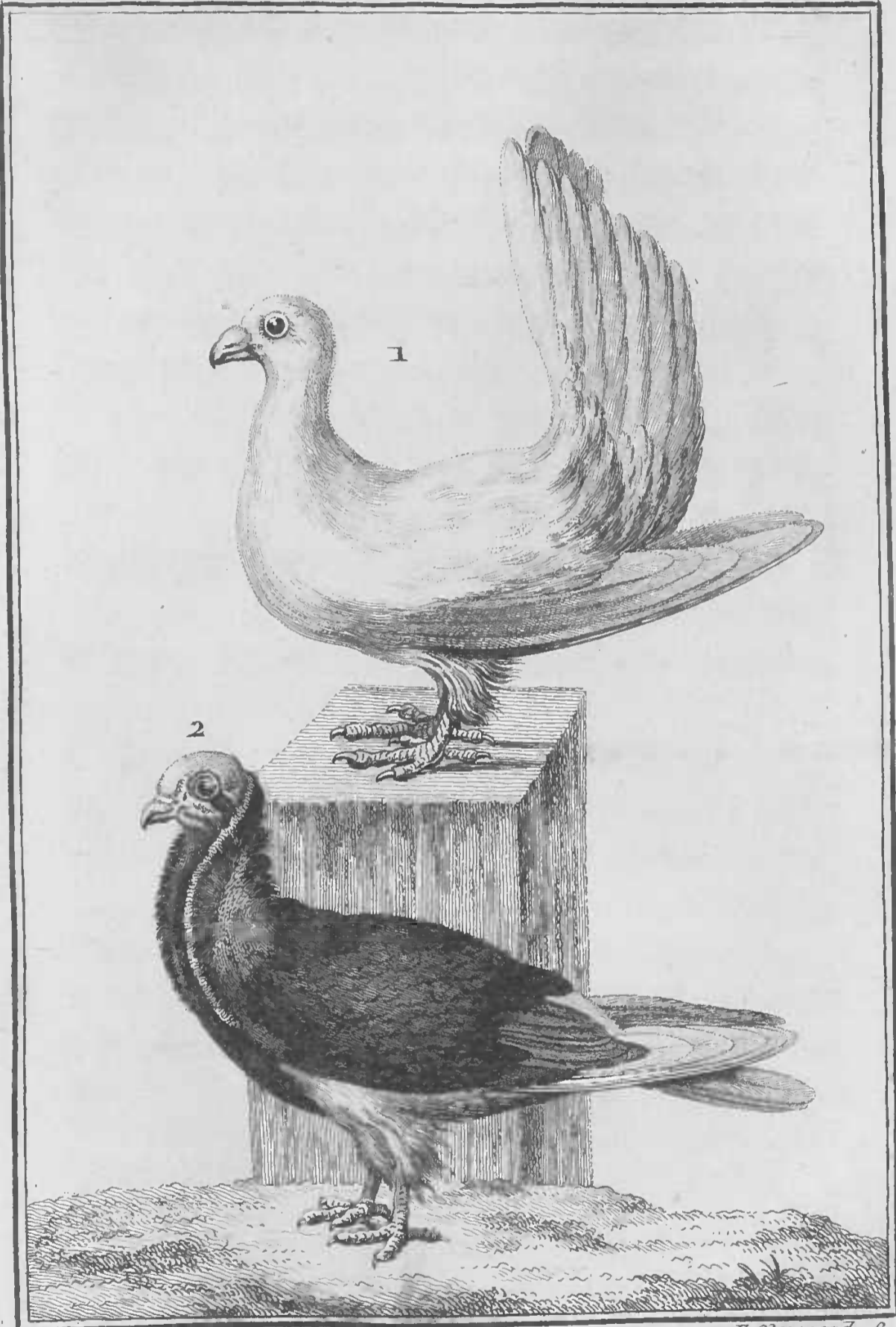
8°. Le pigeon grosse gorge jacinthe, d'une couleur bleue ouvragée en blanc.

9°. Le pigeon grosse gorge couleur de feu : il y a sur toutes ses plumes une barre bleue et une barre rouge, et la plume est terminée par une barre noire.

10°. Le pigeon grosse gorge couleur de bois de noyer.

11°. Le pigeon grosse gorge couleur de marron, avec les pennes de l'aile toutes blanches.

12°. Le pigeon grosse gorge maurin, d'un beau noir velouté, avec les dix plumes de l'aile blanches comme dans le grosse gorge marron : ils ont tous deux la bavette ou le

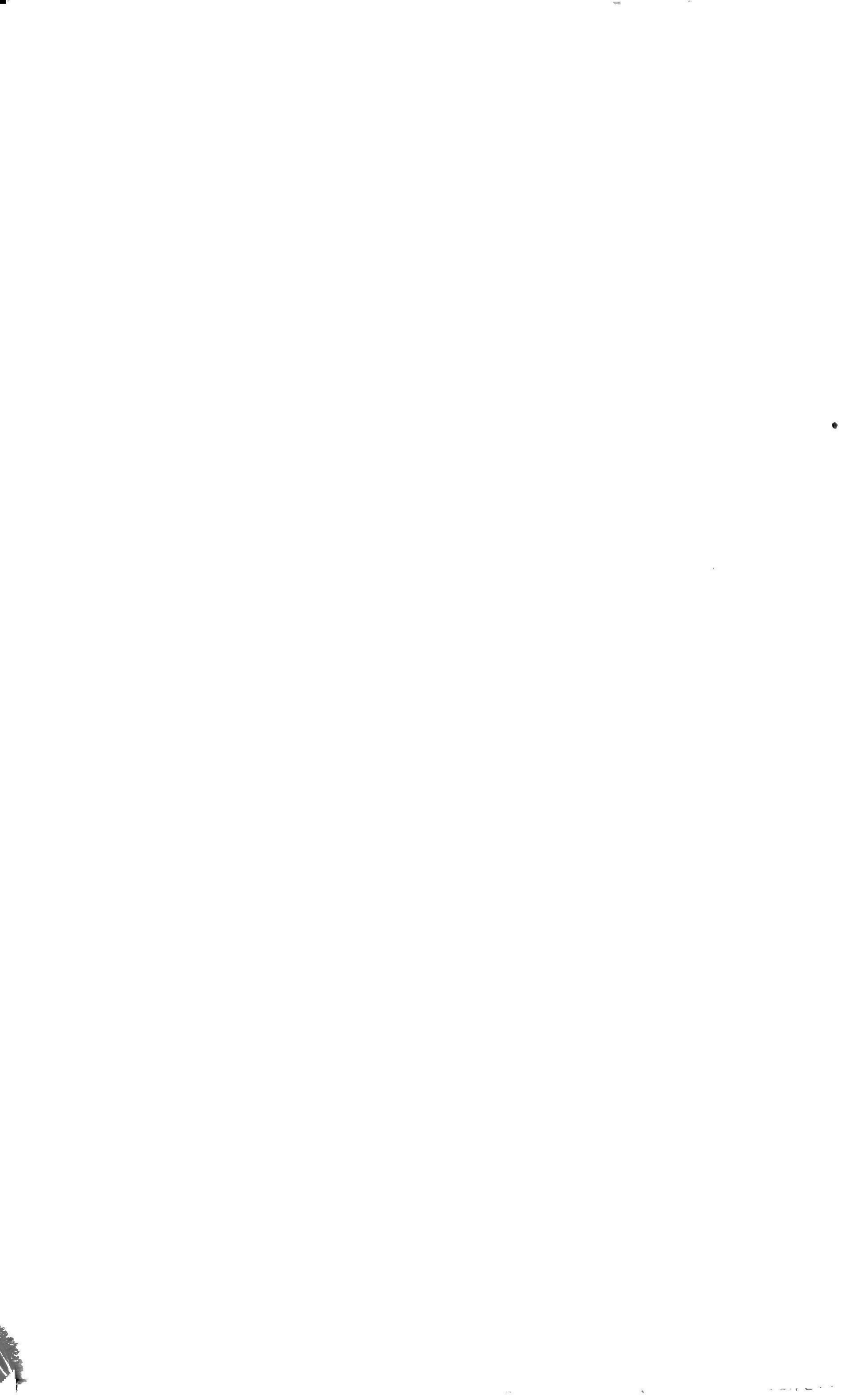


De Seve del.

E. Voysard sc.

1. LE PIGEON PAON

2. LE PIGEON NONAIN



mouchoir blanc sous le cou ; et dans ces dernières races à vol blanc et à grosse gorge, la femelle est semblable au mâle : au reste, dans toutes les races de grosses gorges d'origine pure, c'est-à-dire, de couleur uniforme, les dix pennes sont toutes blanches jusqu'à la moitié de l'aile, et on peut regarder ce caractère comme général.

13°. Le pigeon grosse gorge ardoisé, avec le vol blanc et la cravate blanche ; la femelle est semblable au mâle. Voilà les races principales des pigeons à grosse gorge : mais il y en a encore plusieurs autres moins belles, comme les rouges, les olives, les couleurs de nuit, etc.*

Tous les pigeons en général ont plus ou moins la faculté d'enfler leur jabot en inspirant l'air (1) ; on peut de même le faire enfler

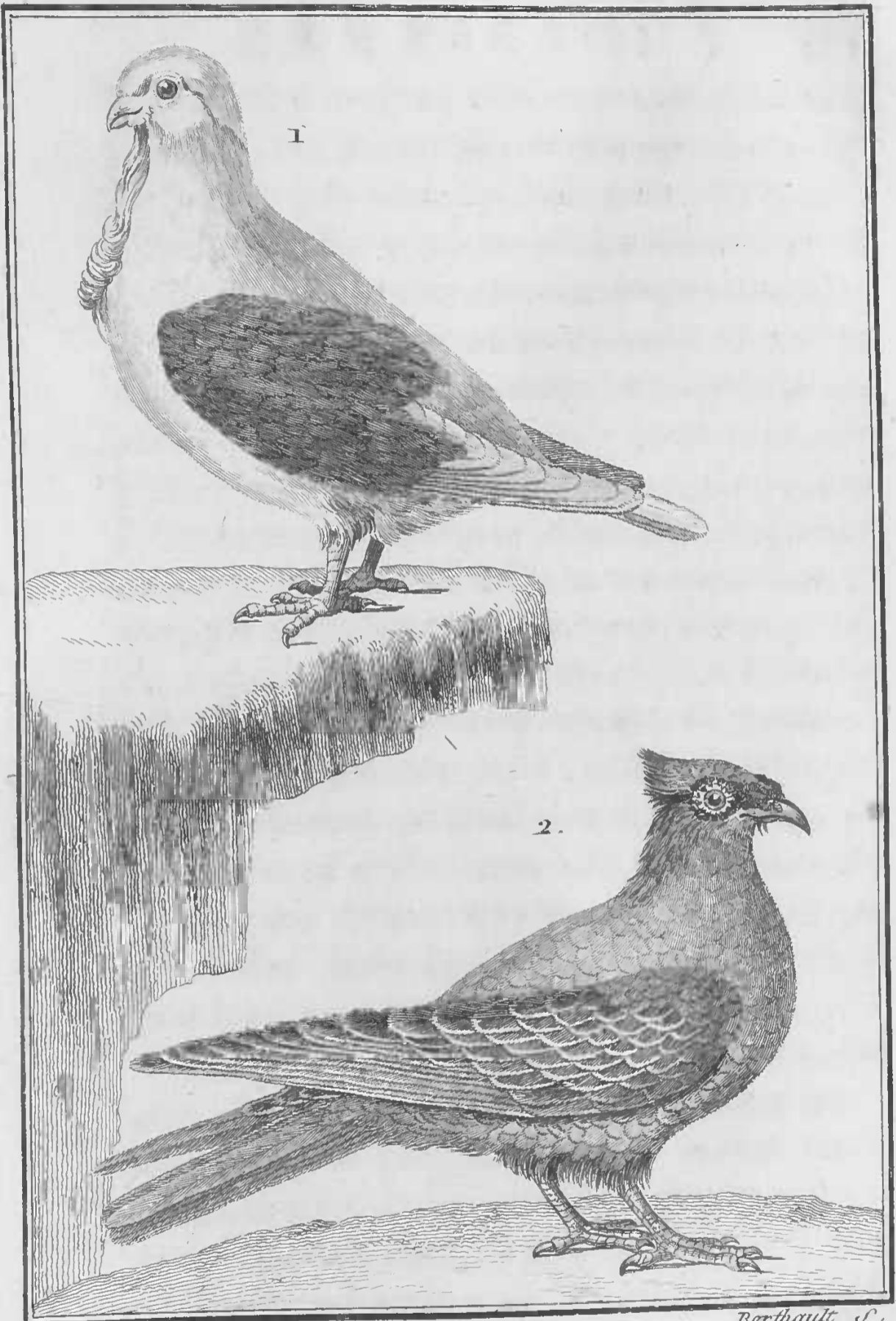
(1) Dans l'Histoire de l'académie de 1671, tom. I, il est dit qu'en disséquant deux pigeons, on remarqua que leur œsophage étoit susceptible de dilatation plus que celui des autres oiseaux, et qu'en soufflant dans leur trachée-artère, on faisoit enfler leur jabot, sans qu'on ait vu par quels conduits l'air peut y pénétrer. Cette mécanique paroît avoir rapport, continue Perrault, à la nourriture que les pigeons avalent pour la porter à leurs petits. Si elle étoit serrée et comprimée dans leur œsophage, elle s'y digérerait ou s'y altérerait

en soufflant de l'air dans leur gosier : mais cette race de pigeons grosse gorge , ont cette même faculté d'enfler leur jabot si supérieurement qu'elle doit dépendre d'une conformation particulière dans les organes ; ce jabot presque aussi gros que tout le reste de leur corps , et qu'ils tiennent continuellement enflé , les oblige à retirer leur tête , et les empêche de voir devant eux : aussi , pendant qu'ils se rengorgent , l'oiseau de proie les saisit sans qu'ils l'aperçoivent ; on les élève donc plutôt par curiosité que pour l'utilité.

Une autre race est celle des pigeons mondains : c'est la plus commune et en même tems la plus estimée à cause de sa grande fécondité.

Le mondain est à peu près d'une moitié plus fort que le biset ; la femelle ressemble assez au mâle ; ils produisent presque tous les mois de l'année , pourvu qu'ils soient en petit nombre dans la même volière , et il

considérablement avant qu'ils fussent arrivés à leurs petits ; car le mouvement de compression est une des principales causes de la digestion ; mais la dilatation de l'œsophage et l'air dont le jabot s'enfle , mettent en sûreté ce qui y est réservé. J. J. VIRREY.



De Sene del.

Berthault sc.

- 1. LE PIGEON cravate ?
- 2. LE PIGEON ture ?

leur faut au moins à chacun trois ou quatre paniers, ou plutôt des trous un peu profonds, formés comme des cases, avec des planches, afin qu'ils ne se voient pas lorsqu'ils couvent; car chacun de ces pigeons défend non seulement son panier et se bat contre les autres qui veulent en approcher, mais même il se bat aussi pour tous les paniers qui sont de son côté.

Par exemple, il ne faut que huit paires de ces pigeons mondains dans un espace carré de huit pieds de côté, et les personnes qui en ont élevé, assurent qu'avec six paires on pourroit avoir tout autant de produit; plus on augmente leur nombre dans un espace donné, plus il y a de combats, de tapage et d'œufs cassés. Il y a dans cette race assez souvent des mâles stériles, et aussi des femelles infécondes et qui ne pondent pas.

Ils sont en état de produire à huit ou neuf mois d'âge, mais ils ne sont en pleine ponte qu'à la troisième année; cette pleine ponte dure jusqu'à six ou sept ans, après quoi le nombre des pontes diminue, quoiqu'il y en ait qui pondent encore à l'âge de douze ans; la ponte de deux œufs se fait quelquefois en vingt-quatre heures, et dans l'hyver en

deux jours, en sorte qu'il y a un intervalle de tems, différent suivant la saison, entre la ponte de chaque œuf; la femelle tient chaud son premier œuf sans néanmoins le couvrir assidûment : elle ne commence à couvrir constamment qu'après la ponte du second œuf; l'incubation dure ordinairement dix-huit jours, quelquefois dix-sept, sur-tout en été, et jusqu'à dix-neuf ou vingt jours en hyver. L'attachement de la femelle à ses œufs est si grand, si constant, qu'on en a vu souffrir les incommodités les plus grandes et les douleurs les plus cruelles plutôt que de les quitter : une femelle entre autres, dont les pattes gelèrent et tombèrent, et qui, malgré cette souffrance et cette perte de membres, continua sa couvée jusqu'à ce que ses petits fussent éclos : ses pattes avoient gelé, parce que son panier étoit tout près de la fenêtre de sa volière.

Le mâle, pendant que sa femelle couve, se tient sur le panier le plus voisin, et au moment que, pressée par le besoin de manger, elle quitte ses œufs pour aller à la trémie, le mâle, qu'elle a appelé auparavant par un petit roucoulement, prend sa place, couve ses œufs, et cette incubation du mâle

deux ou trois heures chaque fois ; et se renouvelle ordinairement deux fois en vingt-quatre heures.

On peut réduire les variétés de la race des pigeons mondains à trois pour la grandeur, qui toutes ont pour caractère commun un filet rouge autour des yeux.

1°. Les premiers mondains sont des oiseaux lourds, et à peu près gros comme de petites poules ; on ne les recherche qu'à cause de leur grandeur, car ils ne sont pas bons pour la multiplication.

2°. Les bagadais sont de gros mondains, avec un tubercule au dessus du bec en forme d'une petite morille, et un ruban rouge beaucoup plus large autour des yeux, c'est-à-dire, une seconde paupière charnue rougeâtre, qui leur tombe même sur les yeux lorsqu'ils sont vieux, et les empêche alors de voir : ces pigeons ne produisent que difficilement et en petit nombre.

Les bagadais ont le bec courbé et crochu, et ils présentent plusieurs variétés : il y en a de blancs, de noirs, de rouges, de minimes, etc.

3°. Le pigeon espagnol, qui est encore un pigeon mondain, aussi gros qu'une poule, et qui est très-beau. Il diffère du bagadais en

ce qu'il n'a point de morille au dessus du bec, que la seconde paupière charnue est moins saillante, et que le bec est droit au lieu d'être courbé : on le mêle avec le bagadais, et le produit est un très-gros et très-grand pigeon.

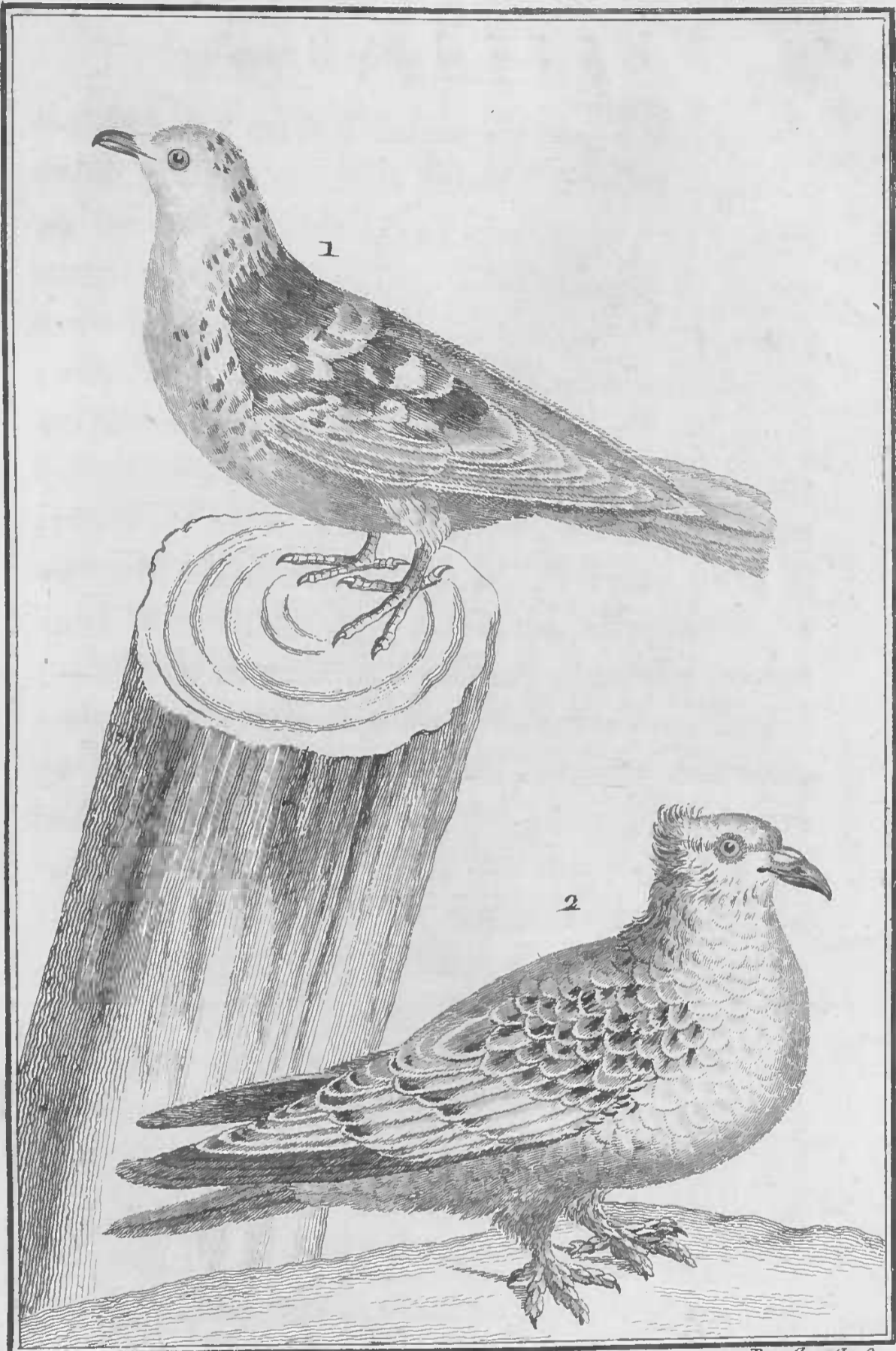
4°. Le pigeon turc (1), qui a, comme le bagadais, une grosse excroissance au dessus du bec, avec un ruban rouge qui s'étend depuis le bec autour des yeux. Ce pigeon turc est très-gros, huppé, bas de cuisses, large de corps et de vol : il y en a de minimales ou bruns presque noirs, tels que celui qui est représenté dans la planche CXLIX de Frisch; d'autres, dont la couleur est gris de fer, gris de lin, chamois et soupe-en-vin. Ces pigeons sont très-lourds, et ne s'écartent pas de leur volière.

5°. Les pigeons romains, qui ne sont pas tout à fait si grands que les turcs, mais qui ont le vol aussi étendu, n'ont point de huppe; il y en a de noirs, de minimales et de tachetés (2).

Ce sont là les plus gros pigeons domes-

(1) Voyez la planche LIX de ce volume.

(2) Voyez les planches enluminées, n° 110, et la planche LX de ce volume.



De Sève del

Berthault Sc.

1. LE PIGEON romain
2. LE PIGEON pattu huppé

tiques ; il y en a d'autres de moyenne grandeur, et d'autres plus petits. Dans les pigeons pattus qui ont les pieds couverts de plumes jusques sur les ongles, on distingue le pattu sans huppe, dont Frisch a donné la figure, planche CXLV, sous la dénomination de *trummel taube* en allemand, et de *columba tympanisans* en latin, *pigeon tambour* en français ; et le pattu huppé, dont le même auteur a donné la figure, planche CXLIV, sous le nom de *mon taube* en allemand, et sous la dénomination latine, *columba menstrua seu cristata pedibus plumosis* (1). Ce pigeon pattu, que l'on appelle *pigeon tambour*, se nomme aussi *pigeon glou glou*, parce qu'il répète continuellement ce son, et que sa voix imite le bruit du tambour entendu de loin ; le pigeon pattu huppé est aussi appelé *pigeon de mois*, parce qu'il produit tous les mois, et qu'il n'attend pas que ses petits soient en état de manger seuls, pour couvrir

(1) Frisch, tab. CXLV, et Willulghby, Ornithol. tab. XXXIV, parlent d'un autre pigeon à pieds couverts de plumes effilées comme du poil, et fort épaisses.

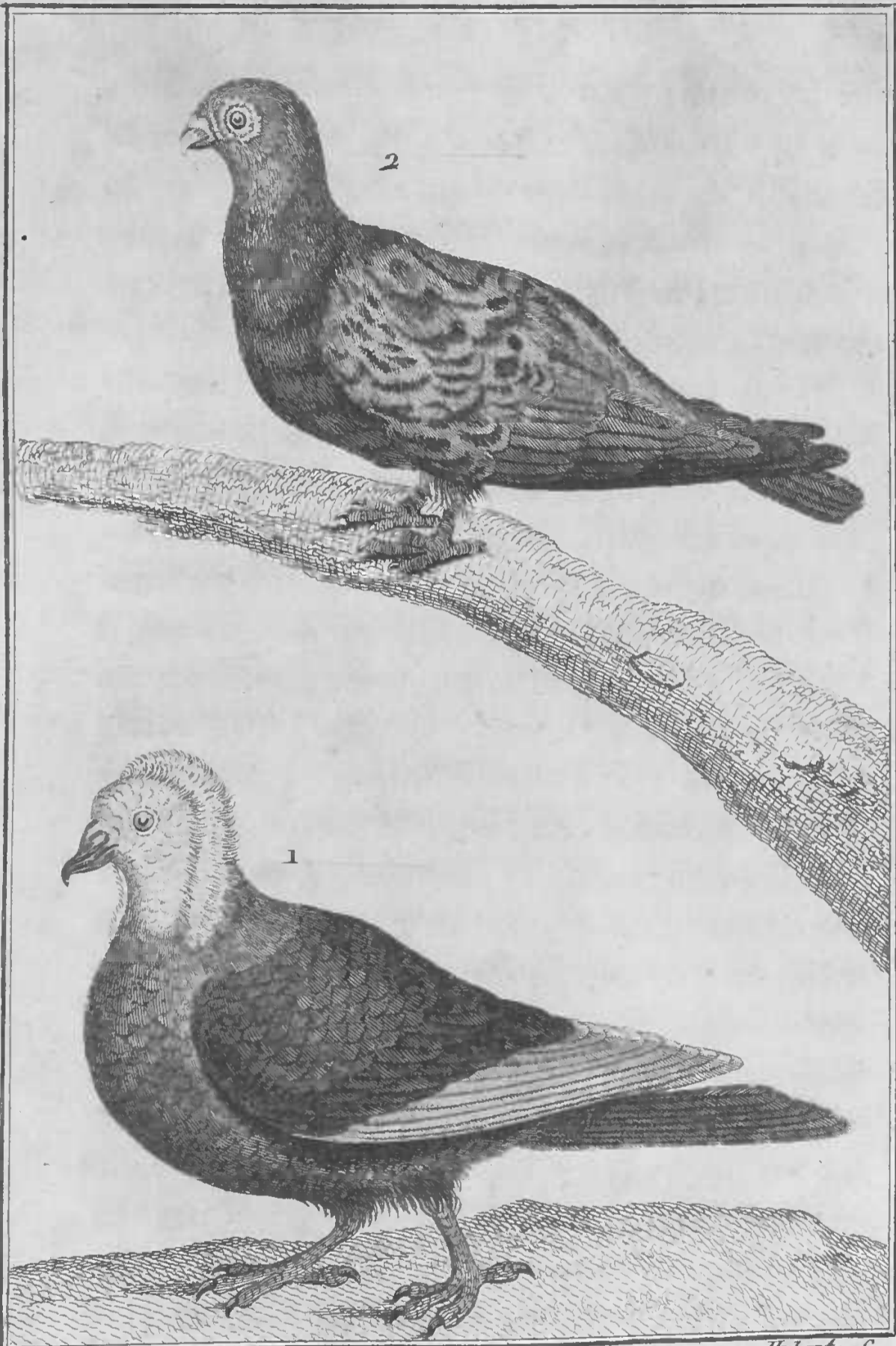
Columba pedibus hirsuto pennatis de Linnæus. . . .
columba dasypus, var. e.

Voyez la planche LX de ce volume. J. J. VIREY.

de nouveau ; c'est une race recommandable par son utilité, c'est-à-dire, par sa grande fécondité, qui cependant ne doit pas se compter de douze fois par an, mais communément de huit et neuf pontes ; ce qui est encore un très-grand produit.

Dans les races moyennes et petites de pigeons domestiques, on distingue le pigeon nonain, dont il y a plusieurs variétés ; savoir, le soupe-en-vin, le rouge panaché, le chamois panaché, mais dont les femelles de tous trois ne sont jamais panachées. Il y a aussi, dans la race des nonains, une variété qu'on appelle *pigeon maurin*, qui est tout noir, avec la tête blanche et le bout des ailes aussi blanc ; et c'est à cette variété qu'on doit rapporter le pigeon de la planche CL de Frisch, auquel il donne en allemand le nom de *schleyer* ou *parruquen taube*, et en latin *colomba galerita*, et qu'il traduit en français par *pigeon coëffé* (1) ; mais en général tous les nonains, soit maurins ou autres, sont coëffés, ou plutôt ils ont comme un demi-capuchon sur la tête qui descend le long du cou, et s'étend sur la poitrine en forme de cravate composée de plumes redressées :

(1) Voyez la planche LXI de ce volume.



De Sève del.

Hubert sc.

1. LE PIGEON *maurin*
2. LE PIGEON *polonais*

cette variété est voisine de la race du pigeon grosse gorge ; car ce pigeon coëffé est de la même grandeur , et sait aussi un peu enfler son jabot : il ne produit pas autant que les autres nonains , dont les plus parfaits sont tout blancs , et sont ceux qu'on regarde comme les meilleurs de la race ; tous ont le bec très-court : ceux-ci produisent beaucoup , mais les pigeonneaux sont très-petits.

Le pigeon paon (1) est un peu plus gros que le pigeon nonain ; on l'appelle *pigeon paon* , parce qu'il peut redresser sa queue et l'étaler comme le paon. Les plus beaux de cette race ont jusqu'à trente-deux plumes à la queue , tandis que les pigeons d'autres races n'en ont que douze. Lorsqu'ils redressent leur queue , ils la poussent en avant ; et comme ils retirent en même tems la tête en arrière , elle touche à la queue : ils tremblent aussi pendant tout le tems de cette opération , soit par la forte contraction des muscles , soit par quelque autre cause , car il y a plus d'une race de pigeons trembleurs (2) ; c'est ordinairement quand ils sont en amour qu'ils

(1) Voyez la planche LVIII de ce volume.

(2) *Nota.* On connoît en effet un pigeon trembleur différent du pigeon paon , en ce qu'il n'a pas la queue

étalent ainsi leur queue ; mais ils le font aussi dans d'autres tems. La femelle relève et étale sa queue comme le mâle, et l'a tout aussi belle : il y en a de tout blancs, d'autres blancs avec la tête et la queue noires ; et c'est à cette seconde variété qu'il faut rapporter le pigeon de la planche CLII de Frisch, qu'il appelle en allemand *pfau-taube* ou *hunerschwantz*, et en latin *columba caudata*. Cet auteur remarque que, dans le même tems que le pigeon paon étale sa queue, il agite fièrement et constamment sa tête et son cou, à peu près comme l'oiseau appelé *torcol*. Ces pigeons ne volent pas aussi bien que les autres ; leur large queue est cause qu'ils sont souvent emportés par le vent, et qu'ils tombent à terre ; ainsi on les élève plutôt par curiosité que pour l'utilité. Au reste, ces pigeons, qui par eux-mêmes ne peuvent faire de longs voyages, ont été transportés fort loin par les hommes. Il y a aux Philippines, dit Gemelli Carreri, des pigeons

si large à beaucoup près. Le pigeon paon a été indiqué par Willughby et Ray sous la dénomination *columba tremula laticauda*, et le pigeon trembleur sous celle de *columba tremula angusticauda seu acuticauda* : celui-ci, sans relever ou étaler sa queue, tremble, dit-on, presque continuellement.

qui relèvent et étalent leur queue comme le paon.

Les pigeons polonais (1) sont plus gros que les pigeons paons : ils ont pour caractère d'avoir le bec très-gros et très-court, les yeux bordés d'un large cercle rouge, les jambes très-basses : il y en a de différentes couleurs, beaucoup de noirs, des roux, des chamois, des gris piqués et de tout blancs.

Le pigeon cravate (2) est l'un des plus petits pigeons ; il n'est guère plus gros qu'une tourterelle, et en les appariant ensemble, ils produisent des mulets ou métis. On distingue le pigeon cravate du pigeon nonain, en ce que le pigeon cravate n'a point de demi-capuchon sur la tête et sur le cou, et qu'il n'a précisément qu'un bouquet de plumes qui semblent se rebrousser sur la poitrine et sous la gorge ; ce sont de très-jolis pigeons, bien faits, qui ont l'air très-propre, et dont il y en a de soupe-en-vin, de chamois, de panachés, de roux et de gris, de tout blancs et de tout noirs, et d'autres blancs avec des manteaux noirs : c'est à cette dernière variété qu'on peut rap-

(1) Voyez la planche LXI de ce volume.

(2) Voyez la planche LIX de ce volume.

porter le pigeon représenté planche CXLVII de Frisch, sous le nom allemand *mowchen*, et la dénomination latine, *columba collo hirsuto*. Ce pigeon ne s'apparie pas volontiers avec les autres pigeons, et n'est pas d'un grand produit : d'ailleurs il est petit, et se laisse aisément prendre par l'oiseau de proie ; c'est par toutes ces raisons qu'on en élève guère.

Les pigeons qu'on appelle *coquille hollandais*, parce qu'ils ont derrière la tête, des plumes à rebours qui forment comme une espèce de coquille, sont aussi de petite taille ; ils ont la tête noire, le bout de la queue et le bout des ailes aussi noirs, tout le reste du corps blanc. Il y en a aussi à tête rouge, à tête bleue, et à tête et queue jaunes, et ordinairement la queue est de la même couleur que la tête, mais le vol est toujours tout blanc. La première variété qui a la tête noire, ressemble si fort à l'hirondelle de mer, que quelques - uns lui ont donné ce nom avec d'autant plus d'analogie, que ce pigeon n'a pas le corps rond comme la plupart des autres, mais alongé et fort dégagé.

Il y a, indépendamment des têtes et queues bleues qui ont la coquille dont nous venons de parler, d'autres pigeons qui ont

simplement le nom de tête et queue bleues, d'autres de tête et queue noires, d'autres de tête et queue rouges, et d'autres encore de tête et queue jaunes, et qui tous quatre ont l'extrémité des ailes de la même couleur que la tête; ils sont à peu près gros comme les pigeons paons; leur plumage est très-propre et bien arrangé.

Il y en a qu'on appelle aussi pigeons hirondelles, qui ne sont pas plus gros que des tourterelles, ayant le corps alongé de même, et le vol très-léger; tout le dessous de leur corps est blanc (1), et ils ont toutes

(1) Dans les Recherches sur la vie et les ouvrages de Charron de Lampsaque, 5^e fragment, (Voyez Mém. acad. des inscr. et belles lett. tom. XIV, p. 63.), il est dit que les pigeons blancs parurent, pour la première fois, en Grèce, après la défaite de la flotte perse et de Mardonius, qui vinrent attaquer cette contrée sous Xerxès. Selon les grecs, ce fut une marque par laquelle les Dieux se déclarèrent en leur faveur.

Les colombes étoient publiquement honorées en Syrie, selon Xénophon, témoin oculaire, et ensuite Philon, Sextus Empiricus, etc. L'abbé Sévin (Recherches sur l'Hist. d'Assyrie, dans les Mém. acad. inscr. tom. III, pag. 364) pense même que le culte des colombes n'y fut guère moins ancien que Sémiramis, qui tenta par une fable de dérober l'obscurité de

les parties supérieures du corps, ainsi que le cou, la tête et la queue, noirs, ou rouges, ou bleus, ou jaunes, avec un petit casque de ces mêmes couleurs sur la tête, mais le dessous de la tête est toujours blanc comme le dessous du cou. C'est à cette variété qu'il faut rapporter le pigeon cuirassé de Jonston (1) et de Willulghby (2), qui a pour caractère particulier d'avoir les plumes de la tête, celles de la queue et les pennes des ailes toujours de la même couleur, et le corps d'une couleur différente, par exemple, le corps blanc, et la tête, la queue et les ailes noires ou de quelque autre couleur que ce soit (3).

sa naissance aux assyriens. M. Hardion, dans une Dissertation sur la table de Delphes (dans les Mém. acad. des inser. tom. III, pag. 188.), assure qu'il y avoit, à l'entrée du sanctuaire du temple d'Apollon, un ministre chargé de chasser les oiseaux qui venoient se poser sur les statues et leurs environs. Mais Euripide remarque quelque part, que la colombe étoit spécialement privilégiée, et qu'elle pouvoit habiter en sûreté dans ce temple. J. J. VIREY.

(1) *Columba galeata*. Jonston, Avi. p. 63.

(2) *Columba galeata*. Willulghby, Ornitholog. pag. 152, n° 11.

(3) Lucrèce (Voyez de Rerum Naturâ, lib. 2) a
Le

Le pigeon carme, qui fait une autre race, est peut-être le plus bas et le plus petit de tous nos pigeons; il paroît accroupi comme l'oiseau que l'on appelle le *crapaud volant*: il est aussi très-pattu, ayant les pieds fort courts, et les plumes des jambes très-longues. Les femelles et les mâles se ressemblent, ainsi que dans la plupart des autres races; on y compte aussi quatre variétés qui sont

bien peint les couleurs de la gorge des pigeons :

Prætereà , quoniam nequeunt sine luce colores
Esse , neque in lucem existunt primordia rerum
Scire licet quam sint nullo relata colore.

Qualis enim cæcis poterit color esse tenebris ?

Lumine qui mutatur in ipso proptereà quod

Recta aut obliqua , percussus lucc refulget.

Pluma columbarum quo pacto in sole videtur,

Quæ sita cervices circum collumque coronat;

Namque alias fit ut claro sit rubra pyropo ;

Intèrdùm quodam sensu fit , uti videatur

Inter cæuleum virides miscere smaragdos.

Caudaque pavonis largâ cum luce repleta est ,

Consimili mutat ratione obversâ colores :

Qui quoniam quondam gignuntur luminis ictu ,

Scire licet sine eo fieri non posse putandum.

Sénèque , dans ses Questions naturelles, liv. I , chap. 5 , rapporte un vers de Néron sur le même sujet :

Colla cytheriacæ splendent agitata columbæ.

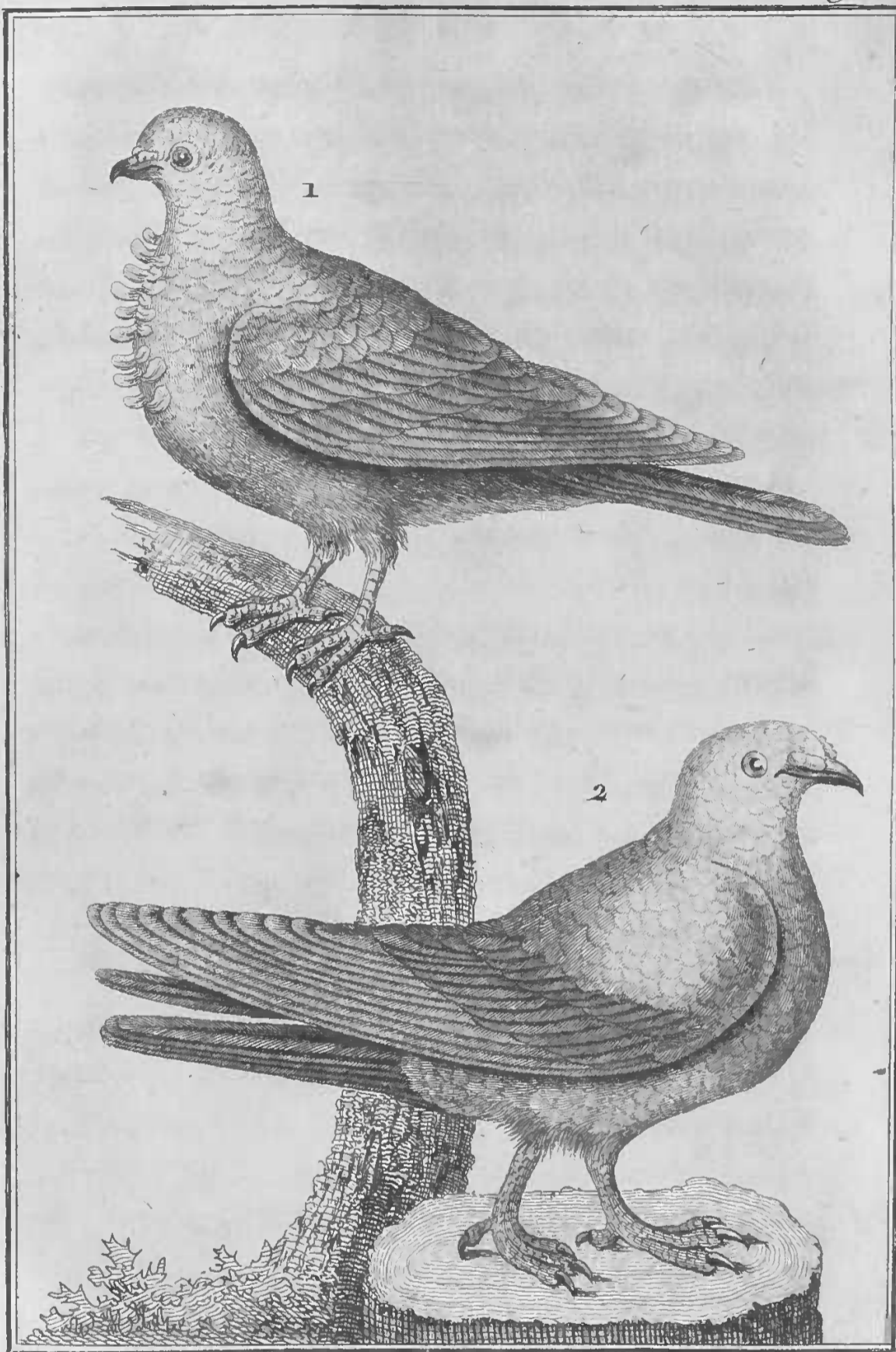
David en fait aussi mention dans son 67^e pseaulme.

J. J. VIREY.

les mêmes que dans les races précédentes, savoir, les gris de fer, les chamois, les soupe-en-vin et les gris doux, mais ils ont tout le dessous du corps et des ailes blanc, tout le dessus de leur corps étant des couleurs que nous venons d'indiquer : ils sont encore remarquables par leur bec, qui est plus petit que celui d'une tourterelle, et ils ont aussi une petite aigrette derrière la tête, qui pousse en pointe comme celle de l'alouette huppée.

Le pigeon tambour ou *glou glou*, dont nous avons parlé, que l'on appelle ainsi, parce qu'il forme ce son glou glou, qu'il répète fort souvent lorsqu'il est auprès de sa femelle, est aussi un pigeon fort bas et fort pattu, mais il est plus gros que le pigeon carme, et à peu près de la taille du pigeon polonais.

Le pigeon heurté, c'est-à-dire, masqué comme d'un coup de pinceau noir, bleu, jaune ou rouge, au dessus du bec seulement, et jusqu'au milieu de la tête, avec la queue de la même couleur, et tout le reste du corps blanc, est un pigeon fort recherché des curieux : il n'est point pattu, et est de la grosseur des pigeons mondains ordinaires.



De Seve del

Hubert sc.

1. LE PIGEON cravate de frisch
2. LE PIGEON culbutant.

Les pigeons suisses sont plus petits que les pigeons ordinaires, et pas plus gros que les pigeons bisets; ils sont de même tout aussi légers de vol : il y en a de plusieurs sortes, savoir, des panachés de rouge, de bleu, de jaune, sur un fond blanc satiné, avec un collier qui vient former un plastron sur la poitrine, et qui est d'un rouge rembruni; ils ont souvent deux rubans sur les ailes, de la même couleur que celle du plastron.

Il y a d'autres pigeons suisses qui ne sont point panachés, et qui sont ardoisés de couleur uniforme sur tout le corps, sans collier ni plastron; d'autres qu'on appelle *colliers jaunes jaspés*, *colliers jaunes maillés*; d'autres *colliers jaunes fort maillés*, etc., parce qu'ils portent des colliers de cette couleur.

Il y a encore dans cette race de pigeons suisses, une autre variété qu'on appelle *pigeon azuré*, parce qu'il est d'une couleur plus bleue que les ardoisés.

Le pigeon culbutant (1) est encore un des plus petits pigeons; celui que M. Erisch a fait représenter planche CXLVIII, sous les

(1) Voyez la planche LXII de ce volume.

noms de *tummel taube*, *tumler*, *columba gestuosa* seu *gesticularia*, est d'un roux brun, mais il y en a de gris, et de variés de roux et de gris : il tourne sur lui-même en volant, comme un corps qu'on jetteroit en l'air, et c'est par cette raison qu'on l'a nommé *pigeon culbutant* ; il semble que tous ses mouvemens supposent des vertiges, qui, comme je l'ai dit, peuvent être attribués à la captivité. Il vole très-vîte, s'élève le plus haut de tous ; ses mouvemens sont très-précipités et fort irréguliers. Frisch dit que, comme par ses mouvemens il imite en quelque façon les gestes et les sauts des danseurs de corde et des voltigeurs, on lui a donné le nom de pigeon pantomime, *columba gestuosa*. Au reste, sa forme est assez semblable à celle du biset, et l'on s'en sert ordinairement pour attirer les pigeons des autres colombiers, parce qu'il vole plus haut, plus loin et plus long-tems que les autres, et qu'il échappe plus aisément à l'oiseau de proie.

Il en est de même du pigeon tournant que M. Brisson (1), d'après Willulghby, a

(1) *Columba percussor*. Willulghby, Ornith. p. 152, n° 9. — Le pigeon batteur. (Brisson, Orn. t. I, p. 79.)

appelé le *pigeon batteur*; il tourne en rond lorsqu'il vole, et bat si fortement des ailes, qu'il fait autant de bruit qu'une claquette, et souvent il se rompt quelques plumes de l'aile par la violence de ce mouvement qui semble tenir de la convulsion : ces pigeons tournans ou batteurs sont communément gris, avec des taches noires sur les ailes.

Je ne dirai qu'un mot de quelques autres variétés équivoques ou secondaires, dont les nomenclateurs ont fait mention, et qui ressortissent sans doute aux races que nous venons d'indiquer, mais qu'on auroit quelque peine à y rapporter directement et sûrement, d'après les descriptions de ces auteurs : tels sont, par exemple, 1^o le pigeon de Norvège, indiqué par Schwenckfeld (1), qui est blanc comme neige, et qui pourroit bien être un pigeon pattu huppé plus gros que les autres (2).

(1) Schwenckfeld, Theriot. Sil. pag. 239.

(2) On peut mettre dans cette famille le pigeon qui frappe fortement des ailes en volant, celui qui porte une sorte de crête de plumes faite en crinière au derrière de la tête, et enfin la variété blanche, qui porte sur le front une marque de la couleur de sa queue. Willulghby en parle. J. J. VIREY.

2°. Le pigeon de Crète, suivant Aldrovande (1), ou de Barbarie, selon Willulghby (2), qui a le bec très - court et les yeux entourés d'une large bande de peau nue, le plumage bleuâtre et marqué de deux taches noirâtres sur chaque aile.

3°. Le pigeon frisé de Schwenckfeld (3) et d'Aldrovande (4), qui est tout blanc et frisé sur tout le corps.

4°. Le pigeon messenger de Willulghby (5), qui ressemble beaucoup au pigeon turc, tant par son plumage brun que par ses yeux entourés d'une peau nue, et ses narines couvertes d'une membrane épaisse : on s'est, dit-on, servi de ces pigeons pour porter promptement des lettres au loin, ce qui leur a fait donner le nom de *messagers*.

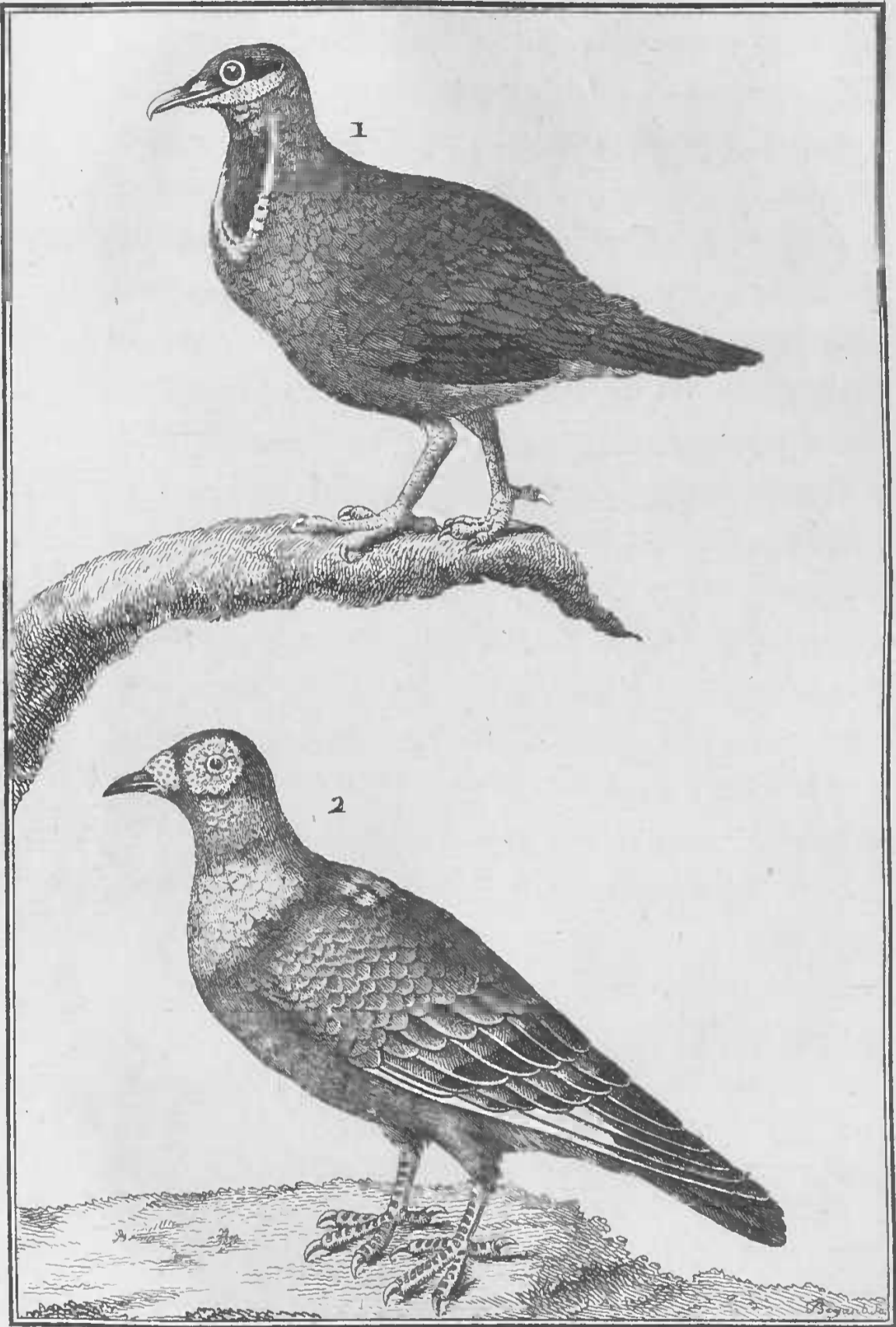
(1) Aldrovande, Avi. tom. II, pag. 478.

(2) *Columba barbarica seu numidica*. Willulgh. Ornithol. pag. 132, n° 8, planche xxxiv, sous la dénomination de *columba numidica seu cypria*.

(3) *Columba crispa*. Schwenckfeld, Theriot. Sil. pag. 259.

(4) *Columba crispis pennis*. Aldrovande, Avi. t. II, pag. 470, avec une figure.

(5) *Columba tabellaria*. Willulghby, Ornitholog. p. 132, n° 5, avec une figure, pl. xxxiv.



De Seve del.

Bigant sculp.

1. LE PIGEON de la Jamaïque
2. LE PIGEON cavalier

5°. Le pigeon cavalier de Willulghby (1) et d'Albin (2), qui provient, dit-on, du pigeon grosse gorge et du pigeon-messager, participant de l'un de l'autre; car il a la faculté d'enfler beaucoup son jabot comme le pigeon grosse gorge, et il porte sur ses narines des membranes épaisses comme le pigeon-messager; mais il y a apparence qu'on pourroit également se servir de tout autre pigeon pour porter de petites choses, ou plutôt les rapporter de loin; il suffit pour cela de les séparer de leur femelle et de les transporter dans le lieu d'où l'on veut recevoir des nouvelles; ils ne manqueront pas de revenir auprès de leur femelles (3) dès qu'ils seront mis en liberté (4).

(1) *Columba eques*. Willulghby, Ornith. pag. 132, n° 12.

(2) Pigeon cavalier. (Albin, tom. II, pag. 30, avec une figure, planche XLV.)

Voyez la planche LXIII de ce vol.

(3) Selon Sonnini, il y a déjà fort long-tems qu'on ne connoît plus l'usage de se servir de pigeons-messagers dans toute l'Égypte, et l'on doit admirer la fermeté avec laquelle certains voyageurs modernes assurent qu'on s'en sert. Cette coutume est abolie depuis très-long-tems, puisque les naturels même du pays n'en ont pas entendu parler pour la plupart. Ce

On voit que ces cinq races de pigeons ne sont que des variétés secondaires des premières que nous avons indiquées, d'après les observations de quelques curieux qui ont passé leur vie à élever des pigeons, et particulièrement du sieur Fournier, qui en fait commerce, et qui a été chargé pendant quelques années du soin des volières et des basses-cours de S. A. S. monseigneur le comte de Clermont. Ce prince, qui de très-bonne heure s'est déclaré protecteur des arts, toujours animé du goût des belles connois-

ne fut guère que sous le règne des khalifes arabes qu'on s'en servit. J. J. VIRBY.

(4) Dans les colombiers du Caire on sépare quelques mâles dont on retient les femelles, et on envoie ces mâles dans les villes dont on veut avoir des nouvelles; on écrit sur un petit morceau de papier, qu'on recouvre de cire après l'avoir plié; on l'ajuste et l'attache sous l'aile du pigeon mâle, et on le lâche de grand matin après lui avoir bien donné à manger, de peur qu'il ne s'arrête; il s'en va droit au colombier où est sa femelle. . . il fait en un jour le trajet qu'un homme de pied ne sauroit faire en six. (Voyage de Pietro della Valle, tom. I, pag. 416 et 417.) — On se sert à Alep de pigeons qui portent en moins de six heures des lettres d'Alexandrette à Alep, quoiqu'il y ait vingt-deux bonnes lieues. (Voyage de Thévenot, tom. II, pag. 73.)

sances, a voulu savoir jusqu'où s'étendoient en ce genre, les forces de la nature; on a rassemblé, par ses ordres, toutes les espèces, toutes les races connues des oiseaux domestiques; on les a multipliées et variées à l'infini. L'intelligence, les soins et la culture ont ici, comme en tout, perfectionné ce qui étoit connu, et développé ce qui ne l'étoit pas. On a fait éclore jusqu'aux arrière-germes de la nature; on a tiré de son sein toutes les productions ultérieures qu'elle seule et sans aide n'auroit pu amener à la lumière. En cherchant à épuiser les trésors de sa fécondité, on a reconnu qu'ils étoient inépuisables, et qu'avec un seul de ses modèles, c'est-à-dire, avec une seule espèce, telle que celle du pigeon ou de la poule, on pouvoit faire un peuple composé de mille familles différentes, toutes reconnoissables, toutes nouvelles, toutes plus belles que l'espèce dont elles tirent leur première origine.

Dès le tems des grecs on connoissoit les pigeons de volière, puisqu'Aristote dit qu'ils produisent dix à onze fois l'annéc, et que ceux d'Egypte produisent jusqu'à douze fois (1). L'on pourroit croire néanmoins que

(1) Arist. Hist. anim. lib. 6, cap. 4.

les grands colombiers où les pigeons ne produisent que deux ou trois fois par an, n'étoient pas fort en usage du tems de ce philosophe. Il compose le genre *columbacé* de quatre espèces (1); savoir, le ramier (*palumbes*); la tourterelle (*turtur*); le biset (*vinago*), et le pigeon (*columbus*); et c'est de ce dernier dont il dit que le produit est de dix pontes par an. Or, ce produit si fréquent ne se trouve que dans quelques races de nos pigeons de volière. Aristote n'en distingue pas les différences, et ne fait aucune mention des variétés de ces pigeons domestiques: peut-être ces variétés n'existoient qu'en petit nombre; mais il paroît qu'elles s'étoient bien multipliées du tems de Pline (2), qui parle

(1) Arist. Hist. anim. lib. 8, cap. 3.

(2) Columbarum amore insaniunt multi; super tecta exædificant turres iis; nobilitatemque singularum et origines narrant veteres. Jam exemplo L. Axius, eques romanus ante bellum civile pompeianum denariis quadringentis singula paria vinditavit, ut M. Varro, tradit; quin et patriam nobilitavere, in Campaniâ grandissimæ provenire existimatæ. (Plin. Hist. nat. lib. 10, cap. 37.)

Nota. Les quatre cents deniers romains sont soixante-dix livres de notre monnoie; la manie pour les beaux pigeons est donc encore plus grande aujourd'hui que

des grands pigeons de Campanie et des curieux en ce genre, qui achetoient à un prix excessif une paire de beaux pigeons dont ils racontaient l'origine et la noblesse, et qu'ils élevoient dans des tours placées au dessus du toit de leurs maisons. Tout ce que nous ont dit les anciens au sujet des mœurs et des habitudes des pigeons, doit donc se rapporter aux pigeons de volière plutôt qu'à ceux de nos colombiers, qu'on doit regarder comme une espèce moyenne entre les pigeons domestiques et les pigeons sauvages, et qui participent en effet des mœurs des uns et des autres.

Tous ont de certaines qualités qui leur sont communes, l'amour de la société, l'attachement à leurs semblables, la douceur de mœurs, la chasteté, c'est-à-dire, la fidélité réciproque, et l'amour sans partage du mâle et de la femelle (1); la propreté, le soin de soi-même qui supposent l'envie de plaire;

du tems de Pline, car nos curieux les payent beaucoup plus cher.

(1) Les pigeons mâles sont souvent très-jaloux; ils lancent des coups de bec à l'homme, à tout animal qui s'approche de leur femelle, quoique l'éloignement des espèces ne doive leur causer aucune inquiétude amoureuse. J. J. VIRLY.

l'art de se donner des grâces qui le suppose encore plus ; les caresses tendres, les mouvemens doux, les baisers timides qui ne deviennent intimes et pressans qu'au moment de jouir ; ce moment même ramène quelques instans après, par de nouveaux desirs, de nouvelles approches également nuancées, également senties ; un feu toujours durable, un goût toujours constant, et pour plus grand bien encore, la puissance d'y satisfaire sans cesse. Nulle humeur, nul dégoût, nulle querelle ; tout le tems de la vie employé au service de l'amour et au soin de ses fruits ; toutes les fonctions pénibles également réparties ; le mâle aimant assez pour les partager et même se charger des soins maternels, couvant régulièrement à son tour, et les œufs et les petits, pour en épargner la peine à sa compagne, pour mettre entre elle et lui cette égalité dont dépend le bonheur de toute union durable. Quels modèles pour l'homme, s'il pouvoit ou savoit les imiter !

OISEAUX ÉTRANGERS

QUI ONT RAPPORT

A U P I G E O N.

IL y a peu d'espèces qui soient aussi généralement répandues que celles du pigeon ; comme il a l'aile très-forte et le vol soutenu, il peut faire aisément de longs voyages : aussi la plupart des races sauvages ou domestiques, se trouvent dans tous les climats (1) ;

(1) Sonnerat, Voyage à la Nouvelle Guinée, p. 109, décrit plusieurs nouvelles espèces de pigeons : en outre, il assure qu'ils sont en général très-répandus dans l'ancien et le nouveau continent, et qu'ils s'étendent fort avant dans les régions du nord. On trouve des ramiers en Sibérie, et le Canada produit plusieurs espèces de pigeons. Cette famille semble néanmoins préférer les climats chauds ; leurs espèces y sont plus nombreuses et plus variées. Les individus de chaque race y sont très-multipliés, quoiqu'ils soient journellement exposés à la serre cruelle des oiseaux de proie, et à la guerre que les hommes leur font. Leur constitution robuste s'habitue facilement sous quelque climat qu'on les transporte. D'ailleurs, leurs

de l'Égypte jusqu'en Norvège, on élève des pigeons de volière; et quoiqu'ils prospèrent mieux dans les climats chauds, ils ne laissent pas de réussir dans les pays froids, tout dépendant des soins qu'on leur donne; et ce qui prouve que l'espèce en général ne craint ni le chaud ni le froid, c'est que le pigeon sauvage ou biset se trouve également dans presque toutes les contrées des deux continents (1).

mœurs douces et sociables leur méritent la protection de l'homme — protection fatale qu'ils payent ordinairement de leur vie. J. J. VIREY.

(1) Les oiseaux que les habitans de nos îles de l'Amérique appellent *ramiers*, sont les vrais bisets de l'Europe; ils sont passagers et ne s'arrêtent jamais long-tems en un lieu; ils suivent les graines qui ne mûrissent pas en même tems dans tous les endroits des îles; ils braquent et nichent sur les plus hauts arbres deux ou trois fois l'année..... il n'est pas croyable combien les chasseurs en tuent. Lorsqu'ils mangent de bonnes graines, ils sont gras et d'aussi bon goût que les pigeons d'Europe; mais ceux qui se nourrissent de graines amères, comme celle de l'acomas, sont amers comme de la suie. (Du Tertre, Hist. des Antilles, tom. II, pag. 256.) — Il y a des pigeons sur la côte de Guinée, qui sont des plus communs — tels que nos pigeons des champs, et qui ne laissent pas d'être un fort bon manger. (Bosman, Voyage de Guinée,

Le pigeon brun de la nouvelle Espagne (1), indiqué par Fernandez sous le nom mexicain *cehoilotl* (2), qui est brun par-tout, excepté la poitrine et les extrémités des ailes qui sont blanches, ne nous paroît être qu'une variété du biset. Cet oiseau du Mexique a le tour des yeux d'un rouge vif, l'iris noire, et les pieds rouges; celui que le même auteur (3) indique sous le nom de *hoilotl*, qui est brun, marqué de taches noires, n'est vraisemblablement qu'une variété d'âge ou de sexe du précédent; et un autre du même pays, appelé *kacahoilotl*, qui est bleu sur toutes les parties supérieures, et rouge sur la poitrine et

pag. 242. — Il y a aux îles Maldives quantité de pigeons. Il y a à Calécut des pigeons fort gros et des paons sauvages. (Voyage de Pyrard, pages 131 et 426.)

(1) Le pigeon du Mexique; *columba fusca*, *pectore candido*, *alis extremis albis*... *columba mexicana*. Brisson, Ornith. gen. 1, sp. 10.

Columba fusca, *orbitis rubris*, *pectore et alarum apice albis*. *columba mexicana*. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 104, sp. 43.

Columba fusca, *orbitis coccineis*, *pectore candido*, *alis extremis albis*. *columba mexicana*. Latham, Syst. ornith. gen. 48, sp. 28. J. J. VIREY.

(2) Fernandez, Hist. nov. Hisp. cap. 132, p. 42.

(3) *Ibidem*, cap. 56, pag. 26; et cap. 60, p. 57.

le ventre, n'est peut-être encore qu'une variété de notre pigeon sauvage (1), et tous trois me paroissent appartenir à l'espèce de notre pigeon d'Europe.

Le pigeon indiqué par M. Brisson (2) (3), sous le nom de *pigeon violet de la Martinique*, et qui est représenté (4) sous ce même nom de pigeon de la Martinique, ne nous paroît être qu'une très-légère variété de notre pigeon commun. Celui que ce même auteur (5) appelle simplement pigeon de la Martinique,

(1) Fernandez, Hist. nov. Hisp. cap. 159, p. 46.

(2) *Columba castaneo violacea, ventre rufescente remigibus interiùs rufis. . . columba violacea martinicana*. Le pigeon violet de la Martinique. (Brisson, Ornith. tom. I, pag. 129, planche XII, fig. 1. — Perdrix rousse. (Du Tertre, Hist. des Antilles, tom. II, pag. 254).

(3) *Columba subviolacea, abdomine rufescente remigibus interiùs rufis. columba martinica*. Lin. Syst. nat. edit. 15. gen. 104, sp. 24. — Latham, Syst. ornith. gen. 40, sp. 7.

Le pigeon roux de Cayenne n'est regardé que comme une variété de cette espèce. Au reste, il est à présumer qu'il y a des espèces mal déterminées.

J. J. VIREY.

(4) Voyez les planches enluminées, n° 162.

(5) *Columba supernè fusco rufescens, infernè dilutè fulvo-rinacea; torque violaceo aureo; maculis in*
et

et qui est représenté (1) sous la dénomination de *pigeon roux de Cayenne*, ne forment ni l'un ni l'autre des espèces différentes de celle de notre pigeon (2); il y a même toute apparence que le dernier n'est que la femelle du premier, et qu'ils tirent leur origine de nos pigeons fuyards. On les appelle improprement *perdrix*, à la Martinique, où il n'y a point de vraies perdrix; mais ce sont des pigeons qui ne ressemblent à la perdrix que par la couleur du plumage, et qui ne diffèrent pas assez de nos pigeons pour qu'on doive leur donner un autre nom; et comme

utrâque alâ nigris ; rectricibus lateralibus tæniâ transversâ nigrâ donatis , apice albis. . . columba martinicana. Le pigeon de la Martinique. On l'appelle à la Martinique, *perdrix*. Brisson, Ornith. tom. I, pag. 103 et 104, gen. 1, sp. 14.

(1) Voyez les planches enluminées, n° 141.

(2) L'*ænas mexicana* de Brisson, sp. 11. La *columba montana mexicana*, n° 28, et la *columba cærulea mexicana*, n° 55, du même auteur, paroissent être de véritables variétés, bien que plusieurs ornithologistes les regardent comme espèces. C'est la *columba nævia*, la *c. hoilotl*, et la *columba cærulea* de Lin., Syst. nat. edit. 13, gen. 104, sp. 42, 12 et 11. Ces oiseaux ont du rapport avec les ramiers, et paroissent appartenir à cette race. J. J. VIREY.

L'un nous est venu de Cayenne, et l'autre de la Martinique, on peut en inférer que l'espèce est répandue dans tous les climats chauds du nouveau continent.

Le pigeon décrit et dessiné par M. Edwards, planche CLXXVI, sous la dénomination de *pigeon des Indes orientales*, est de la même grosseur que notre pigeon biset; et comme il n'en diffère que par les couleurs, on peut le regarder comme une variété produite par l'influence du climat. Il est remarquable en ce que ses yeux sont entourés d'une peau d'un beau bleu, dénuée de plumes, et qu'il relève souvent et subitement sa queue, sans cependant l'étaler comme le pigeon paon.

Il en est de même du pigeon d'Amérique, donné par Catesby (1) sous le nom de *pigeon de passage* (2); et par Frisch, sous celui de

(1) Catesby, *Histor. natur. de la Caroline*, tom. I, planche XXIII, avec une figure coloriée.

(2) *Columba supernè cinerea, infernè vinacea, maculis in utràque alâ nigris, remigibus fusco-nigris, oris exterioribus majorum albicantibus, rectricibus lateralibus cinereo-albis.. ænas americana.*
Brisson, *Ornith. gen.* 1, sp. 12.

Columba orbitis denudatis sanguineis pectore rufo.. columba migratoria. Lin. *Syst. nat.* ed. 13, g. 104, sp. 36.

Columbæ caudâ cuneatâ, orbitis denudatis san-

columba americana (1), qui ne diffère de nos pigeons fuyards et devenus sauvages, que par les couleurs et par les plumes de la queue qu'il a plus longues, ce qui semble le rapprocher de la tourterelle; mais ces différences ne nous paroissent pas suffisantes pour en faire une espèce distincte et séparée de celle de nos pigeons.

Il en est encore de même du pigeon indiqué par Ray (2), appelé, par les anglais, *pigeon perroquet*, décrit ensuite par M. Brisson (3), et que nous avons fait représen-

guineis, corpore cinereo, pectore rufo... columba migratoria. Latham, Syst. ornith. gen. 48, sp. 70.

Cet oiseau émigre en bandes nombreuses, fait son nid sur des arbres, ne mange pas de maïs, mais dévaste les champs de seigle et de riz. Sa chair est excellente. Sa longueur est de quatorze pouces.

J. J. VIREY.

(1) Frisch, planche CXLII, avec une figure coloriée.

(2) *Columba maderas-patana variis coloribus eleganter depicta.* Ray, Synops. avi. p. 196, n° 15.

(3) Le pigeon verd des Philippines; *columba viridivivaceae, collo dilute castaneo; pectore aurantio, remigibus supra nigricantibus, subtus cinereis, oris exterioribus sulphureis, pedibus nudis... columba viridis philippensis.* Brisson, Ornith. gen. 1, sp. 38, avec une figure, planche XI.

Columba viridis, subtus flavens, alarum margine

ter (1) sous la dénomination de *pigeon verd des Philippines* ; comme il est de la même grandeur que notre pigeon sauvage ou fuyard , et qu'il n'en diffère que par la force des couleurs , ce qu'on peut attribuer au climat chaud, nous ne le regarderons que comme une variété dans l'espèce de notre pigeon.

Il s'est trouvé dans le cabinet du roi, un oiseau sous le nom de *pigeon verd d'Amboine*, qui n'est pas celui que M. Brisson a donné sous ce nom (2), et que nous avons fait représenter (3) : cet oiseau est d'une race très-voisine de la précédente, et pourroit bien même n'en être qu'une variété de sexe ou d'âge.

Le pigeon verd d'Amboine, décrit par M. Brisson (4) (5), est de la grosseur d'une tourterelle ; et quoique différent par la

exteriore luteo. columba vernans. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 104, sp. 69. — Latham, Syst. ornith. gen. 48, sp. 22. J. J. VIREY.

(1) Voyez les planches enluminées, n° 138.

(2) Brisson, Ornith. tom. I, pag. 145.

(3) Voyez les planches enluminées, n° 163.

(4) Le pigeon verd d'Amboine ; *columba viridivivaceae ; dorso castaneo ; remigibus suprâ nigris infrâ cinereis ; oris exterioribus flavis ; pedibus nudis . . .*

distribution des couleurs de celui auquel nous avons donné le même nom, il ne peut cependant être regardé que comme une autre variété de l'espèce de notre pigeon d'Europe, et il y a toute apparence que le pigeon verd de l'île Saint-Thomas, indiqué par Marcgrave (6), qui est de la même grandeur et figure de notre pigeon d'Europe, mais qui en diffère, ainsi que de tous les

columba viridis amboinensis. Brisson, Ornith. tom. I, pag. 145, avec une figure, planche x, fig. 2.

(5) *Columba olivacea*, dorso badio, alarum fasciâ duplici flavicante et nigrâ, remigibus nigris margine flavis. *columba aromatica*. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 104, sp. 47.

Columba viridi olivacea, dorso castaneo fasciâ alarum duplici flavicante et nigrâ, remigibus nigris, margine flavis. *columba aromatica*. Latham, Syst. ornith. gen. 48, sp. 23.

Il faut joindre à cette espèce le *palumbus amboinensis* de Brisson, gen. 1, sp. 42, ou la *columba indica* de Linnæus, ainsi que l'individu décrit par Jacquin, Beytræge zur naturkund. pag. 35, n° 29, fig. 16; *columba reatricibus alarum violaceis, remigibus viridibus, uropygio cæruleo*. Sa taille est de dix pouces, comme la précédente espèce. Son pays natal est aussi le même. J. J. VIREY.

(6) *Sylvestris columbæ species ex insulâ S. Thomæ*. Marcgrave, Hist. nat. brasil. pag. 213.

autres pigeons , par ses pieds couleur de safran , est cependant encore un variété du pigeon sauvage. En général, les pigeons ont tous les pieds rouges ; il n'y a de différence que dans l'intensité ou la vivacité de cette couleur , et c'est peut-être par maladie ou par quelqu'autre cause accidentelle, que ce pigeon de Marcgrave les avoit jaunes ; du reste il ressemble beaucoup aux pigeons verts des Philippines et d'Amboine, de nos planches enluminées (1). Thévenot fait mention de ces pigeons verts dans les termes suivans : « Il se trouve aux Indes, à Agra,

(1) Il se trouve une foule d'espèces de pigeons verts dans les îles de l'océan Indien ; tels que celui d'Antigue , le pompadour de Ceylan , le pigeon de Tanna , à bec courbé , celui de l'île Saint-Thomas, d'Amboine , le turvert de la même île , la tourterelle de Batavia , celle de Java , plusieurs espèces des îles de la mer Pacifique , le jamboo de Sumatra , et plusieurs autres qu'il est inutile de rapporter ici , puisqu'ils sont décrits en leur lieu. Comme on n'a guère de caractères spécifiques pour les oiseaux , autres que leurs couleurs , ne pourroit-on pas rassembler , dans la même phalange , toutes les espèces du même genre qui ont une couleur fort dominante ? Ainsi les pigeons seroient distingués à peu près comme les papillons. Ces groupes faciliteroient l'étude de ces animaux , et soulageroient la mémoire. J. J. VIREY.

des pigeons tout verds, et qui ne diffèrent des nôtres, que par cette couleur. Les chasseurs les prennent aisément avec de la glue (1). »

Le pigeon de la Jamaïque (2), indiqué par Hans Sloane (3), qui est d'un brun pourpré sur le corps, et blanc sous le ventre, et dont la grandeur est à peu près la même que celle de notre pigeon sauvage, doit être regardé comme une simple variété de cette espèce, d'autant plus qu'on ne le trouve pas à la Jamaïque en toutes saisons, et qu'il n'y est que comme oiseau de passage.

(1) Voyages de Thévenot, tome III, pag. 73.

(2) *Columba supernè fusco purpurascens, infernè alba, reatricibus cæruleis, lineâ albâ terminatis, vertice albo... columba jamaïcensis*. Brisson, Ornith. gen. 1, sp. 31.

Columba, reatricibus cæruleis, lineâ albâ terminatis. columba jamaïcensis. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 104, sp. 25.

Columba fusco-purpurascens subtùs alba, reatricibus cæruleis lineâ albâ terminatis. columba jamaïcensis. Latham, Syst. ornith. gen. 48, sp. 18.

Voyez la planche LXIII de ce volume.

J. J. VIREY.

(3) *Columba minor ventre candido*. Sloane, Jamaïc. pag. 303, planche CCLXII, fig. 1. — *Columba media ventre candido*. Browne, Nat. hist. of Jamaïc. p. 469.

Un autre (1) qui se trouve dans le même pays de la Jamaïque, et qui n'est encore qu'une variété de notre pigeon sauvage, c'est celui qui a été indiqué par Hans Sloane (2), et ensuite par Catesby (3), sous la dénomination de pigeon à la couronne blanche : comme il est de la même grosseur que notre pigeon sauvage, et qu'il niche et multiplie de même dans les trous des rochers, on ne peut guère douter qu'il ne soit de la même espèce.

On voit, par cette énumération, que notre

(1) Le pigeon de roche de la Jamaïque ; *columba ex fusco cinereo - cærulescens, remigibus rectricibusque fuscis, vertice albo*. *columba saxatilis jamaïcensis*. Brisson, Ornith. gen. 1, sp. 33.

Columba, orbitis et vertice albis, corpore cærulescente. *columba leucocephala*. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 104, sp. 14.

Columba cærulescens, orbitis verticeque albis, remigibus rectricibusque fuscis. *columba leucocephala*. Latham, Syst. ornith. gen. 48, sp. 5.

La chair de cet oiseau est douce ou amère, selon la saison et la nature des alimens qu'il trouve.

J. J. VIREY.

(2) *Columba minor, capite albo*. Goussier, de Ovid. Sloane, Jamaïc. pag. 305, planche cclxi, fig. 2.

(3) Pigeon à la couronne blanche. Catesby, Hist. de la Caroline, tom. I, pag. 25, planche xxv, avec une bonne figure coloriée.

pigeon sauvage d'Europe se trouve au Mexique, à la nouvelle Espagne, à la Martinique, à Cayenne, à la Caroline, à la Jamaïque, c'est-à-dire, dans toutes les contrées chaudes et tempérées des Indes occidentales, et qu'on le retrouve aux Indes orientales, à Amboine, et jusqu'aux Philippines (1).

(1) Dans presque toutes les îles de la mer du Sud, on trouve de nos pigeons, ainsi que beaucoup d'autres espèces. (Voyez la Peyrouse, Voyage, tom. III, pag. 257, 265, 280 et 234). Vancouver, dans son Voy. de découv. tom. III, pag. 371, en a vu dans l'île du Prince George et au cap Berkeley des îles Gallipagos, *ibid.* pag. 408, aussi à la nouvelle Albion, au port de la Découverte, tom. I, pag. 292; mais il paroît que cette espèce est différente.

Enfin Bruce, Voyage en Abissinie, tom. V, p. 180, en a trouvé de différentes sortes dans ces brûlantes contrées. Bartram, Voyage, tom. I, pag. 37, en a vu de sauvages en Amérique. Stedmann, tom. I, p. 397 et suiv. parle aussi de ceux qui habitent Surinam. Thunberg parle de ceux du Japon. J. J. VIREY.

 PIGEONS VERDS A TÊTE GRISE

D'ANTIGUE (1),

 PAR J. J. VIREY.

DANS les îles de Luçon et d'Antigue, habitent plusieurs sortes de pigeons verts, qu'on peut rapporter à la même espèce, puisque les différences de leur plumage sont très-légères, et qu'elles ne suffisent pas pour établir des races bien tranchées.

Le pigeon vert des îles de Luçon et d'Antigue, a la stature de notre ramier; un gris pâle recouvre la tête, et le cou est

(1) *Columba viridis*, vertice ex albido, remigibus majoribus, caudâque nigris, maxillâ axillari semicirculari partim viridi, partim griseâ. *columba albicapilla*. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 104, sp. 8.

Columba viridis, vertice cano, colli lateribus rufescente aureis, remigibus primoribus caudâque nigris... *columba albicapilla*. Latham, Syst. ornith. gen. 48, sp. 11.

teint d'une couleur de lilas lavé; sur la poitrine se voit une large tache d'un jaune foncé; un joli verd de pomme colore les couvertures des ailes, qui sont en outre bordées par une raie jaune; les plumes de la queue et des ailes sont noires, et un brun rouge lavé se remarque vers l'anus; le ventre est coloré en verd pâle et jaunâtre; le bec, qui est court, est gris, et les pieds sont d'un rouge violâtre obscur; la femelle a la tête et le dessus du corps d'une couleur de verd-de-gris, et en dessous d'un verd céladon; les ailes sont noires, avec des bordures jaunes; les pieds sont cendrés. Ces individus sont représentés à la planche LXIV et LXV du Voyage à la nouvelle Guinée, par Sonnerat, page 109.

L'autre pigeon verd qui se trouve à l'île Panay et à celle d'Antigue, est de la taille de notre biset; un gris blanc colore sa tête, et un brun rougeâtre revêt la nuque, le cou et les côtés; cette couleur lance même au soleil des reflets brillans, comme le cuivre rosette; un gris obscur recouvre le ventre et les flancs; on voit un verd brillant qui a un éclat métallique sur les petites plumes des ailes. Cette couleur change suivant l'aspect de la lumière, ainsi que la gorge du

pigeon ordinaire; les grandes penes de l'aile et de la queue sont noires; le bec et les pieds sont d'une couleur de sanguine, et l'iris est jaune. La planche LXVI du même Voyage représente cet animal. On pourroit rapprocher ces pigeons des tourterelles que Buffon appelle *turvert*.

LE PIGEON POMPADOUR (1),

PAR J. J. VIREY.

BROWN a figuré et décrit une espèce nouvelle de pigeon qui habite dans l'île de Ceylan, et qui n'étoit pas encore connue. Cet oiseau se plaît sur les grands arbres, et sa chair est fort estimée des naturels de l'île; sa taille est moins forte que celle de notre tourterelle, et on le prend facilement avec de la glu. Comme sa gorge et les côtés de sa tête sont d'un jaune fort beau, les anglais le nomment *yellow faced pigeon*.

(1) *Columba virescens*, genis mentoque *flavescentibus* *rectricibus* *alarum* *purpureis*, *remigibus* *nigris*, *marginis* *flavis*. *columba pompadora*. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 104, sp. 9. D'après Brown, Illustrat. of zoolog. tab. XIX et XX.

Columba viridis, *alis* *purpurascens*, *remigibus* *nigris* genis *gularique* *flavis*. . . . *columba pompadora*. Latham, Syst. ornith. gen. 48, sp. 13.

Son plumage est en général de couleur verdâtre; les couvertures de ses ailes sont d'un beau rouge purpurin, et leurs grandes pennes sont noires, avec une raie jaune qui les borde; le bec est bleu, et la queue est fort longue.

LE PIGEON A AILES ROUGES
DE LA MER DU SUD (1),

PAR J. J. VIREY.

ON a rapporté des îles d'Otahiti, de Tanna et d'Eimeo, plusieurs variétés de ce pigeon; sa longueur est de neuf pouces et demi; son plumage est noir en général, avec le front et les sourcils blancs. Vers la nuque, sur les couvertures des ailes, on voit un plumage d'un rouge extrêmement éclatant; la queue est cendrée depuis sa base jusqu'à

(1) *Columba nigra*, *superciliis et fronte albis*, *cervice, humeris et tectricibus alarum ruberrimis*, *caudâ a basi ad medium cinereâ*, *pedibus fuscis*. . . *columba erythroptera*. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 104, sp. 10. D'après Latham, Synopsis of birds, tom. II, part. II, p. 624, n° 13.

Columba granatina, *subtus nucha dorso remigibusque nigris*, *fronte superciliisque albis*, *cauda a medio ad apicem nigra*. . . *columba erythroptera*. Latham, Syst. ornith. gen. 48, sp. 15.

son milieu, et ses pieds sont bruns; le bec est jaune ou noir; une variété a la gorge et la poitrine blanches, avec des sourcils de couleur ferrugineuse; la queue et les grandes pennes des ailes sont noirâtres. Dans une autre variété de Tanna, la couleur du plumage est d'un noir rougeâtre, les pieds sont rouges, et les sourcils et la poitrine blancs.

PIGEON

PIGEON CENDRÉ-FERRUGINEUX
DES ILES DE LA MER PACIFIQUE (1),

PAR J. J. VIREY.

C'EST ainsi que Latham a nommé une nouvelle espèce de pigeon qui est répandu dans plusieurs îles de la mer du Sud, et principalement aux îles des Amis. Labillardière l'y a trouvé aussi dans son voyage à la recherche de la Peyrouse (2). Le corps de cet animal est cendré et d'un verd noirâtre très-poli, brillant comme un métal,

(1) *Columba cinerea*, corpore suprâ fusco viridinitente, crisso ferrugineo, rostro caudâque nigris.
columba pacifica. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 104, sp. 44. D'après Latham, Synopsis of birds tom. II, part. II p. 655, n° 24. *Ferrugineous vented pigeon*.

Columba dorso fusco virescente, capite collo pectore abdomineque cinereo albis, caudâ nigricante. columba pacifica. Lath. Syst. ornith. gen. 48, sp. 27.

(2) Voyage à la recherche de la Peyrouse, tom. II, pag. 105.

sur le dos ; le croupion est de couleur ferrugineuse en dessous ; la poitrine est teinte en gris vineux ; les plumes des ailes sont brunes ; celles de la queue sont d'un noir éclatant, avec des reflets verts ; les pieds sont rouges et quelquefois bruns ou noirs ; la gorge est blanchâtre près du bec ; les narines sont renflées, et le bec est noir.

PIGEON A BEC RECOURBÉ (1),

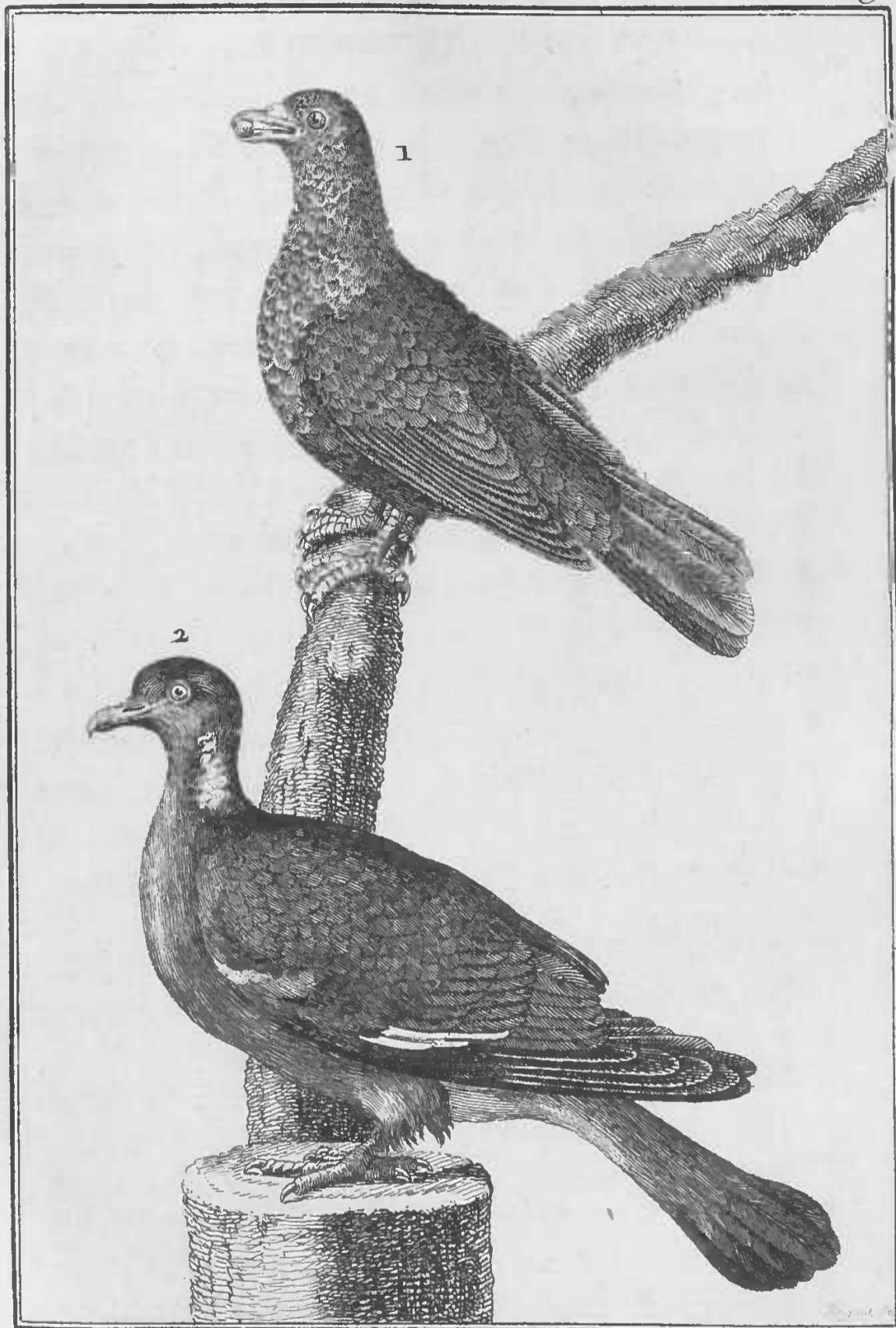
PAR J. J. VIREY.

LE même ornithologiste nous a fait connoître une autre espèce de pigeon qui se trouve à l'île de Tanna. Sa longueur est de plus de sept pouces ; il est verd et jaunâtre dans la partie inférieure de son corps ; son dos et les couvertures de ses ailes sont de couleur de canelle légère, et les ailes portent deux bandes jaunes ; les plumes intermédiaires de l'aile sont vertes, et celles des côtés sont cendrées, avec une bande noire.

(1) *Columba viridis, subtus flavicans, crisso albo, dorso humerisque badiis, alarum fasciis duabus flavis, reatricibus intermediis viridibus, lateralibus cinereis fasciâ nigrâ...* *columba curvirostra*. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 104, sp. 45. D'après Latham, Synop. of birds, tom. II, part. II, pag. 632, n° 23, planche 59.

Columba viridis subtus flavescens, dorso castaneo, fasciâ alarum duplici reatricumque lateralium unicâ nigris. *columba curvirostra*. Lath. Syst. ornith. gen. 48, sp. 25.

Mais ce qui est remarquable dans cet oiseau, est son bec aigu et recourbé comme une carène ; l'extrémité en est extrêmement abaissée ; il faut que la nature de ses aliments se rapporte avec cette conformation étrange dans la famille des pigeons. Au reste, sa couleur est jaune, et rouge vers sa base. La queue est arrondie ; une variété a le dos et les épaules vertes.



De Seve del.

Bigant sc.

1. LE RAMIER *des Moluques*
2. LE RAMIER

L E R A M I E R (1) (2).

Voyez les planches enluminées, n° 316; et pl. LXIV,
de ce volume.

C O M M È cet oiseau est beaucoup plus
gros que le biset, et que tous deux tiennent

(1) Pigeon ramier. En grec, *phassa* ou *phatta*. En latin, *palumbes*. En italien, *colombo torquato*. En espagnol, *paloma torcatz*. En allemand, *ringel-taube*. En suisse, *schlag-tub*. En hollandais, *ring-duve*. En flamand, *kriess-duve*; et dans le Brabant, *manseau*. En anglais, *ring-dove*; et dans le nord de l'Angleterre, *cushat*. En suédois, *ring-dufwa*, et dans le Øland, *siutut*. En polonais, *grzywacz*. En Périgord, *palombe*. En Picardie, *mausard*, et *phavier* selon Salerne, pag. 162. — *Ramier*. Belon, Hist. nat. des oiseaux, pag. 307. — *Ramier, mansart, coulou ou pigeon ramier*. Idem, Portraits d'oiseaux, p. 76, b. — *Palumbus*. Gesner, Avibus, pag. 310.. — *Palumbus major vel torquatus*, idem, Icon. avibus, pag. 6. — *Palumbus*, Prosp. Alpin. Ægypt. vol. I, pag. 198. — *Columba collo utrinque albo, pone maculâ fuscâ*. Lin. Faun. suec. n° 175. — *Palumbus sive palumbes major; columba torquata*. Frisch, planche CXXXVIII, avec une figure coloriée.

(2) Le pigeon ramier; *columba cinerea, collo infe-*

de très-près au pigeon domestique (1), on pourroit croire que les petites races de nos pigeons de volière sont issues des bisets, et que les plus grandes viennent des ramiers, d'autant plus que les anciens étoient dans

riore et pectore vinaceis, maculá in collo utrinque albá. . . palumbus. Brisson, Ornith. gen. 1, sp. 6.

Columba, reatricibus posticè atris - remigibus primoribus margine exteriori albidis, collo utrinque albo. columba palumbus. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 104, sp. 19.

Columba cinerea, reatricibus posticè atris, remigibus primoribus margine exteriori albidis, collo utrinque albo. . . . columba palumbus. Lath. Syst. ornith. gen. 48, sp. 32. J. J. VIREY.

(1) Outre leurs mœurs, qui sont fort semblables à celles de nos pigeons et de tout le genre des colombes, ils ont coutume d'émigrer en bandes nombreuses, à l'approche de l'hyver, dans les contrées chaudes. Ils déposent leur nid au sommet des plus grands arbres, et l'arrangent fort bien avec de petits rameaux secs entrelacés. Leur nid est large et aplati. Les œufs qu'ils y pondent sont plus gros que ceux du pigeon domestique; mais ils sont de la même couleur. Les petits en sortent au bout de quatorze jours: il y a peu d'oiseaux qui soient aussitôt formés. Au reste, on trouve ce pigeon jusques dans le voisinage du cercle polaire et en Sibérie. Sa taille est de dix-sept pouces et demi.

J. J. VIREY.

l'usage d'élever des ramiers (1), de les engraisser et de les faire multiplier; il se peut donc que nos grands pigeons de volière, et particulièrement les gros pattus, viennent originairement des ramiers; la seule chose qui paroîtroit s'opposer à cette idée, c'est que nos petits pigeons domestiques produisent avec les grands, au lieu qu'il ne paroît pas que le ramier produise avec le biset, puisque tous deux fréquentent les mêmes lieux sans se mêler ensemble: la tourterelle, qui s'apprivoise encore plus aisément que le ramier, et que l'on peut facilement élever et nourrir dans les maisons, pourroit, à égal titre, être regardée comme la tige de quelques-unes de nos races de pigeons domestiques, si elle n'étoit pas, ainsi que le ramier, d'une espèce particulière et qui ne se mêle pas avec les pigeons sauvages: mais on peut concevoir que des animaux qui ne se mêlent pas dans l'état de nature, parce que chaque mâle trouve une femelle de son espèce, doivent se mêler dans l'état de captivité s'ils sont privés de

(1) *Palumbes antiqui cellares habebant quas pascendo saginabant. Perrottus apud Gesnerum, de Avibus, pag. 310.*

leur femelle propre, et quand on ne leur offre qu'une femelle étrangère; le biset, le ramier et la tourterelle ne se mêlent pas dans les bois, parce que chacun y trouve la femelle qui lui convient le mieux, c'est-à-dire, celle de son espèce propre; mais il est possible qu'étant privés de leur liberté et de leur femelle, ils s'unissent avec celles qu'on leur présente; et comme ces trois espèces sont fort voisines, les individus qui résultent de leur mélange, doivent se trouver féconds et produire par conséquent des races ou variétés constantes; ce ne seront pas des mulets stériles, comme ceux qui proviennent de l'ânesse et du cheval, mais des métis féconds, comme ceux que produit le bouc avec la brebis. A juger du genre columbacé par toutes les analogies, il paroît que, dans l'état de nature, il y a, comme nous l'avons dit, trois espèces principales, et deux autres qu'on peut regarder comme intermédiaires; les grecs avoient donné à chacune de ces cinq espèces des noms différens, ce qu'ils ne faisoient jamais, que dans l'idée qu'il y avoit en effet diversité d'espèce; la première et la plus grande, est le phassa ou phatta, qui est notre ramier; la seconde est le péléias, qui est notre biset; la troisième,

le trugon ou la tourterelle; la quatrième, qui fait la première des intermédiaires, est l'oenas, qui, étant un peu plus grand que le biset, doit être regardé comme une variété dont l'origine peut se rapporter aux pigeons fuyards ou déserteurs de nos colombiers; enfin la cinquième est le phaps, qui est un ramier plus petit que le phassa, et qu'on a par cette raison appelé *palumbus minor*, mais qui ne nous paroît faire qu'une variété dans l'espèce du ramier; car on a observé que, suivant les climats, les ramiers sont plus ou moins grands; ainsi toutes les espèces nominales, anciennes et modernes se réduisent toujours à trois, c'est-à-dire, à celles du biset, du ramier, et de la tourterelle, qui peut-être ont contribué toutes trois à la variété presque infinie qui se trouve dans nos pigeons domestiques (1).

Les ramiers arrivent dans nos provinces au printems, un peu plus tôt que les bisets, et partent en automne un peu plus tard; c'est au mois d'août qu'on trouve en France les ramereaux en plus grande quantité, et il paroît qu'ils viennent d'une seconde ponte qui se fait sur la fin de l'été; car la première

(1) Trans. philosoph. tom. X, pag. 264 et 274.

ponte qui se fait de très-bonne heure au printems, est souvent détruite, parce que le nid n'étant pas encore couvert par les feuilles est trop exposé. Il reste des ramiers pendant l'hyver dans la plupart de nos provinces; ils perchent comme les bisets, mais ils n'établissent pas, comme eux, leurs nids dans des trous d'arbres; ils les placent à leur sommet et les construisent assez légèrement avec des bûchettes; ce nid est plat et assez large pour recevoir le mâle et la femelle; je suis assuré qu'elle pond de très-bonne heure au printems, deux et souvent trois œufs, car on m'a apporté plusieurs nids où il y avoit deux et quelquefois trois ramereaux (1) déjà forts au commencement

(1) M. Salerne dit « que les poulaillers d'Orléans achètent en Berry et en Sologne, dans la saison des nids, une quantité considérable de tourtereaux, qu'ils soufflent eux-mêmes avec la bouche, les engraisent de millet en moins de quinze jours, pour les porter ensuite à Paris; qu'ils engraisent de même les ramereaux; qu'ils y portent aussi des pigeons bisets, et d'autres pigeons qu'ils appellent des *postes*; que ces derniers sont, selon eux, des pigeons de colombiers, devenus fuyards ou vagabonds, qui nichent tantôt dans un endroit et tantôt dans un autre, dans les églises, dans des tours, dans des murailles de vieux

d'avril; quelques gens ont prétendu que, dans notre climat, ils ne produisent qu'une fois l'année, à moins qu'on ne prenne leurs petits ou leurs œufs, ce qui, comme l'on sait, force tous les oiseaux à une seconde ponte. Cependant Frisch assure qu'ils couvent deux fois par an (1), ce qui nous paroît très-vrai; comme il y a constance et fidélité dans l'union du mâle et de la femelle, cela suppose que le sentiment d'amour et le soin des petits dure toute l'année. Or, la femelle pond quatorze jours après les approches du mâle (2); elle ne couve que pendant quatorze

châteaux, ou dans des rochers ». (Ornith. pag. 162.)

Nota. Ce fait prouve que les ramiers, ainsi que tous les pigeons et tourterelles, peuvent être élevés comme les autres oiseaux domestiques, et que par conséquent ils peuvent avoir donné naissance aux plus belles variétés et aux plus grandes races de nos pigeons de volière. M. le Roi, lieutenant des chasses et inspecteur du parc de Versailles, m'a aussi assuré que les ramereaux, pris au nid, s'appriivoisent et s'engraissent très-bien, et que même des vieux ramiers, pris au filet, s'accoutument aisément à vivre dans des volières, où l'on peut, en soufflant, leur faire prendre graisse en fort peu de tems.

(1) Voyez Frisch, à l'article du *ringel taube*, planche cxxxviii.

(2) Aristote, Hist. animal. lib. 6, cap. 4.

autres jours, et il ne faut qu'autant de tems pour que les petits puissent voler et se pourvoir d'eux-mêmes ; ainsi il y a toute apparence qu'ils produisent plutôt deux fois qu'une par an ; la première, comme je l'ai dit, au commencement du printems, et la seconde, au solstice d'été, comme l'ont remarqué les anciens. Il est très-certain que cela est ainsi dans tous les climats chauds et tempérés, et très-probable qu'il en est à peu près de même dans les pays froids. Ils ont un roucoulement plus fort que celui des pigeons, mais qui ne se fait entendre que dans la saison des amours et dans les jours sereins ; car dès qu'il pleut, ces oiseaux se taisent, et on ne les entend que très-rarement en hyver : ils se nourrissent de fruits sauvages, de glands, de faine, de fraises, dont ils sont très-avides, et aussi de fèves et de grains de toute espèce ; ils font un grand dégât dans les blés lorsqu'ils sont versés ; et quand ces alimens leur manquent, ils mangent de l'herbe : ils boivent à la manière des pigeons, c'est-à-dire, de suite et sans relever la tête qu'après avoir avalé toute l'eau dont ils ont besoin ; comme leur chair, et sur-tout celle des jeunes, est excellente à manger, on recherche soigneu-

sement leurs nids, et on en détruit ainsi une grande quantité : cette dévastation, jointe au petit produit, qui n'est que de deux ou trois œufs à chaque ponte, fait que l'espèce n'est nombreuse nulle part ; on en prend à la vérité beaucoup avec des filets dans les lieux de leur passage, sur-tout dans nos provinces voisines des Pyrénées, mais ce n'est que dans une saison, et pendant peu de jours.

Il paroît que, quoique le ramier préfère les climats chauds et tempérés (1), il habite quelquefois dans les pays septentrionaux, puisque M. Linnæus le met dans la liste des oiseaux qui se trouvent en Suède (2) (3);

(1) Les rochers des deux îles de la Madeleine servent de retraite à un nombre infini de pigeons ramiers naturels au pays, et qui ne diffèrent de ceux d'Europe, qu'en ce qu'ils sont d'une délicatesse et d'un goût plus exquis. (Voyage au Sénégal, par M. Adam, pag. 165).

(2) Lin. Faun. suec. n° 175.

(3) Pennant, Arct. zoolog. tom. II, pag. 329 *b*, le cite comme se trouvant assez près du pôle arctique. Georgi et d'autres voyageurs l'ont aussi rencontré dans la Sibérie; mais il est plus rare dans ces pays glacés.

J. J. VIREY.

et il paroît aussi qu'ils ont passé d'un continent à l'autre (1), car il nous est arrivé des provinces méridionales de l'Amérique, ainsi que des contrées les plus chaudes de notre continent, plusieurs oiseaux qu'on doit regarder comme des variétés ou des espèces très-voisines de celle du ramier, et

(1) A la Guadeloupe, les graines de bois d'Inde, qui étoient mûres, avoient attiré une infinité de ramiers; car ces oiseaux aiment passionnément ces graines: ils s'en engraisent à merveille, et leur chair en contracte une odeur de gérofle et de museade tout à fait agréable. . . Quand ces oiseaux sont gras, ils sont extrêmement paresseux. . . . plusieurs coups de fusil ne les obligent point de s'envoler; ils se contentent de sauter d'une branche à l'autre, en eriant et regardant tomber leurs compagnons. (Nouveau Voyage aux îles de l'Amérique, tom. V, pag. 486). — A la baie de Tous-les-Saints, il y a de deux sortes de pigeons ramiers: les uns, de la grosseur de nos pigeons ramiers d'Europe, sont d'un gris obscur; les autres, plus petits, sont d'un gris clair; les uns et les autres sont un très-bon manger; et il y en a de si grandes troupes depuis le mois de mai jusqu'en septembre, qu'un seul homme en peut tuer neuf ou dix douzaines dans une matinée, lorsque le ciel est couvert de brouillards, et qu'ils viennent manger les baies qui croissent dans les forêts. (Voyage de Dampier, tom. IV, pag. 66).

dont nous allons faire mention dans l'article suivant (1).

(1) Il y a des ramiers dans plusieurs contrées de la terre : en éprouvant les influences des températures, ils subissent des variations qui ont donné naissance à une foule d'individus particuliers, qu'on ne peut rapporter qu'avec peine à des espèces connues. Il me semble que le ramier de Venezuela en Amérique, décrit par Jacquin, *Beytræge zur naturkundige, etc.*, pag. 31, n° 25, appartient à notre espèce commune. Il le détermine par cette phrase : *columba, caudâ æquali, orbis denudatis, atro punctatis corpore griseo. . . . columba corensis*. Ses yeux sont rouges, et vers sa nuque, les plumes sont d'une couleur fort agréable ; leurs bords plus colorés les font paroître comme autant d'écailles. Cet oiseau est-très susceptible de s'appriivoiser, sur-tout dans son jeune âge ; sa chair est fort estimée, et sa taille approche beaucoup de celle du pigeon commun.

Ce même voyageur fait encore mention d'un autre pigeon qu'on voit à Carthagène en Amérique, et qui est de la taille de notre tourterelle. Son plumage est brun, ses yeux noirs, et sa poitrine, son cou sont ondulés de noir et de blanc. Il se contente de nous donner cette description très-succinte.

Columba fusca, oculis nigris, collo et pectore albo nigroque undulatis. . . . columba fusca. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 104, sp. 4. J. J. VIREY.

OISEAUX ÉTRANGERS

QUI ONT RAPPORT AU RAMIER.

LE RAMIER DES MOLUQUES (1).

Voyez les planches enluminées, n^o 164; et pl. LXIV, de ce volume.

LE pigeon ramier des Moluques, indiqué sous ce nom par M. Brisson (2), et que nous

(1) *Columba supernè viridi - aurea in cupri puricolorem mutans, infernè cinereo alba ad vinaceum inclinans, tectricibus caudæ inferioribus castaneo purpureis, rectricibus subtùs cinereis, pedibus plumosis. . . palumbus moluccensis. Brisson, Ornith. gen. 1, sp. 41.*

Columba pedibus plumosis rostro pedibusque virescentibus, corpore æneo. . . columba ænea. Lin. Syst. nat. edit. 15, gen. 104, sp. 22. — Lath. Syst. ornith. gen. 48, sp. 33.

Labillardière, Voyage à la recherche de la Peyrouse, tom. II, pag. 97, vit aux îles des Amis ce même animal. Il est aussi à Botany-Bay. (Voyage du cap. Philips, pag. 127, et la note 101.)

Le pigeon cuivré, mangeur de muscade, décrit par
avons

avons fait représenter avec une noix muscade dans le bec, parce qu'il se nourrit de ce fruit, quelque éloigné que soit le climat des Moluques de celui de l'Europe; ressemble si fort à notre ramier, par la grandeur et la figure, que nous ne pouvons

Sonnerat, Voy. à la nouv. Guinée, pag. 168, fig. 102, est certainement de la même espèce. Seulement sa tête est d'un gris bleuâtre, et une carnosité noirâtre recouvre la base de son bec. Les muscades qu'il avale ne sont point altérées dans ses organes digestifs, et lorsqu'il les rend, elles sont susceptibles de végétation. C'est un véritable semeur de muscades, qui venge ainsi les nations du monopole exclusif de quelques commerçans rapaces qui les rançonnent.

A la suite de cet article, il faut ajouter le pigeon blanc, mangeur de muscades de la nouvelle Guinée, décrit aussi par Sonnerat, pag. 169, planche ciii. Il est moins gros que le précédent d'un quart. Le corps est blanc, à l'exception de la moitié postérieure de l'aile et du bout de la queue, qui sont noirs. Le bec et les pieds sont gris, et l'iris jaune.

Columba alba, remigibus et extremâ caudæ parte nigris, pedibus rostroque dilutè griseis. *columba alba.* Lin. Syst. nat. edit. 15, gen. 104, sp. 35.

Columba corpore albo, remigibus primoribus caudâque ad apicem nigris. .. *columba alba.* Latham, Syst. ornith. gen. 48, sp. 54. J. J. VIREY.

(2) Ornithol. tom. I, pag. 148, avec une figure, planche xiii, fig. 2.

le regarder que comme une variété produite par l'influence du climat.

Il en est de même de l'oiseau indiqué et décrit par M. Edwards (1), et qu'il dit se trouver dans les provinces méridionales de la Guinée (2) : comme il est à demi-pattu, et à peu près de la grandeur du ramier d'Europe, nous le rapporterons à cette espèce comme simple variété, quoiqu'il en diffère par les couleurs, étant marqué de taches triangulaires sur les ailes, et qu'il ait tout le dessous du corps gris, les yeux entourés d'une peau rouge et nue, l'iris d'un beau jaune, le bec noirâtre ; mais toutes ces différences de couleur dans le plumage,

(1) The triangular spotted pigeon. Hist. of birds, planche LXXV.

(2) *Columba supernè fusco purpurascens in violaceum mutans, infernè dilutè cinerea; uropygio albo, maculis in utràque alâ triangularibus albis, reatricibus obscurè cinereis, apice nigris.* . . . *columba guineensis*. Brisson, Ornith. gen. 1, sp. 30. C'est la tourterelle du cap de Bonne - Espérance de Sonnerat. Voyage aux Indes, tom. II, pag. 179.

Columba orbitis nudis rubris alis maculis albis triquetris, reatricibus apice nigris. *columba guinea*. Lin. Syst. nat. edit. 15, gen. 104, sp. 16. Sa taille est celle du ramier. — Lath. Syst. ornith. gen. 48, sp. 35.

le bec et les yeux, peuvent être regardées comme des variétés produites par le climat.

Une troisième variété du ramier qui se trouve dans l'autre continent, c'est le pigeon à queue annelée de la Jamaïque (1), indiqué par Hans Sloane (2) et Browne, qui, étant de la grandeur à peu près du ramier d'Europe, peut y être rapporté plutôt qu'à aucune autre espèce (3) : il est remarquable par

(1) *Columba supernè pallidè cærulea, infernè alba, capite collo inferiore et pectore purpurascens; caudâ pallidè cæruleâ, fasciâ transversâ nigrâ notatâ... columba caudâ annulo cincta, jamaicensis.* Brisson, Ornith. gen. 1, sp. 54.

Columba capite collo et pectore purpurascens, abdomine albido, dorso uropygio et caudâ cærulescente, hac fasciâ nigrâ notatâ. columba caribæa. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 104, sp. 6.

Columba cærulescens, abdomine albo capite collo inferiore pectoreque purpurascens, caudâ fasciâ transversâ nigrâ. columba caribæa. Lath. Syst. ornith. gen. 48, sp. 36. J. J. VIREY.

(2) *Columba caudâ torquatâ, seu fasciâ fuscâ notata.* Sloane, Jamaïc. pag. 302. — *Columba major, nigro cærulescens, caudâ fasciatâ.* Browne, p. 468.

(3) Latham fait mention d'un pigeon de la nouvelle Zélande, dont le tour des yeux est rouge, ainsi que l'iris et le bec; le corps est d'une couleur rouge noirâtre en dessus; le croupion bleu; la queue noire; le

la bande noire qui traverse sa queue bleue, par l'iris des yeux, qui est d'un rouge plus vif que celui de l'œil du ramier, et par deux tubercules qu'il a près de la base du bec.

ventre blanchâtre, et les plumes de l'aile terreuses. Sa taille est de dix-huit pouces. Il me paroît que c'est une véritable variété du pigeon de la Jamaïque.

Columba, orbitis rubris, corpore suprâ rubineo, subtùs albo, uropygio cæruleo, caudâ nigrâ. . . . columba novæ Zealandiæ. Lin. Syst. nat. edit. 15, gen. 104, sp. 5.

Columba rubra, abdomine albo, uropygio cæruleo, caudâ nigrâ. . . . columba zealandica. Latham, Syst. ornith. gen. 48, sp. 37. J. J. VIREY.

 LE FOUNINGO (1).

L'OISEAU appelé à Madagascar *founingomena-rabou*, et auquel nous conserverons une partie de ce nom, parce qu'il nous paroît être d'une espèce particulière (2), et qui,

(1) Le pigeon ramier bleu de Madagascar ; *columba cæruleo nigricans*, *cauda purpuro-violaceâ*, *pedibus plumosis*. . . *palumbus cæruleus madagascariensis*. Brisson, Ornith. gen. 1, sp. 36.

Columba pedibus plumosis, *caudâ violaceâ*, *corpore cæruleo nigricante*. . . *columba madagascariensis*. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 104, sp. 21. Cette espèce est longue d'environ un pied. — Lath. Syst. ornith. gen. 48, sp. 40. J. J. VIREY.

(2) Le pigeon hollandais de Sonnerat, Voyage aux Indes et à la Chine, tom. II, pag. 175, planche CI, est une espèce très-voisine du founingo. Comme lui, son plumage est bleu, le tour de ses yeux est rouge, le croupion et la queue sont d'un beau rouge. Il porte sur le cou, en forme de collerette, et sur la poitrine, de longues plumes étroites, pointues, brillantes, jolies, et plus remarquables que dans le founingo, qui en a de plus petites. Son bec et son iris sont de couleur rouge, et ses pieds sont noirs.

Columba cærulea, *orbitis nudis uropygio caudâque*

quoique voisine de celle du ramier, en diffère trop par la grandeur pour qu'on puisse le regarder comme une simple variété (1), M. Brisson l'a indiqué le premier (2), et nous l'avons fait représenter (3) sous la dénomination de *pigeon ramier bleu de Madagascar* : il est beaucoup plus petit que notre ramier d'Europe, et de la même grandeur à peu près qu'un autre pigeon du même climat, qui paroît avoir été indiqué

rubris, capitis, colli, pectorisque pennis longis, angustis et acuminatis... columba Franciæ. Lin. Syst. nat. ed. 13, gen. 104, sp. 51. Sonnerat ajoute que sa chair passe pour un poison, ce qui ne pourroit être causé que par sa nourriture; sa taille, au reste, est plus forte que celle du ramier; il habite l'île de France. — Latham, Syst. ornith. gen. 48, sp. 42. J. J. VIREY.

(1) *Nota.* Ce qui nous fait présumer que le fanningo est d'une autre espèce que celle de notre ramier, c'est que ce dernier se trouve dans ce même climat. « Nous vîmes, dit Bontekoe, dans l'île de Mascarenes, quantité de pigeons ramiers bleus qui se laissoient prendre à la main; nous en tuâmes ce jour-là près de deux cents. nous y trouvâmes aussi quantité de ramiers ». (Voyage aux Indes orientales, pag. 16.)

(2) Le pigeon ramier bleu de Madagascar. (Brisson, Ornith. tom. I, pag. 140, avec une figure, pl. XIV, fig. 1.)

(3) Voyez les planches enluminées, n° 11.

par Bontius (1), et qui a ensuite été décrit par M. Brisson (2) (3) sur un individu venant de Madagascar, où il s'appelle *founingo mait-sou*, ce qui paroît prouver que, malgré la différence de couleur du verd au bleu, ces deux oiseaux sont de la même espèce, et qu'il n'y a peut-être entre eux d'autre différence que celle du sexe ou de l'âge. On trouvera cet oiseau verd représenté sous la dénomination de *pigeon ramier verd de Madagascar* (4) dans nos planches enluminées.

(1) *Columba viridissimi coloris*. Bonti. Ind. orient. pag. 62.

(2) Le pigeon ramier verd de Madagascar. (Ornith. tom. I, pag. 142, avec une figure, planche XIV, fig. 2.)

(3) *Columba viridi olivacea, remigibus supra nigricantibus, subtus cinereis, oris exterioribus sulphureis, pedibus plumosis. palumbus viridis madagascariensis*. Brisson, Ornith. gen. I, sp. 37.

J. J. VIREY.

(4) Voyez les planches enluminées, n° III.

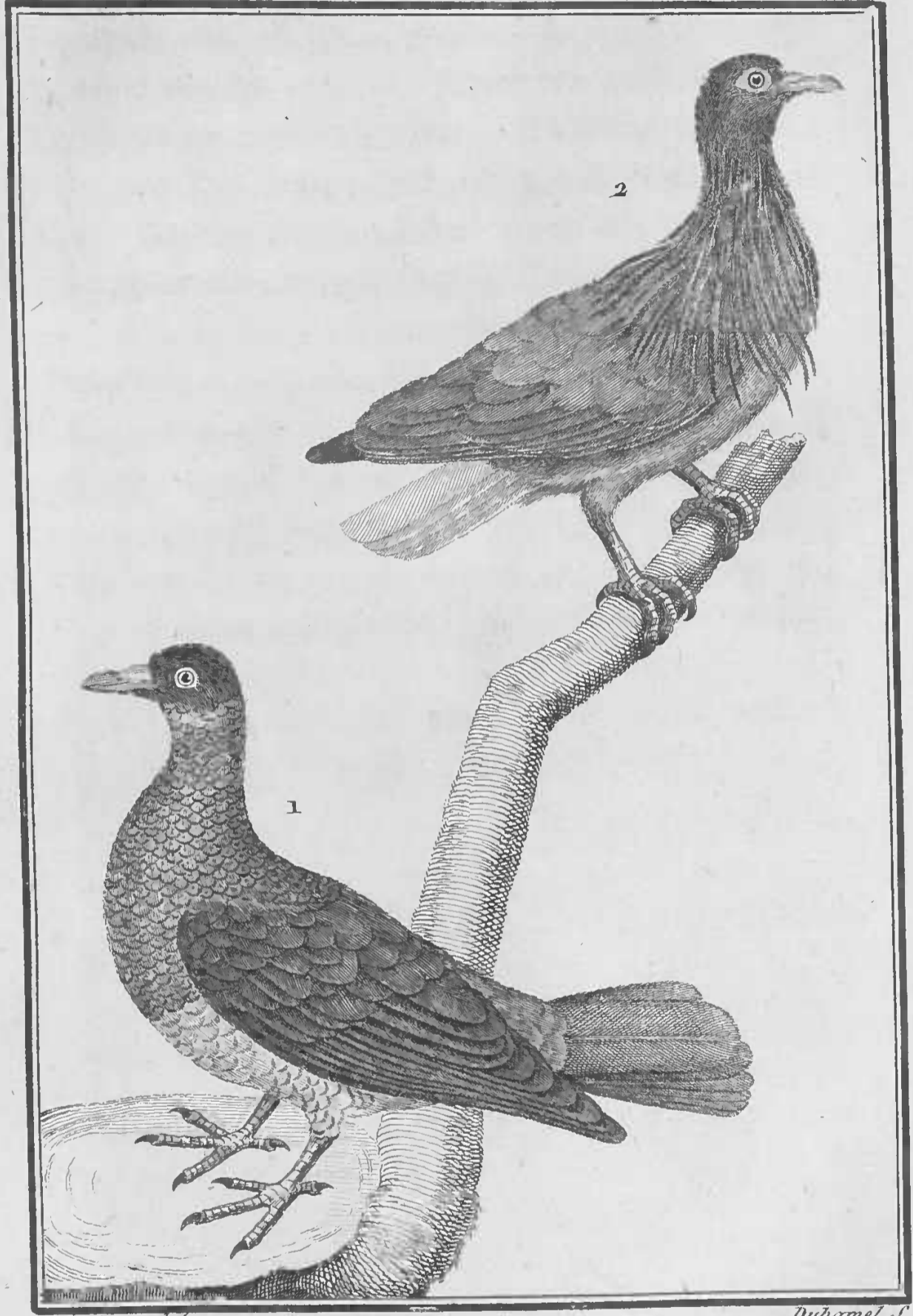
 LE RAMIRET (1).

Voyez les pl. enluminées, n^{os} 111 et 213; et pl. LXV,
de ce volume.

L'OISEAU représenté sous la dénomination de *pigeon ramier de Cayenne*, dont l'espèce est nouvelle, n'a été indiqué par aucun des naturalistes qui nous ont précédés; comme elle nous a paru différente de celle du ramier d'Europe et de celle du founingo d'Afrique, nous avons cru devoir lui donner un nom propre, et nous l'avons appelé *ramiret*, parce qu'il est plus petit que notre ramier: c'est un des plus jolis oiseaux

(1) *Columba dorso, capite et alis ferrugineis, caudâ rotundâ nigrâ, colli pectorisque pennis undulatis rufis, dein albis, margine cœruleis. . . columba speciosa. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 104, sp. 58.*

Columba ferruginea, caudâ nigricante, collo inferiore pectoreque rufo albo purpureoque undulatis. . . columba speciosa. Latham, Syst. ornith. gen. 48, sp. 45, J. J. VIREY,



De Seve del

Duhamel sc

1. LE RAMIRET
2. PIGEON des îles nicobar.

de ce genre , et qui tient un-peu à celui de la tourterelle par la forme de son cou et l'ordonnance des couleurs, mais qui en diffère par la grandeur et par plusieurs caractères qui le rapprochent plus des ramiers que d'aucune autre espèce d'oiseau.

* LE PIGEON

DES ILES NICOBAR (1).

LE pigeon des îles Nincombar ou plutôt Nicobar, décrit et dessiné par Albin (2), est, selon lui, de la grandeur de notre ramier d'Europe, dont la tête et la gorge sont d'un noir bleuâtre, le ventre d'un brun noirâtre, et les parties supérieures du corps et des

* Voyez la planche LXV de ce volume.

(1) *Columba supernè cæruleo, rubro purpureo, luteo et viridi versicolor, infernè obscurè fusca; colli pennis longioribus et strictioribus, remigibus tribus primoribus cæruleis rectricibus albis. . . columba nicombariensis.* Brisson Ornith. gen. 1, sp. 44.

Columba, caudâ albâ, corpore nigro, remigibus cæruleis, dorso viridi-nitente, pennis colli elongatis. . . columba nicobarica. Lin. Syst. nat. ed. 15, gen. 104, sp. 27. — Latham, Syst. ornith. gen. 48, sp. 44. J. J. VIREY.

(2) Pigeon de Nincombar. (Albin tom. III, p. 20, avec des figures, planche XLVII, le mâle; et pl. XLVIII, la femelle.) *Nota.* Cette différence de sexe, donnée par Albin, n'est pas certaine: voyez ci-après ce qu'en dit M. Edwards.

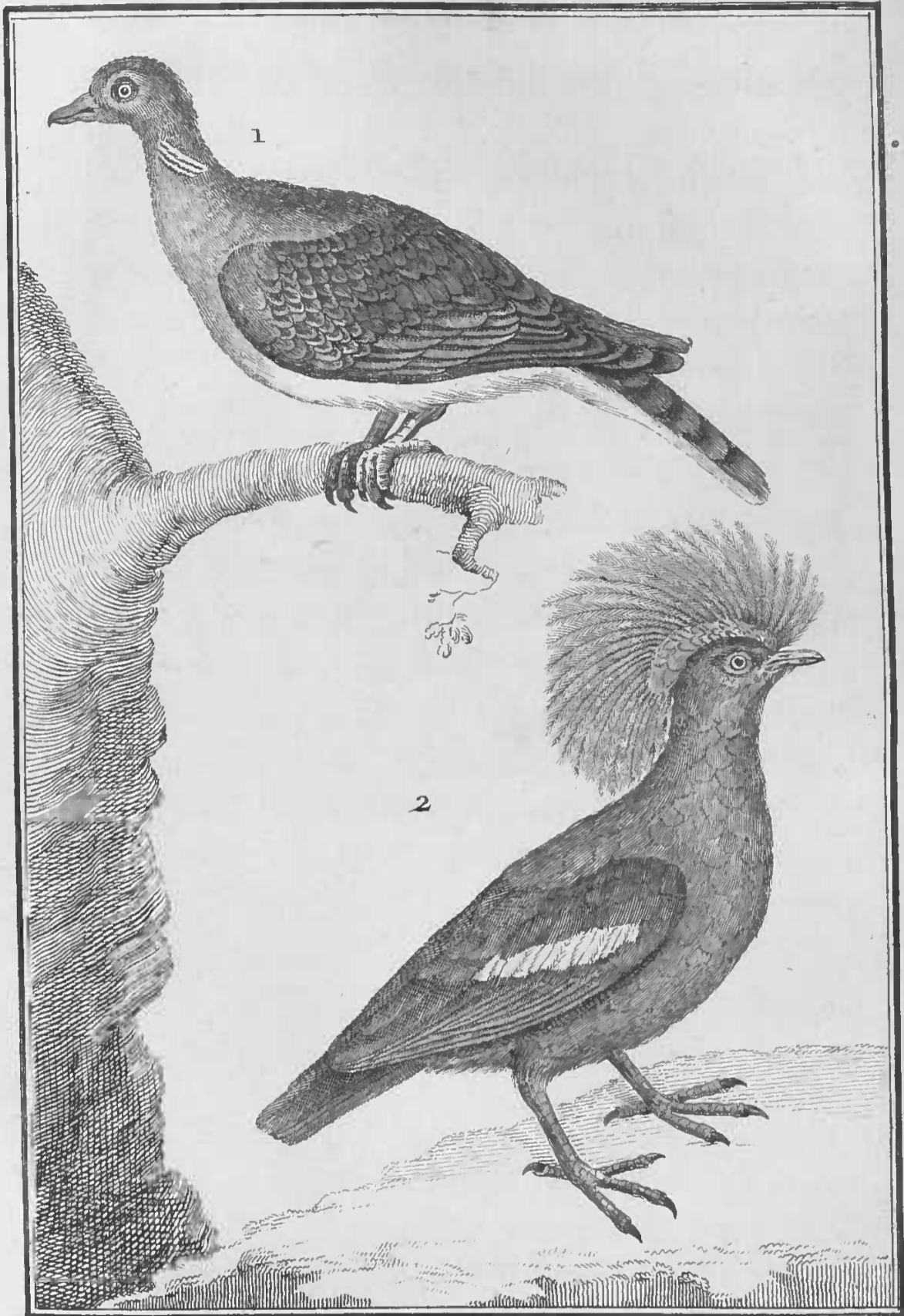
ailes variées de bleu, de rouge, de pourpre, de jaune et de verd. Selon M. Edwards, qui a donné, depuis Albin, une très-bonne description et une excellente figure de cet oiseau (1), il ne paroissoit que de la grosseur d'un pigeon ordinaire. Les plumes sur le cou sont longues et pointues comme celles d'un coq de basse-cour; elles ont de très-beaux reflets de couleurs, variés de bleu, de rouge, d'or et de couleur de cuivre; le dos et le dessus des ailes sont verds, avec des reflets d'or et cuivre. J'ai, ajouté M. Edwards, trouvé dans Albin des figures qu'il appelle le *coq* et la *poule de cette espèce*; je les ai examinés ensuite chez le chevalier Sloane, et je n'ai pu y trouver aucune différence de laquelle on pouvoit conclure que ces oiseaux étoient le mâle et la femelle. Albin l'appelle *pigeon ninkcombar*; le vrai nom de l'île d'où cet oiseau a été apporté est Nicobar (2). Il y a plusieurs petites îles qui

(1) Edwards, Glanures, pag. 271 et suivantes, planche cccxxxix.

(2) Makinstosh dit (Voyage en Europe, en Asie et en Afrique, t. I, lett. 42, Calcutta, 5 novemb. 1779, pag. 398): « Dans l'île de Nicobar, il y a beaucoup de pigeons sauvages; il y en a une espèce que je n'ai

portent ce nom, et qui sont situées au nord de Sumatra.

vue dans aucun autre pays. Elle est d'un bleu foncé et a les pattes, les griffes et la marche d'un perroquet; sa tête, son cou, son corps et sa queue sont ceux d'un pigeon. J'imagine, ajoute-t-il, que cet oiseau est un rejeton du pigeon sauvage et du perroquet. (Cette supposition fautive prouve seulement que cet oiseau a beaucoup d'analogie avec les perroquets.) Ces îles abondent en oiseaux du plumage le plus varié et le plus beau, etc. » J. J. VIREY.



De Jeye del.

Duhamel J.

1. LA TOURTERELLE commune ?
2 PIGEON COURONNÉ de banda ?

LE PIGEON COURONNÉ
DE BANDA (1).

Voyez les planches enluminées, n^o 118 ; et pl. LXVI
de ce volume.

L'oiseau, nommé par les hollandais *crown vogel*, est donné par M. Edwards, pl. CCCXXXVIII, sous le nom de *gros pigeon couronné des Indes* ; et par M. Brisson (2), sous celui de *faisan couronné des Indes*.

(1) *Phasianus cristatus, cinereo cæruleus, tectricibus alarum apice castaneo-purpureis, majoribus quibusdam exteriùs albis, rectricibus apice cinereis. . . . phasianus cristatus indicus*. Brisson, Ornith. gen. 7, sp. 6, avec une figure, planche VI, fig. 1. Il n'y a pas de doute que cet oiseau ne soit un vrai pigeon.

Columba, cærulescens suprâ cinerea, orbitis nigris, cristâ erectâ, humeris ferrugineis. columba cristata. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 104, sp. 17. Cet oiseau craint beaucoup le froid ; il pose son nid sur les arbres.

Columba orbitis nigris, cristâ erectâ, corpore cærulescente, humeris ferrugineis. . . . columba coronata. Latham, Syst. ornith. gen. 48, sp. 19.

J. J. VIREY.

(2) Brisson, loco citato.

Quoique cet oiseau soit aussi gros qu'un dindon, il paroît certain qu'il appartient au genre du pigeon; il en a le bec, la tête, le cou, toute la forme du corps, les jambes, les pieds, les ongles, la voix, le roucoulement, les mœurs, etc.; c'est parce qu'on a été trompé par sa grosseur, qu'on n'a pas songé à le comparer au pigeon, et que M. Brisson, et ensuite notre dessinateur, l'ont appelé *faisan* (1). Le dernier volume des oiseaux de M. Edwards n'avoit pas encore paru; mais voici ce qu'en dit cet habile ornithologiste. « Il est de la famille des pigeons, quoiqu'aussi gros qu'un dindon de médiocre grandeur M. Loten a rapporté des Indes plusieurs de ces oiseaux vivans (2). Il

(1) Il ne s'agit ici que des planches enluminées, et non de la planche de ce volume. J. J. VIREY.

(2) Labillardière, Voyage à la rech. de la Peyrouse, tom. II, p. 291, a vu plusieurs faisans couronnés des Indes, dans l'île de Waygion. Sonnerat, Voy. à la nouv. Guinée, pag. 169, et pl. civ, en donne la figure; il assure que cet oiseau n'habite point l'île de Banda, mais qu'il *ne se trouve et ne se multiplie* que dans la nouvelle Guinée. Le capitaine Forrest, Voy. aux Moluques, pag. 86, en a trouvé à Tomogni. Les naturels du pays les nomment *mututu*, et les papous, *manipi*. Cet oiseau s'apprivoise; il mange du blé

est natif de l'île de Banda. . M. Loten m'a assuré que c'est proprement un pigeon, et qu'il en a tous les gestes et tous les tons ou roucoulemens en caressant sa femelle : j'avoue que je n'aurois jamais songé à trouver un pigeon dans un oiseau de cette grosseur, sans une telle information (1) ».

Il est arrivé à Paris tout nouvellement, à M. le prince de Soubise, cinq de ces oiseaux vivans ; ils sont tous cinq si ressemblans les uns aux autres par la grosseur et la couleur, qu'on ne peut distinguer les mâles et les femelles ; d'ailleurs, ils ne pondent pas, et M. Mauduyt, très-habile naturaliste, nous a assuré en avoir vu plusieurs en Hollande, où ils ne pondent pas plus qu'en France. Je me souviens d'avoir lu, dans quelques voyages, qu'aux grandes Indes on élève et nourrit ces oiseaux dans des basse-cours, à peu près comme les poules (2).

d'Inde ; il frappe des coups assez forts avec ses ailes. Macartney, Voy. en Chine, tom. I, pag. 326, en a vu aussi. J. J. VIREY.

(1) Edwards, Glanures, pag. 269 et suiv.

(2) Latham décrit un pigeon ramier tacheté, dont le plumage n'est pas assez tranché pour former une espèce distincte. C'est sous le nom de *spotted green*

pigeon qu'il le décrit. Synops. tom. II, pag. 642, n° 38.

Columba viridis, abdomine crissoque nigris, pedibus fuscis semi-plumosis, colli pennis angustis et longis, scapularibus maculâ exalbidâ ad apicem notatis, remigibus reatricumque margine exalbido...
columba maculata. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 104, sp. 52.

Columba saturatè viridis corpore suprâ albido maculato, abdomine nigricante, caudâ nigrâ apice ferrugineâ..... columba maculata. Latham, Syst. ornith. gen. 48, sp. 45.

Sa taille est d'un pied; son bec et ses ongles sont noirs. On ignore son pays originaire.

J. VIREY.

L E P I G E O N

RAMIER BLANC MUSCADIVORE (1),

P A R J. J. V I R E Y.

Nous avons cru devoir réunir, ainsi que plusieurs ornithologistes, le pigeon cuivré mangeur de muscades, de Sonnerat, avec le pigeon ramier des Moluques, auquel il ressemble. Il n'en est pas de même du pigeon blanc de la nouvelle Guinée; celui-ci vit bien aussi de muscades et les dissémine avec ses excréments sans les digérer, ainsi que le premier; mais des caractères essentiels ne permettent pas de les réunir.

(1) Sonnerat, Voyage à la nouv. Guinée, pag. 169, tab. 103.

Columba alba, remigibus et extremâ caudæ parte nigris pedibus rostroque dilutè griseis. *columba alba*. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 104, sp. 53.

Columba corpore albo, remigibus primoribus caudæque ad apicem nigris. *columba alba*. Latham, Syst. ornith. gen. 48, sp. 54.

Ce ramier blanc est d'une taille intermédiaire entre le ramier d'Europe et le ramier cuivré muscadivore. Sa tête, sa poitrine, son cou, ses cuisses, son ventre et les deux tiers de la queue sont blancs, ainsi que la moitié antérieure des ailes. Un gris clair colore les pieds et le bec; l'iris est teint en jaune, et le bout de la queue est noir, ainsi que les pennes des ailes.

 LE PIGEON POURPRE

DE JAVA (1),

PAR J. J. V I R E Y.

Nous réunirons ici le *purple pigeon* de Brown (2) avec le *purple crowned pigeon* de Latham (3), parce qu'ils nous semblent assez voisins pour entrer dans la même

(1) *Columba virescens*, capite, colloque dilutè purpureis, pectore aurantio crisso coccineo. . . . *columba purpurea*. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 104, sp. 61. Et *columba viridis*, subtùs in cinereum vergens, fronte et verticis parte purpureis, crisso flavo remigibus nigris. . . *columba purpurata*. Lin. Syst. nat. edit. 15, gen. 104, sp. 64.

Columba viridis, capite colloque purpurescentibus, pectore fulvo, crisso rubro. . . *columba purpurea*.

Columba viridis, pileo coccineo, crisso fulvo, capite collo pectoreque albis. . . *columba purpurata*. Latham, Syst. ornith. gen. 48, sp. 20 et 17.

(2) *Illust. of zool.* p. 42, tab. 18.

(3) *Synops. of birds*, tom. II, part. II, pag. 626, n° 15.

espèce. Le premier habite l'île de Java ; et le second, les îles de la mer du Sud, entre les tropiques. Leur taille est de neuf à dix pouces. Le second peut s'appriivoiser facilement, et il se nourrit de bananes.

Celui de Java est verdâtre, avec des teintes pourpres légères sur la tête et le cou ; la poitrine est orangée ; l'anus, de couleur écarlate. Celui de la mer Australe est verd aussi, avec des teintes cendrées en dessous. Le front et la nuque sont pourpres ; l'anus est d'un jaune rouge ; les plumes de l'aile sont noires. Son bec est jaune et quelquefois noir ; l'iris est jaune. Des bandes grises et jaunes parcourent quelquefois les plumes des ailes ; les pieds sont noirs et rugueux ; les ongles noirs aussi.

LE PIGEON
VIOLET A TÊTE ROUGE

D'ANTIGUE (1),

PAR J. J. VIREY.

SA taille approche de celle du pigeon appelé jacobin, *columba domestica, cucullata*. L. De chaque côté du bec à ses coins, s'étend une membrane rouge charnue qui entoure les yeux. Des plumes fines, disposées en calotte et d'un rouge très éclatant, recouvrent le sommet de la tête. Un gris bleuâtre colore le

(1) Sonnerat, Voy. à la nouv. Guinée, pag. 112, tab. 67.

Columba nigra violaceo et cæruleo nitens, pileo rubro, collo dorso superiore et pectore ex cærulescente griseis... *columba rubricapilla*. Lin. Syst. nat. ed. 13, gen. 104, sp. 62.

Columba atro violacea, pileo orbitisque grisescentibus... *columba rubricapilla*. Latham, Syst. ornith. gen. 48, sp. 19.

cou, le haut du dos et de la poitrine; mais cette couleur s'éclaircit sur cette dernière partie. Un beau noir soyeux et velouté revêt le dos, le ventre, les ailes et la queue. Ce noir se reflète en violet et en bleuâtre. L'iris est gris et rouge dans son cercle extérieur. Une couleur grise se remarque sur les pieds et le bec. Cet oiseau a été décrit par M. Sonnerat.

L E P I G E O N

RAMIER A COLLIER POURPRE (1),

P A R J. J. V I R E Y

L'ÎLE d'Eimeo, dans la vaste mer du Sud, nourrit un joli pigeon assez gros, puisqu'il a quatorze pouces anglais de longueur. Ce qui le distingue, selon M. Latham, qui l'a décrit le premier, c'est un collier pourpre sur la poitrine, accompagné d'une bande blanche. Le front et la gorge sont d'une couleur vineuse ; le sommet de la tête et la

(1) Latham, Synops. of birds, tom. II, part. II, pag. 629, n° 19.

Columba fronte et gutture vinaceis, vertice et cervice fuscis, pectoris fasciâ duplici purpureâ et albâ. columba eimeensis. Lin. Syst. nat. edit. 15, gen. 104, sp. 60.

Columba fusco-virescens, fronte colloque subtus vinaceis, pectore tectricibusque alarum fusco rubris, fasciâ pectorali albâ. . . columba eimensis. Latham, Syst. ornith. gen. 48, sp. 21.

nuque sont bruns. Les côtés de la tête sont couverts de plumes noires ; le bec et les ongles sont aussi de cette couleur. Un beau jaune mordoré revêt les côtés du cou, et cette couleur se change par nuances successivement en un beau pourpre.

LE PIGEON JAMBOO (1),

PAR J. J. VIREY.

MARSDEN fait mention, dans sa description de l'île de Sumatra (2), d'une espèce de pigeon ramier, qui est d'un plumage verd. Sur le front se remarque une teinte de canelle foncée; la poitrine et la gorge sont blanches; le bec et les yeux sont jaunes; une bande latérale verte, et une autre de couleur de canelle partent depuis la poitrine jusques vers les orbites des yeux. Ce pigeon habite principalement dans l'île de Java, où les malais le nomment *pooni jamboo*. Sa stature est moins considérable que dans les espèces précédentes.

(1) *Columba viridis fronte caryophilli colore, jugulo et pectore albis.. columba jambu*. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 104, sp. 63.

Columba viridis, fronte rubra, pectore albo. columba jambos. Latham, Syst. ornith. gen. 48, sp. 18.

(2) Nat. Hist. of Sumatra, in-4°, Lond. pag. 84, et la traduct. franç. par Parraud, in-8° Paris, t. I.

LA TOURTERELLE (1) (2).

LA tourterelle aime peut-être plus qu'aucun autre oiseau, la fraîcheur en été et la chaleur en hyver; elle arrive dans notre climat

(1) La tourterelle. En grec, *trugon*. En latin, *turtur*. En espagnol *tortota* ou *tortora*. En italien, *tortora*, *tortorella*. En allemand, *turtel*, *turtel-taube*. En anglais, *turhe*, *turhedove*. En suédois, *turtur-dufwa*. En polonais, *trakawke* (*). — Turterelle. (Belon, Hist. des oiseaux, pag. 309....) Tourte, turterelle, torterelle, tourterelle. *Idem*, Portraits d'oiseaux, pag. 77. a. — *Turtur*. Gesner, Avi. pag. 316. — *Tortora nostrate*. Olin, pag. 54, avec une figure. — Tourterelle. (Albin, tom. II, pag. 51, avec une figure.) — *Turtur*. Frisch, planche XIV, avec une figure coloriée.

(2) La tourterelle; *columba supernè fusca, infernè alba; collo inferiore et pectore vinaceis; maculâ utrinque in collo nigrâ; tribus quatuorve tæniis albis variegatâ..* *turtur*. Brisson, Ornith. gen. 1, sp. 7.

Columba, reatricibus apice albis, dorso griseo

(*) En malais, *pourcoutout*; aux îles des Amis, *koulou-koulou*.

J. J. VIREY.

DE LA TOURTERELLE. 267

fort tard au printems, et le quitte dès la fin du mois d'août; au lieu que les bisets et les ramiers arrivent un mois plus tôt, et ne partent qu'un mois plus tard; plusieurs même restent pendant l'hiver. Toutes les tourterelles, sans en excepter une, se réunissent en troupes, arrivent, partent et voyagent ensemble; elles ne séjournent ici que quatre ou cinq mois; pendant ce court espace de tems, elles s'apparient, nichent, pondent et élèvent leurs petits au point de pouvoir les emmener avec elles. Ce sont les bois les plus sombres et les plus frais qu'elles préfèrent pour s'y établir; elles placent leur nid, qui est presque tout plat, sur les plus hauts arbres, dans les lieux les plus éloignés de nos habitations. En Suède (1), en Allemagne, en France, en Italie, en Grèce (2), et peut-être encore

pectore incarnato, maculâ laterali colli nigrâ lineolis albis... *columba turtur*. Lin. Syst. nat. edit. 15, gen. 104, sp. 32. — Latham, Syst. ornith. gen. 48, sp. 47. J. J. VIREY.

(1) Linnæus, Faun. succ. n° 175.

(2) Nec hibernare apud nos patiuntur turtures. .. volant gregatim turtures cum accedant et abeunt. columbices quoque discedunt nisi paucæ locis apricis

dans des pays plus froids et plus chauds (1), elles ne séjournent que pendant l'été et quittent également avant l'automne ; seulement Aristote nous apprend qu'il en reste quelques-unes en Grèce, dans les endroits les plus abrités : cela semble prouver qu'elles cherchent les climats très-chauds pour y passer l'hiver. On les trouve presque partout (2) dans l'ancien continent ; on les

remanserint : quod et turtures faciunt. (Arist. Hist. anim. lib. 8, pag. 12.)

(1) Descript. de l'Arabie, par Niebuhr, p. 148. Les bois de l'Arabie sont remplis de tourterelles. Hasselquist écrivoit à Linnæus en 1750, qu'en Palestine il avoit une tourterelle fort rare, aussi blanche que la chaux. Cette espèce venoit de l'Abissinie. Pietro della Valle, Voy. t. IV, pag. 261, a vu des tourterelles à Mangalor. J. J. VIREY.

(2) « Nous vîmes dans le royaume de Siam deux sortes de tourterelles ; la première est semblable aux nôtres, et la chair en est bonne ; la seconde a le plumage plus beau, mais la chair en est jaunâtre et de mauvais goût. Les campagnes sont pleines de ces tourterelles ». (Second Voyage de Siam, pag. 248 ; et Gerouier, Hist. nat. et polit. de Siam, pag. 55.) — Les pigeons ramiers et les tourterelles viennent aux îles Canaries des côtes de Barbarie. (Hist. gén. des Voyages, tom. II, pag. 241.) A Fida, en Afrique, il y a une si grande quantité de tourterelles, qu'un homme, qui tiroit assez bien, vouloit s'engager à en

retrouve (1) dans le nouveau (2) et jusques

tuer cent en six heures de tems. (Bosman , Voyage de Guinée , pag. 416.) — Il y a des tourterelles aux Philippines , aux îles de Pulo-Condor , à Sumatra. (Dampier , tom. I , pag. 406 ; tom. II , pag. 82 ; et tom. III , pag. 155.) — Il y a ici , à la nouvelle Hollande , quantité de tourterelles dodues et grasses , qui sont un très-bon manger. *Idem* , t. IV , p. 159.

(1) Molina , Istor. nat. di Chili , p. 308 , décrit une tourterelle du Chili qui a le corps d'une couleur plombée livide , et les ailes noirâtres ; il n'en donne aucun autre détail. J. J. VIREY.

(2) Les campagnes du Chili sont peuplées d'une infinité d'oiseaux , particulièrement de pigeons ramiers et de beaucoup de tourterelles. (Voyage de Frésier , pag. 74.) Les pigeons ramiers y sont amers , et les tourterelles n'y sont pas un grand régal. *Idem* , pag. 111. — A la nouvelle Espagne il y a plusieurs oiseaux d'Europe , comme des pigeons , des tourterelles grandes comme celles d'Europe , et de petites comme des grives. (Gemelli Carreri , tom. VI , pag. 212.) — Je n'ai vu en aucun endroit du monde une aussi grande quantité de tourterelles et de pigeons ramiers qu'à Areca au Pérou. (Le Gentil , tom. I , pag. 94.) — Il y a dans les terres de la baie de Campêche trois sortes de tourterelles ; les unes ont le jabot blanc , le reste du plumage d'un gris tirant sur le bleu ; ce sont les plus grosses , et elles sont bonnes à manger. Les autres sont de couleur brune par tout le corps , moins grasses et plus petites que les premières : ces deux espèces volent par paires , et vivent

dans les îles de la mer du Sud (1) (2); elles

des baies qu'elles cueillent sur les arbres. Les troisièmes sont d'un gris fort sombre; on les appelle *tourterelles de terre*; elles sont beaucoup plus grosses qu'une alouette, rondes et dodues; elles vont par couple sur la terre. (Voyage de Dampier, tom. III, pag. 510.) — On croit communément qu'il y a à Saint-Domingue des perdrix rouges et des ortolans; on se trompe, ce sont différentes espèces de tourterelles; les nôtres y sont sur-tout fort communes. (Charlevoix, Histoire de Saint-Domingue, tom. I, pag. 28 et 29.) — A la Martinique et aux Antilles, les tourterelles ne se trouvent guères que dans les endroits écartés, où elles sont peu chassées; celles de l'Amérique m'ont paru un peu plus grosses que celles de France.

Dans le tems qu'elles font leurs petits, on en prend beaucoup de jeunes avec des filets; on les nourrit dans des volières; elles s'y engraisent parfaitement bien, mais elles n'ont pas le goût si fin que les sauvages; il est presque impossible de les apprivoiser. Celles qui vivent en liberté, se nourrissent de *prunes de monbin* et d'*olives sauvages*, dont les noyaux leur restent assez long-tems dans le jabot, ce qui a fait croire à quelques-uns qu'elles mangeoient de petites pierres: elles sont ordinairement fort grasses et de bon goût. (Nouveaux Voyages aux îles de l'Amérique, tom. II, pag. 157.)

(1) Dans les îles enchantées de la mer du Sud, nous vîmes des tourterelles qui étoient si familières, qu'elles venoient se percher sur nous. (Hist. des navig. aux terres Australes, tom. II, pag. 52.... I)

sont, comme les pigeons, sujettes à varier; et quoique naturellement plus sauvages, on peut néanmoins les élever de même, et les faire multiplier dans des volières. On unit

il y a force tourterelles aux îles Galla-Pagos, dans la mer du Sud; elles sont si privées, qu'on en peut tuer cinq ou six douzaines en une après-midi avec un simple bâton. (Nouveaux Voyages aux îles de l'Amérique, tom. II, pag. 67.

(2) La Pérouse en a trouvé plusieurs fois dans son Voyage, t. II, p. 378; t. III, p. 54, 227, 237 et 280. Vancouver, tom. III, pag. 572, en a remarqué dans l'île du Prince George. Marien, Duclesmeur et Surville en ont vu encore dans plusieurs lieux, p. 33 et 185. Dom Pernetty en a trouvé aux Malouines, Voy. tom. I, pag. 146. Selon Thunberg, Voy. pag. 191, il y a des tourterelles sauvages en grand nombre à Ceylan; elles vivent de fruit de canelier. Le capitaine Forrest, dans son Voyage à la nouvelle Guinée, 1775, en octobre, pag. 286, aperçut un grand nombre de tourterelles perchées, dans l'île de Banwoot.

Browne en a trouvé un grand nombre en Syrie et dans le Darfour, Voy. tom. I, pag. 98; et tom. II, pag. 28.

Le capitaine Stedman en aperçut plusieurs fois à Surinam, tom. I, pag. 598. Celles de Cayenne nichent dans le mois d'avril, et pondent deux œufs d'un blanc sale dont l'un produit un mâle, l'autre une femelle.

J. J. VIREY.

aisément ensemble les différentes variétés ; on peut même les unir au pigeon , et leur faire produire des métis ou des mulets , et former ainsi de nouvelles races ou de nouvelles variétés individuelles. « J'ai vu , m'écrit un témoin digne de foi (1) , dans le Bugey , chez un chartreux , un oiseau né du mélange d'un pigeon avec une tourterelle ; il étoit de la couleur d'une tourterelle de France ; il tenoit plus de la tourterelle que du pigeon ; il étoit inquiet , et troubloit la paix dans la volière. Le pigeon père étoit d'une très-petite espèce , d'un blanc parfait , avec les ailes noires ». Cette observation , qui n'a pas été suivie jusqu'au point de savoir si le métis provenant du pigeon et de la tourterelle étoit fécond , ou si ce n'étoit qu'un mulet stérile ; cette observation , dis - je , prouve au moins la très-grande proximité de ces deux espèces : il est donc fort possible , comme nous l'avons déjà insinué , que les bisets , les ramiers et les tourterelles , dont les espèces paroissent se soutenir séparément et sans mélange , dans l'état de nature , se soient néanmoins souvent unies dans celui de domesticité , et que de leur mélange

(1) M. Hébert , que j'ai déjà cité plus d'une fois.

soient

soient issues la plupart des races de nos pigeons domestiques, dont quelques - uns sont de la grandeur du ramier, et d'autres ressemblent à la tourterelle par la petitesse, par la figure, etc., et dont plusieurs enfin tiennent du biset, ou participent de tous trois.

Et ce qui semble confirmer la vérité de notre opinion sur ces unions, qu'on peut regarder comme illégitimes, puisqu'elles ne sont pas dans le cours ordinaire de la Nature, c'est l'ardeur excessive que ces oiseaux ressentent dans la saison de l'amour : la tourterelle est encore plus tendre, disons plus lascive, que le pigeon, et met aussi dans ses amours, des préludes plus singuliers. Le pigeon mâle se contente de tourner en rond en piaffant et se donnant des grâces autour de sa femelle. Le mâle tourterelle, soit dans les bois (1), soit dans une volière,

(1) Les tourterelles se plaisent dans les forêts solitaires et sauvages, parmi les bosquets touffus et les grands arbres. C'est là qu'elles aiment à déposer leur nid. Cet instinct agreste n'est pourtant pas invincible ; car elles s'appriivoisent assez facilement. Leur ponte est de deux œufs, comme dans tout le genre des pigeons. Elles ont un pied de longueur. Ces oiseaux font beaucoup de ravages dans les champs semés de

commence par saluer la sienne en se prosternant devant elle dix-huit ou vingt fois de suite; il s'incline avec vivacité et si bas, que son bec touche à chaque fois la terre ou la branche sur laquelle il est posé; il se relève de même; les gémissemens les plus tendres accompagnent ces salutations; d'abord la femelle y paroît insensible, mais bientôt l'émotion intérieure se déclare par quelques sons doux, quelques accens plaintifs qu'elle laisse échapper, et lorsqu'une fois elle a senti le feu des premières approches, elle ne cesse de brûler, elle ne quitte plus son mâle, elle lui multiplie les baisers, les caresses, l'excite à la jouissance et l'entraîne aux plaisirs jusqu'au tems de la ponte, où

pois, car ils en avalent en grande quantité; ce qui distend beaucoup leur jabot lorsque ces semences légumineuses viennent à se gonfler.

Thunberg (Voyages au Japon par le cap de Bonne-Espérance) a trouvé dans toutes les contrées australes de l'Afrique la tourterelle à collier. Elle se plaît surtout dans les lieux garnis de buissons. Cet oiseau, dit-il, ne change jamais de place sans rire ensuite, d'où vient son nom spécifique *risoria*. Ce ris et ses *hou-hou* indiquent le lieu de sa retraite. Sa chair rôtie est assez sèche. (Voyage , tom. I , pag. 330).

J. J. VIREY.

elle se trouve forcée de partager son tems, et de donner des soins à sa famille. Je ne citerai qu'un fait qui prouve assez combien ces oiseaux sont ardents (1); c'est qu'en mettant ensemble dans une cage, des tourterelles mâles, et dans une autre des tourterelles femelles, on les verra se joindre et s'accoupler comme s'ils étoient de sexe différent; seulement cet excès arrive plus promptement et plus souvent aux mâles qu'aux femelles : la contrainte et la privation ne servent donc souvent qu'à mettre la nature en désordre, et non pas à l'éteindre!

Nous connoissons, dans l'espèce de la tourterelle, deux races ou variétés constantes (2); la première est la tourterelle

(1) La tourterelle, m'écrit M. le Roi, diffère du ramier et du pigeon, par son libertinage et son inconstance, malgré sa réputation. Ce ne sont pas seulement les femelles enfermées dans les volières, qui s'abandonnent indifféremment à tous les mâles; j'en ai vu de sauvages, qui n'étoient ni contraintes, ni corrompues par la domesticité, faire deux heureux de suite sans sortir de la même branche.

(2) Au nombre des variétés des tourterelles, on doit mettre la tourterelle grise de l'île de Luçon, dont Sonnerat a donné la description dans son Voyage aux Indes et à la Chine, tom. II, pag. 52, tab. xxii. Elle

commune (1); la seconde s'appelle la *tourterelle à collier* (2), parce qu'elle porte sur le cou, une sorte de collier noir; toutes deux se trouvent dans notre climat (3), et lors-

est d'un gris elair, un peu vineux sur la poitrine et le ventre; un petit collier noir s'aperçoit sur les plumes du cou. Les grandes plumes sont noires, ainsi que les petites; mais celles-ci sont bordées de fauve. Les plumes du dessus de la queue sont noires, celles du dessous blanches. Le bec et l'iris sont d'un rouge carmin, les pieds d'un rouge vineux.

La tourterelle brune de la Chine, dont parle le même voyageur, tom. II, pag. 177, est de la même espèce. Sa tête, son cou, sa poitrine et son dos sont d'une teinte terreuse brunâtre, qui est plus claire vers la gorge. Il y a quelques plumes noires vers la tête du cou. Les petites plumes des ailes sont brunes, bordées d'un jaune d'orpiment. Le ventre et les cuisses sont teints d'un gris vineux lavé. Le bec, l'iris et les pieds sont d'un rouge de laque.

La tourterelle de Portugal n'est qu'une variété de l'espèce commune. Forskahl, dans sa Faune d'Arabie, pag. 5, fait mention d'une tourterelle qui est d'un rouge tirant sur le terreux; c'est encore une variété de l'espèce ordinaire. J. J. VIREY.

(1) Voyez les planches enluminées, n° 394, et planche LXVII de ce volume.

(2) Planch. enlumin. n° 244, et planche LXVII de ce volume.

(3) Sonnini a vu en Egypte des tourterelles à collier,



De Sève del.

Jourdan sc.

1. LA TOURTERELLE à collier
2. LA TOURTERELLE blanche

qu'on les unit ensemble, elles produisent un métis : celui que Schwenckfeld décrit, et qu'il appelle *turtur mixtus* (1), provenoit d'un mâle de tourterelle commune et d'une femelle de tourterelle à collier, et tenoit plus de la mère que du père ; je ne doute pas que ces métis ne soient féconds, et qu'ils ne remontent à la race de la mère dans la suite des générations. Au reste, la tourterelle à collier (2) est un peu plus grosse que la

columba risoria. L. Les habitans les aiment beaucoup, et en prennent un soin particulier. (Voyez Sonnini, Voyage dans la haute et basse Egypte, tom. I, p. 346).

J. J. VIREY.

(1) Theriotrop. Sil. pag. 365.

(2) *Columba supernè ex albo rufescens, infernè alba, collo inferiore et pectore albis ad vinaceum tendentibus, collo superiore torque nigro cincto.* ...
turtur torquatus. Brisson, Ornith. gen. 1, sp. 8.

Columba suprâ lutescens, lunulâ cervicali nigrâ...
columba risoria. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 104, sp. 33.

Columba suprâ lutescens subtùs alba, lunulâ cervicali nigrâ. ... *columba risoria*. Latham, Syst. ornith. gen. 48, sp. 31.

La tourterelle grise de la Chine de Sonnerat, Voy. aux Indes, tom. II, pag. 176, tab. CII, est une variété de cette espèce. Sa taille égale notre tourterelle blanche de volière. Ses teintes sont généralement d'un gris

tourterelle commune, et ne diffère en rien pour le naturel et les mœurs : on peut même dire qu'en général les pigeons, les ramiers et les tourterelles se ressemblent encore plus par l'instinct et les habitudes naturelles, que par la figure : ils mangent et boivent de même sans relever la tête, qu'après avoir avalé toute l'eau qui leur est nécessaire ; ils volent de même en troupes ; dans tous la voix est plutôt un gros murmure ou un gémissement plaintif, qu'un chant articulé : tous ne produisent que deux œufs, quelquefois trois, et tous peuvent produire plusieurs fois l'année, dans des pays chauds ou dans des volières (1).

vineux, plus rougeâtre sur la poitrine et le ventre. Les plumes du cou en arrière ont la forme d'un cœur renversé ; elles sont noires, avec une tache blanche ronde sur les côtés du cou. Un brun terreux recouvre les plumes des ailes. L'iris est rouge, le bec noir, et les pieds sont jaunes. J. J. VIREY.

(1) M. de la Borde parle des tourterelles de Cayenne, appelées *tourtes* dans le pays. Elles y sont communes, et se nourrissent de préférence de graines d'oranger et de citronnier. On les tue à l'affût sous ces arbres. Elles s'assemblent au nombre de dix à douze dans le même lieu pour manger. Dans les tems secs, elles vont boire aussi en grand nombre. Elles ne produisent que dans

DE LA TOURTERELLE. 279

la saison des pluies deux œufs, rarement trois, de couleur blanche. Elles posent leurs nids dans des haliers, sur de petits arbres, où elles ajustent quelques petites branches mortes. Elles sont faciles à apprivoiser.

Il y a encore de petites tourterelles nommées *ortolans*, qui pondent à terre deux œufs dans les savannes, ou dans des buissons. Elles ont une espèce de roucoulement, qu'elles répètent ordinairement trois fois en traînant. Cet oiseau est le cocotzin de Fernandez.

Les deux oiseaux dont nous venons de faire mention d'après un mémoire manuscrit de M. de la Borde, sont peut-être des espèces distinctes; et il en est parlé dans la suite à l'article des oiseaux étrangers qui ont rapport à la tourterelle. Cet observateur fait encore mention des tourterelles des savannes, appelées *petits ramiers de savanne*. On les reconnoît à quelques plumes de couleur vive de gorge de pigeon, qu'elles portent à la partie latérale du cou près de la tête de chaque côté. Leur demeure habituelle est communément une savanne à proximité de quelque bosquet, qui se remarque d'espace en espace. Leur ponte est dans le tems des pluies, et même pendant toute l'année; car on trouve de leurs œufs et de leurs petits en toute saison, comme dans l'espèce des ramiers et des autres tourterelles.

J. J. VIRREY.

OISEAUX ÉTRANGERS

QUI ONT RAPPORT A LA TOURTERELLE.

LA TOURTERELLE

DU CANADA (1).

*Voyez les planches enluminées, n° 176; et pl. LXVIII
de ce volume.*

LA tourterelle, comme le pigeon et le ramier, a subi des variétés dans les différens climats, et se trouve de même dans les deux

(1) La tourterelle du Canada ; *columba supernè griseo fusca, infernè sordidè alba, remigibus fuscis, oris exterioribus majorum flavicantibus, reatricibus cinereis..... turtur canadensis*. Brisson, Ornithol. gen. 1, sp. 21.

Columba, remigibus primoribus apice flavicantibus, reatricibus sub cinereis, extimis albis. columba canadeusis. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 104, sp. 30. Cet oiseau a beaucoup de ressemblance avec la tourterelle de la Caroline.

Columba caudâ cuneatâ, corpore griseo-fusco



De Seve del.

Jourdan sc.

1. LA TOURTERELLE du Canada
2. LA TOURTERELLE à collier du Sénégal

continens. Celle qui a été indiquée par M. Brisson , sous le nom de *tourterelle du Canada* , et que nous avons fait représenter , est un peu plus grande , et a la queue plus longue que notre tourterelle d'Europe ; mais ces différences ne sont pas assez considérables pour qu'on en doive faire une espèce distincte et séparée : il me paroît qu'on peut y rapporter l'oiseau donné par M. Edwards sous le nom de *pigeon à longue queue* , planche xv , et que M. Brisson a appelé *tourterelle d'Amérique*. Ces oiseaux se ressemblent beaucoup ; et comme ils ne diffèrent de notre tourterelle que par leur longue queue , nous ne les regardons que comme des variétés produites par l'influence du climat.

subtus albido , remigibus primoribus apice flavicantibus reatricibus extimis albis... columba canadensis.

Latham , Syst. ornithol. gen. 48 , sp. 72.

J J. VIREY.

LA TOURTERELLE DU SÉNÉGAL.

*Voyez les planches enluminées, n^{os} 160 et 161; et
pl. LXVIII de ce volume.*

LA tourterelle du Sénégal (1) et la tourterelle à collier du Sénégal (2), toutes deux indiquées par M. Brisson, et dont la seconde

(1) La tourterelle du Sénégal; *columba supernè fusco-cinerea, collo inferiore et pectore roseis, maculâ infrâ aures nigrâ, maculis in utraq̃ue alâ nigris, reatricibus lateralibus versùs apicem nigris albo terminatis. turtur americanus. Brisson, Ornithol. gen. 1, sp. 13, avec une figure, pl. x, fig. 1.*

Columba pectore rubro, reatricibus apice nigris albo marginatis. ... columba marginata. Lin. Syst. nat. edit. 15, gen. 104, sp. 40.

Columba caudâ maculatâ, corpore suprâ fusco cinereo, pectore rubro, reatricibus apice nigris albo marginatis. columba marginata. Latham, Syst. ornith. gen. 48, sp. 75.

(2) La tourterelle à collier du Sénégal; *columba supernè griseo fusca, infernè sordidè alba, remigibus omnibus interiùs rufis, reatricibus subtis nigris. ... turtur senegalensis. Brisson, Ornith. gen. 1, sp. 25.*

DE LA TOURTERELLE. 283

n'est qu'une variété de la première, comme la tourterelle à collier d'Europe n'est qu'une variété de l'espèce commune, ne nous paroissent pas être d'une espèce réellement différente de celle de nos tourterelles, étant à peu près de la même grandeur, et n'en différant guère que par les couleurs ; ce qui doit être attribué à l'influence du climat.

Nous présumons même que la tourterelle

Et sa *turtur torquatus senegalensis*. *collo superiore torque nigro cincto*. Brisson, Ornith. gen. 1, sp. 14, avec une figure, pl. XI, fig. 1.

Columba, reatricibus extimis basi exteriore maculâque apicis albis, maculis tetricum alarum violaceo-azureis.. columba afra. Lin. Syst. nat. edit. 15, gen. 104, sp. 51. Et *columba reatricibus intermediis duabus ex griseo fuscis reliquis ad $\frac{2}{3}$ nigris, ultimâ parte griseis, torque nigro.* *columba vinacea*. Lin. Syst. nat. edit. 15, gen. 104, sp. 57. Selon Thunberg, Voy. tom. II, pag. 146, elle est très-commune au cap de Bonne-Espérance.

Columba griseo-fusca subtis albida, maculis tetricum alarum violaceo-azureis reatricibus extimis maculâque apice albis. *columba atra*. Latham, Syst. ornithol. gen. 48, sp. 64. Et *columba griseo-fusca subtis alba, collo superiore torque nigro, remigibus fuscis albido extis marginatis....* .. *columba vinacea*. Ibidem, sp. 63.

J. J. VIREY.

à gorge tachetée du Sénégal (1), étant de la même grandeur et du même climat que les précédentes, n'en est encore qu'une variété.

(1) La tourterelle à gorge tachetée du Sénégal; *columba supernè fusco-rufescens, infernè alba, collo inferiore nigro maculato, remigibus exteriùs fuscis, reatricibus tribus extimis ultimâ medietate albis. . . turtur gutture maculato senegalensis*. Brisson, Ornith. gen. 1, sp. 25, et figure, planche VIII, fig. 3.

Columba reatricibus tribus extimis ultrâ medietate albis, collo subtùs nigro maculato. columba senegalensis. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 104, sp. 26.

Columba fusco-rufescens, subtùs alba, collo subtùs nigro maculato, reatricibus tribus extimis ultimâ medietate albis. . . columba senegalensis. Latham, Syst. ornithol. gen. 68, sp. 62. J. J. VIREY.



De Sève del.

J. B. Racine J.

1. LA TOURTELETTE
2. LE TOUROCCO

LE TOUROCCO (1).

Voyez les planches enluminées, n° 329, et pl. LXIX de ce volume.

MAIS il y a, dans cette même contrée du Sénégal, un oiseau qui n'a été indiqué par aucun des naturalistes qui nous ont précédés, que nous avons fait représenter sous la dénomination de *tourterelle à large queue du Sénégal*, nous ayant été donné sous ce nom par M. Adanson : néanmoins, comme cette espèce nous paroît réellement différente de celle de la tourterelle d'Europe, nous avons cru devoir lui donner le nom propre de *tourocco*, parce que cet oiseau, ayant le bec et plusieurs autres caractères de la tourterelle, porte sa queue comme le hocco.

(1) *Columba cinnamomea, subtus exalbida, caudâ apice albâ. . . columba macroura*. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 104, sp. 71.

Columba macroura, caudâ cuneatâ, corpore cinnamomeo subtus albido, reatricibus apice albis... columba macroura. Latham, Syst. ornith. gen. 48, sp. 76.

J. J. VIREY.

LA TOURTELETTE.

Voyez les planches enluminées, n° 140 ; et pl. LXIX de ce volume.

UN autre oiseau qui a rapport à la tourterelle, est celui qui a été indiqué par M Brisson (1), et que nous avons fait représenter sous la dénomination de *tourterelle à cravate noire du cap de Bonne-Espérance* ; nous

(1) La tourterelle du cap de Bonne-Espérance ; *columba supernè griseo-fusca infernè sordidè alba ; caudâ longissimâ acutâ remigibus majoribus interioribus rufis, reatricibus subtùs nigris. . . turtur capitis Bonæ Spei*. Brisson , Ornith. gen. 1 , sp. 22 , avec une figure pl. ix , fig. 2.

Columba remigibus primoribus latere interiore rufis. . . . columba capensis. Lin. Syst. nat. edit. 15 , gen. 104 , sp. 59.

Columba caudâ cuneatâ , corpore griseo fusco subtùs albo , remigibus primoribus latere inferiore albis. . . . columba capensis. Latham , Syst. ornith. gen. 48 , sp. 75.

Cette espèce, qui n'est pas plus grosse qu'une alouette , mais dont la queue est longue , se trouve dans l'Afrique australe. Sa taille, avec sa queue , est de neuf à dix pouces. J. J. VIREY.

croyons devoir lui donner un nom propre, parce qu'il nous paroît être d'une espèce particulière et différente de celle de la tourterelle ; nous l'appelons donc *tourtelette*, parce qu'il est beaucoup plus petit que notre tourterelle ; il en diffère aussi en ce qu'il a la queue bien plus longue, quoique moins large que celle du tourocco ; il n'y a que les deux plumes du milieu de la queue qui soient très-longues ; c'est le mâle de cette espèce qui est représenté dans nos planches enluminées : il diffère de la femelle en ce qu'il porte une espèce de cravate d'un noir brillant sous le cou et sur la gorge, au lieu que la femelle n'a que du gris mêlé de brun sur ces mêmes parties. Cet oiseau se trouve au Sénégal comme au cap de Bonne-Espérance, et probablement dans toutes les contrées méridionales de l'Afrique (1).

(1) C'est peut-être le pigeon du Cap dont parle Stavorinus, Voy. tom. I, p. 24. Browne, Voy. en Syrie et au Darfour, tom. II, pag. 28, fait aussi mention d'une tourterelle qui peut se rapprocher de celle-ci. Voyez encore les Pigeons du Cap ; le Voyage de Dixon, t. I, pag. 166. Sonnerat, dans le Journ. de physiq. décembre, 1774, p. 466 ; et l'Hist. de l'acad. des scienc. 1686, tom. II, p. 8 ; le Magasin encyclop. 1798, n° 12, p. 453 ; et n° 7, p. 315.

 LE TURVERT (1).

Nous donnons le nom de *turvert* à un oiseau verd qui a du rapport avec la tourterelle, mais qui nous paroît être d'une espèce distincte et séparée de toutes les autres; nous comprenons, sous cette espèce du turvet, les

(1) *Columba cænea*, corpore subtùs purpureo-violaceo... *columba viridis*. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 104, sp. 23.

Columba viridis, capite ex cærulescente cinereo, occipite nigro, mento gulâque flavis, crisso aurantio, reatricibus 6 mediis viridibus, cæteris ruberrimis... *columba melanocephala*. Lin. Syst. nat. edit. 13, sp. 54. D'après Forster, Indian zoology, tab. 7.

Columba viridis, capite, collo et pectore ex vinaceo-rubris renigibus majoribus fuscis, abdomine atro... *columba javanica*. Lin. Syst. nat. edit. 13, sp. 55.

Columba viridis. Latham, Syst. ornith. gen. 48, sp. 58.

Columba viridis, capite cinerascence, occipite nigro, gulâ abdomine ino crissoque flavis, reatricibus tribus exterioribus purpureo coccineis... *columba melanocephala*. Ibidem, sp. 59.

Columba javanica. Ibidem, sp. 60.

J. J. VIREY.

trois

DE LA TOURTERELLE. 289

trois oiseaux représentés (1). Le premier de ces oiseaux a été indiqué par M. Brisson (2), sous la dénomination de *tourterelle verte d'Amboine*; et dans nos planches enluminées, sous celle de *tourterelle à gorge pourprée d'Amboine*, parce que cette couleur de la gorge est le caractère le plus frappant de cet oiseau (3) : le second, sous le nom de

(1) Voyez les planches enluminées : le premier, n° 142 ; le second n° 214 ; le troisième, n° 117.

(2) La tourterelle verte d'Amboine ; *columba viridicaurea in cupri puricolore mutans, collo inferiore purpuro-violaceo... turtur viridis amboinensis*. Brisson, Orn. gen. 1, sp. 43, avec une figure, pl. xv, fig. 2.

(3) C'est vraisemblablement à cette espèce qu'il faut rapporter les passages suivans. « Il y a dans l'île de Java un nombre infini de tourterelles de couleurs différentes, de vertes avec des taches noires et blanches, de jaunes et blanches, de blanches et noires, et une espèce dont la couleur est cendrée : leur grosseur est aussi différente que leurs couleurs sont variées ; les unes sont de la grosseur d'un pigeon, et les autres sont plus petites qu'une grive ». (Le Gentil, Voyage autour du monde, tom. III, pag. 74.)

« Il y a aux Philippines une sorte de tourterelle qui a les plumes grises sur le dos et blanches sur l'estomac, au milieu duquel on voit une tache rouge comme une plaie fraîche dont le sang sortiroit », (Gemelli Carreri, t. V, p. 266.

tourterelle de Batavia, n'a été indiqué par aucun naturaliste (1). Nous ne le regardons pas comme formant une espèce différente du turvert ; on peut présumer qu'étant du même climat et peu différent par la grandeur, la forme et les couleurs, ce n'est qu'une variété peut-être de sexe ou d'âge : le troisième, sous la dénomination de *tourterelle de Java*, parce qu'on nous a dit qu'il venoit de cette île, ainsi que le précédent, ne nous paroît encore être qu'une simple variété du turvert, mais plus caractérisée que la première, par la différence de la couleur sous les parties inférieures du corps.

(1) Nous croyons devoir joindre avec raison à ces turverts, celui de la Chine, qui a le sommet de la tête d'un beau bleu, et qui est de la même grandeur que la *tourterelle de Java*. Le dessus de son corps est verd ; les parties inférieures sont rougeâtres ; les plumes de la queue et des ailes sont d'un bleu foncé et noir ; le bec est d'une couleur rouge. Cet oiseau a été décrit par Latham, *Synopsis of birds*, tom. II, part. II, pag. 655, n° 52, sous le nom de *blue crowned turtle*.

DE QUELQUES OISEAUX

QUI ont été présentés comme des
PIGEONS et comme des TOURTERELLES.

CE ne sont pas là les seules espèces ou variétés du genre des tourterelles ; car, sans sortir de l'ancien continent, on trouve la *tourterelle de Portugal* (1) (2), qui est brune, avec des taches noires et blanches de chaque côté, et vers le milieu du cou ; la *tourterelle*

(1) Colombe de Portugal. (Albin , tom. II , p. 52 , avec une figure , planche XLVIII.

(2) *Columba saturatè fusca ; maculâ utrinque in collo albo et nigro variegatâ ; reatricibus intermediis saturatè cinereis apice albis, lateribus exteriùs et apice albis, interiùs saturatè cinereis. .. turtur lusitanus.* Brisson , Ornith. gen. 1 , sp. 9.

Columba fusca, maculâ laterali colli albo nigroque variâ, reatricibus cinereis, lateralibus latere exteriore omnibus apice albis. Latham , Syst. ornithol. gen. 48 , sp. 47 , var. g.

J. J. VIREY.

rayée de la Chine (1) (2), qui est un bel oiseau dont la tête et le cou sont rayés de jaune, de rouge et de blanc; *la tourterelle rayée des Indes* (3) (4), qui n'est pas rayée

(1) Colombe de la Chine. (Albin, tom. III, p. 19, avec une figure, pl. XLVI.)

(2) *Columba supernè fusca tæniis, transversis arcuatis nigris striata, infernè pallidè rosea, rectricibus alarum majoribus intermediis albis, remigibus nigris, oris exterioribus albis... turtur sinensis striatus*. Brisson, Ornith. gen. 1, sp. 16.

Columba fusca nigro-fasciata, abdomine subsanguineo, alis flavis remigibus rostroque nigris. . . columba sinica. Lin. Syst. nat. ed. 13, gen. 104, sp. 28.

Columba fusca nigro fasciata abdomine subsanguineo, remigibus nigris, rostro nigro..... columba sinica. Latham, Syst. ornith. gen. 48, sp. 52.

Cet oiseau est de la taille de notre tourterelle à collier. J. J. VIREY.

(3) Pigeon barré. (Edwards, Hist. of birds, tom. I, planche XVI.)

(4) *Columba supernè cinereo-fusca, tæniis transversis arcuatis nigris striata, infernè rosea, rectricibus lateralibus apice albis. . turtur indicus striatus*. Brisson, Ornith. gen. 1, sp. 17.

Columba orbitis lorisque candidis, corpore cinereo nigro fasciato, subtùs rufo. . . columba striata. Lin. Syst. nat. edit. 13, g. 104, sp. 18. — Latham, Syst. ornith. gen. 48, sp. 53.

Cette espèce se trouve aussi en Amérique, à

longitudinalement sur le cou comme la précédente, mais transversalement sur le corps et les ailes; la *tourterelle d'Amboine* (1), aussi rayée transversalement de lignes noires sur le cou et la poitrine, avec la queue très-longue: mais, comme nous n'avons vu aucun de ces quatre oiseaux en nature, et que les auteurs qui les ont décrits les nomment *colombes* ou *pigeons*, nous ne devons pas décider si tous appartiennent plus à la tourterelle qu'au pigeon.

Venezuela, suivant Jacquin. Elle est plus petite que notre tourterelle, car elle n'a que neuf pouces et demi de longueur. J. J. VIREY.

(1) *Columba rufa*, *caudâ longissimâ*; *pennis collum et pectus tegentibus nigricante transversim striatis*; *remigibus fuscis, rectricibus fusco-rufescentibus*. *turtur amboinensis*. La tourterelle d'Amboine. Ornithol. pag. 127, avec une figure. planche IX, fig. 3.

 LA TOURTE (1).

DANS le nouveau continent on trouve d'abord la tourterelle de Canada, qui, comme je l'ai dit, est de la même espèce que notre tourterelle d'Europe.

Un autre oiseau, qu'avec les voyageurs nous appellerons *tourte*, est celui qui a été

(1) *Columba orbitis cæruleis, subtus rufescens*. . . . *columba carolinensis*. Lin. Syst. nat. edit. 13, g. 104, sp. 37.

Columba, caudâ cuneatâ, corpore rufo cinereo subtus rufescente, orbitis cæruleis. . . *columba carolinensis*. Latham, Syst. ornith. gen. 48, sp. 71.

Columba supernè fusco cinerea paululùm rufo, admixto, infernè rufescens, caudâ longissimâ acutâ; remigibus cinereo nigricantibus, oris exterioribus majorum albicantibus. . . . *turtur caroliniensis*. Brisson, Ornith. gen. 1, sp. 18, pl. VIII fig. 1.

Cet oiseau, qui habite aussi au Brésil, à Saint-Domingue et ailleurs sur le continent de l'Amérique, vit de pois, de baies de *phytolacca*, etc. Sa grandeur surpasse un peu celle de notre tourterelle en comptant sa queue, qui est fort longue.

J. J. VIRÉY.

donné par Catesby (1), sous le nom de *tourterelle de la Caroline*. Il nous paroît être le même (2); la seule différence qu'il y ait entre ces deux oiseaux, est une tache couleur d'or, mêlée de verd et de cramoisi, qui, dans l'oiseau de Catesby, se trouve au dessous des yeux, sur les côtés du cou, et qui ne se voit pas dans le nôtre; ce qui nous fait croire que le premier est le mâle, et le second la femelle. On peut, avec quelque fondement, rapporter à cette espèce le *picacuroba* du Brésil, indiqué par Marcgrave (3).

Je présume aussi que la tourterelle de la Jamaïque, indiquée par Albin (4), et ensuite par M. Brisson (5), étant du même climat que la précédente (6), et n'en différant pas

(1) Hist. nat. de la Caroline, tom. I, pag. 24, avec une figure coloriée.

(2) Voyez les planches enluminées, n° 175.

(3) *Picacuroba brasiliensibus*. Hist. natur. brasil. pag. 204.

(4) Albin, tome II, page 52, avec une figure, planche XLIX.

(5) *Columba supernè fusca ad vinaceum inclinans, infernè vinaceo, rufescens, pectore vinaceo capite guttureque cœruleis, tæniâ infrà oculos albâ. turtur jamaïcensis*. Brisson, Ornith. gen. 1, sp. 32, avec une figure, pl. XIII, fig. 1.

(6) Voyez les planches enluminées, n° 174.

assez pour faire une espèce à part, doit être regardée comme une variété dans l'espèce de la tourte, et c'est par cette raison que nous ne lui avons pas donné de nom propre et particulier (1).

Au reste, nous observerons que cet oiseau a beaucoup de rapport avec celui donné par M. Edwards, et que le sien pourroit bien être la femelle du nôtre (2). La seule chose qui s'oppose à cette présomption fondée sur les ressemblances, c'est la différence des climats; on a dit à M. Edwards que son oiseau venoit des Indes orientales, et le nôtre se trouve en Amérique; ne se pourroit-il pas qu'il y eût erreur sur le climat

(1) *Columba capite cœruleo, fasciâ suboculari albâ.. columba cyanocephala*. Lin. Syst. nat. ed. 13, gen. 104, sp. 20.

Columba vinaceo-fusca, capite gulâque cœruleis, fasciâ suboculari albâ... columba cyanocephala, Latham, Syst. ornith. gen. 48, sp. 54.

Non seulement elle habite à la Jamaïque, mais encore à Cuba, dans presque toutes les Antilles et les contrées les plus chaudes de l'Amérique méridionale; on en mange souvent; sa taille est fort approchant de celle de notre pigeon fuyard.

J. J. VIREY.

(2) Edwards, Hist. nat. of birds, t. I, pl. XIV.

dans M. Edwards ? Ces oiseaux se ressemblent trop entre eux, et ne sont pas assez différens de la tourte, pour qu'on puisse se persuader qu'ils sont de climats si éloignés ; car nous sommes assurés que celui dont nous donnons la représentation, a été envoyé de la Jamaïque au cabinet du roi.

 LE COCOTZIN (1).

CET oiseau d'Amérique est indiqué par Fernandez (2) sous le nom de *cocotzin*, que nous lui conserverons, parce qu'il est d'une

(1) *Columba supernè fusco cinerea, infernè vinacea, collo inferiore et pectore fusco nigricante maculatis, remigibus exteriùs et apice fusco nigricantibus, interiùs rufis... turtur parvus americanus*. Brisson, Orn. gen. 1, sp. 19. Et sa petite tourterelle brune d'Amérique; *turtur parvus fuscus americanus*. sp. 20, g. 1.

Columba reatricibus, remigibusque obscurioribus, corpore purpurascente, rostro pedibusque rubris... columba passerina. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 104, sp. 54, d'après Jacquin. — Latham, Syst. ornithol. gen. 48, sp. 67.

L'on n'observe cet oiseau que dans les pays les plus chauds de l'Amérique jusqu'à la Caroline. Il vit en troupes dans les montagnes et les rochers. Sa taille est un peu supérieure à celle du cochevis. Sa voix est triste et languissante, son vol court, sa chair fort agréable. J. J. VIREY.

(2) *Cocotzin*, Hist. natur. nov. Hisp. pag. 24, cap. XLIV. — *Cocotti*. *Idem, ibidem*, pag. 25 cap. XLII. — *Cocotzin aliud genus*. *Idem, ibidem*,

DE LA TOURTERELLE. 299

espèce différente de tous les autres; et comme il est aussi plus petit qu'aucune des tourterelles (1), plusieurs naturalistes l'ont désigné par ce caractère, en l'appelant *petite tourterelle* (2); d'autres l'ont appelé *ortolan* (3), parce que, n'étant guère plus gros

pag. 24, cap. XLIV. *Nota.* Ces trois oiseaux ne nous paroissent être que de légères variétés dans la même espèce.

(1) M. de la Borde, dans un mémoire manuscrit, l'appelle *ortolan*. Leur roucoulement, est traînant, et ces oiseaux le répètent trois fois. Ils font deux œufs à chaque ponte; l'un donne communément un mâle, l'autre une femelle, comme chez toutes les espèces de pigeons. J. J. VIREY.

(2) *Turtur minimus, alis maculosus*. Ray, Syn. Avi. pag. 184, n° 25. — *Turtur minimus, guttatus*. Sloane, Jamaïc. pag. 305. — *Columba subfusca minima*, etc. Browne, Natur. Hist. of Jamaïc. pag. 469. Petite tourterelle tachetée. (Catesby, tom. I, pag. 26, avec une figure coloriée de la femelle, planche xxvi.

(3) Ortolan de la Martinique. (Du Tertre, Hist. des Antilles tom. II, pag. 254.) — Les oiseaux à qui nos insulaires donnent le nom d'*ortolan*, ne sont que des tourterelles beaucoup plus petites que celles d'Europe... Leur plumage est d'un gris cendré, le dessous de la gorge tire un peu sur le roux; elles vont toujours par couple, et on en trouve beaucoup dans

que cet oiseau, il est de même très-bon à manger. On l'a représenté (1) sous les dénominations de *petite tourterelle de Saint-Domingue*, figure 1; et *petite tourterelle de la Martinique*, figure 2. Mais, après les avoir examinés et comparés en nature, nous présumons que tous deux ne font que la même espèce d'oiseau, dont celui représenté figure 2 est le mâle; et celui figure 1, la femelle. Il paroît aussi qu'on doit y rapporter le *picuipinima* de Pison et de Marcgrave (2), et la petite tourterelle d'Acapulco, dont parle Gemelli Carreri (3). Ainsi cet oiseau se

les bois. Ces oiseaux aiment à voir le monde, se promenant dans les chemins sans s'effaroucher, et quand on les prend jeunes, ils deviennent très-privés; ce sont des pelotons d'une graisse qui a un goût excellent. (Nouveau Voyage aux îles de l'Amérique, tom. II, pag. 237.)

(1) Voyez les planches enluminées, n° 243, et planche LXX de ce volume.

(2) *Picuipinima*. Pison, Hist. nat. pag. 86. — *Picuipinima brasiliensibus*. Marcgrave, Hist. nat. brasil, pag. 204.

(3) Aux environs d'Acapulco, on voit des tourterelles plus petites que les nôtres, avec la pointe des ailes colorée, qui volent jusques dans les maisons. (Gemelli Carreri, tom. VI, pag. 9.)



De Seve del.

J.B. Racine sc.

1. LE COCOTZIN mâle ?
2. LE COCOTZIN femelle ?

DE LA TOURTERELLE. 301

trouve dans toutes les parties méridionales du nouveau continent (1).

(1) Il s'en trouve à Saint-Domingue que les naturels nomment *tlapalcocotli*, selon Villulghby, Ornith. pag. 184. Ils sont encore plus petits que le cocotzin ordinaire ; leur taille est de cinq pouces et demi. Au reste, leurs différences de plumage sont peu de chose.

J. J. VIREY.

LA TOURTERELLE
EN S A N G L A N T É E (1),
PAR J. J. VIREY.

SONNERAT a décrit deux tourterelles qui ont une tache sanglante sur les plumes de leur poitrine, comme si elles avoient été blessées à mort d'un coup de poignard en cette partie. Cette marque de férocité, em-

(1) Sonnerat, Voyag. à la nouv. Guinée, p. 51 et 52, planche xx et xxi.

Columba alba, jugulo et pectore sanguinolentis. . . . columba sanguinea. Lin. Syst. nat. édit. 13, gen. 104. sp. 65. Et *columba vertice, abdomine et alarum fasciis tribus transversis griseis, gutture albo, pectoris maculâ sanguineâ. . . . columba cruenta.* Ibidem, sp. 66.

Columba corpore toto albo, maculâ pectorali rostro pedibusque sanguineis. . . columba sanguinea. Latham, Syst. ornith. gen. 48, sp. 66. Et *columba griseo, collo subtùs albo cervice violacea, fasciis alarum tribus grisescentibus, maculâ pectoris sanguineâ. columba cruenta.* Ibidem, sp. 65.

DE LA TOURTERELLE. 505

preinte sur un animal si doux et si plein d'innocence, rappelle à l'homme que le foible porte souvent ainsi les stigmates de la violence dans notre propre espèce, tandis que les races puissantes et déprédatrices se couvrent des livrées du plaisir et des décorations de l'opulence. Une de ces tourterelles est toute blanche, à l'exception de cette marque ensanglantée sur la gorge et la poitrine ; ses yeux et son bec sont rouges.

L'autre a sa tête, son ventre et ses ailes distinguées de la précédente, par trois bandes grises transversales ; et la tache sanglante ne s'étend point sur la gorge, qui est blanche, mais seulement sur la poitrine. Ces oiseaux habitent aux îles Manilles.

 LA TOURTERELLE

DE SURINAM (1),

PAR J. J. VIREY.

FERMIN rapporte, dans sa description de Surinam (2), qu'on trouve dans cette île une tourterelle longue de 10 pouces, qui pose son nid sur les plus hauts arbres et dans les forêts les moins fréquentées, les plus sauvages. Elle pond deux fois par an. Sa chair est très-estimée dans le pays. Son plumage cendré est blanchâtre sous le corps; sa gorge noire reflète des rayons verdâtres; les plus grandes plumes de ses ailes sont brunes, et les intermédiaires cendrées. Le bec de cet oiseau est long, bleu en dehors et rouge en dedans.

(1) *Columba, cinerea, subtus albida, gulâ ex nigro viridique variâ, remigibus exterioribus fuscis, mediis cinereis...* *columba surinamensis*. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 104, sp. 67.

Columba cinerea subtus alba, gulâ viridi nigroque variâ, rostro cœruleo... *columba surinamensis*. Latham, Syst. ornith. gen. 48, sp. 50.

(2) Descr. de Surinam, tom. II, pag. 165.

LA PETITE TOURTERELLE

DE QUÉDA (1),

PAR J. J. VIREY.

ON a rencontré à Malacca et à l'île de France une petite tourterelle qui n'est pas plus grosse qu'un moineau, mais qui est plus alongée. Un cendré gris lavé couvre le front et la gorge. La nuque est de couleur terreuse, et des lignes noires transversales règnent sur les plumes du cou supérieur. Le dos, le croupion, les couvertures des ailes

(1) Voyage de Sonnerat aux Indes et à la Chine, tom. II p. 177.

Columba cinerea, occipite nigro lineato, remigibus fuscis, reatricibus lateralibus fuscis, versùs apicem albis, pedibus flavis. *columba malaccensis*. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 104, sp. 68.

Columba nigro undulatim lineata, suprâ cinereo grisea subtùs cinerea, collo lateribus albo, reatricibus fuscis, lateralibus versùs apicem albis.. *columba malaccensis*. Latham, Syst. ornith. gen. 48, sp. 69.

sont de la même couleur que la gorge ; mais chaque plume est terminée par une bande noire. On remarque du blanc rayé de noir sur les côtés du cou. Un gris vineux clair revêt le ventre et la poitrine ; les flancs ont le même fond de couleur, traversé de lignes noires ondulées. Les grandes plumes de l'aile sont roussâtres en dessous, brunes en dessus. La queue est brune, et les cuisses sont blanches.

Cet oiseau, fort joli, a la chair agréable au goût.

L A T O U R T E R E L L E

D E S U R A T E (1),

P A R J. J. V I R E Y.

VERS Cambaye et aux environs de Surate, habitent deux races de tourterelles qui sont de la grandeur de notre tourterelle à collier. La première est d'un gris vineux. Les plumes de sa nuque et du derrière du cou sont noires, avec une raie blanche sur les unes et rousse sur les autres. Les grandes plumes des ailes sont noires, ainsi que le bec; et un gris sale recouvre le dos, le croupion et la queue. L'iris est rouge.

La seconde race est grise; son ventre est blanc. Les plumes des côtés de la queue sont noires, ainsi que le bec et les plumes de la

(1) *Columba suratensis*, *cambayensis* et *malabarica* de Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 14, sp. 48, 49 et 50; et de Latham, Syst. ornith. gen. 48, sp. 55, 56 et 57. D'après Sonnerat, Voyage aux Indes et à la Chine, tom. II, pag. 179 et 180.

gorge. Les pennes de l'aile sont d'un noir assez vif, et l'iris est de couleur rouge.

On peut ranger encore sous la même espèce la tourterelle grise de la côte de Malabar, qui ne diffère de la précédente que par quelques taches ovales sur les ailes. Son bec est rouge, de même que son iris. Le milieu de la queue est blanc vers son extrémité, et ses côtés sont noirs. Sonnerat a décrit ces tourterelles.

LA TOURTERELLE
AUX AILES DORÉES,
PAR J. J. VIREY.

DANS son voyage à la nouvelle Galles du sud, le capitaine Phillip (1) décrit ce joli animal. « Sa taille est celle d'un gros pigeon, dit-il; la couleur générale de son plumage est cendrée brune dans les parties supérieures du corps. Chaque plume est bordée de blanchâtre. Le dessous du corps est d'un gris blanc; le dessus des ailes est de la même couleur que le dos. Une grande tache ovale, bronzée, se remarque près du bout de chaque penne de l'aile. Ces taches, lorsque les ailes sont fermées, forment, par leur réunion, deux bandes d'une blancheur éclatante qui change en rouge, en verd, en cuivré, selon les divers reflets de la lumière. D'autres plumes des couvertures des ailes ont aussi

(1) Trav. Botany-Bay, etc. c. 15.

des taches blanches placées irrégulièrement. La tige des plumes est rousse, et leur bord extérieur est d'un roux pâle. La queue est composée de seize pennes cendrées, avec une bande noire à leur extrémité. Les deux plumes du milieu sont brunes. Un rouge foncé est la couleur du bec et des pattes; la gorge est d'un gris clair et le front pâle ». La figure qu'en a publiée ce voyageur (1) est assez exacte.

John White, dans son voyage au port Jackson (2), observa aussi cette espèce de pigeon. Ses ailes sont couvertes de points brillans d'un jaune éclatant et doré, et les reflets verts et cuivrés de son plumage sont remarquables suivant son exposition à la lumière. La poitrine est d'une couleur vineuse comme chez nos pigeons. Une couleur de buffle revêt le dessous du cou. Une ligne rouge brune se prolonge depuis la racine du bec jusqu'à l'œil.

(1) Golden winged pigeon, p. 45.

(2) Voyage à la nouvelle Galles du sud, à Botany-Bay au port Jackson, en 1787-89, par John White, chirurgien, trad. fr. par Charles Pougens, avec notes. Paris, 1795, in-8°, pag. 127 et 128, et note 101, pag. 228.

DE LA TOURTERELLE. 311

C'est une des plus jolies espèces de pigeons qu'on connoisse. Labillardière, qui en tua aussi à la nouvelle Hollande, l'avoit déjà trouvée au cap de Diemen (1), et il paroît qu'elle se trouve dans la plus grande partie du continent de la nouvelle Hollande.

(1) Voyage à la recherche de la Pérouse, tom. I, pag. 401.

 L E C R A V E

O U

L E C O R A C I A S (1) (2).

Voyez les planches enluminées, n° 255; et pl. LXXI
dans le volume XLIV, page 11.

QUELQUES auteurs ont confondu cet oiseau
avec le choquart appelé communément *chou-*

(1) Crave est le nom qu'on lui donne en Picardie, selon Belon. En grec, *korakias*. En grec moderne, *scurapola*. En latin, selon Cambden, *avis incendiaria*. En italien, *spelviero*, *taccola*, *tatula*, *pazon*, *zorl*, *cutta*. En français, *chouette* et *choucas rouge*. Dans le Valais, *choquard* et *chouette*. En allemand, *steintaher* (choucas de roche), *steintulen*, *stein-krae*. En anglais, *cornish-chough*, *cornwall-kae*, *killegrew* (*). En comparant ces noms divers avec ceux du *choquard* ou *choucas des Alpes*, on en trouvera qui sont les mêmes; effet de la méprise qui a fait confondre ces deux espèces en une seule.

(2) *Nota*. Cet article est de Guenau de Montbeillard.

Le coracias; *coracia nigra ad violaceum inclinans*.

(*) En suédois, *spausk kraka*. En smolandais, *blakrake*.
En scanois, *elckraka*. SONNINI.

cas des Alpes; cependant il en diffère d'une manière assez marquée par ses proportions

rectricibus nigris, supernè ad viride inclinantibus; rostro, pedibusque rubris. *coracia*. Brisson, Ornith. clas. 3, ord. 4, gen. 13, sp. 1, avec une figure, pl. 1, fig. 1.

Corvus violaceo-nigricans, rostro pedibusque rubris. *corvus graculus*. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 50, sp. 18.

Corvus violaceo nigricans, rostro pedibusque luteis. *corvus graculus*. Latham, Syst. nat. edit. 13, gen. 13, sp. 41.

Nota. L'on doit remarquer comme une des nombreuses bizarreries des méthodes arbitraires et systématiques de nomenclature, que dans les ouvrages que je viens de citer le coracias soit rangé dans le genre du corbeau; tandis que les mêmes auteurs ont fait un genre particulier sous le nom de *coracias*, dans lequel le vrai coracias ne se trouve point.

Crave coracias; *corvus garrulus*. Daudin, Ornith. tom. II, pag. 253.

La longueur du coracias est d'un peu plus de quinze pouces; son envergure est de plus de deux pieds huit pouces. Les plumes de sa queue sont d'une longueur égale, et dépassent à peine les ailes. Son plumage est entièrement d'un noir tirant sur le violet, excepté les grandes couvertures des ailes, et celles du dessus et du dessous de la queue, dont le noir a des teintes vertes, et les plumes des ailes et de la queue presque toutes noires. Le bec et les pieds sont rouges, et les ongles noirs. L'oiseau jeune a le bec et les pieds

totales (1) et par les dimensions, la forme et la couleur de son bec qu'il a plus long, plus menu, plus arqué et de couleur rouge; il a aussi la queue plus courte, les ailes plus longues; et par une conséquence naturelle, le vol plus élevé; enfin, ses yeux sont entourés d'un petit cercle rouge.

Il est vrai que le crave ou coracias se rapproche du choquant par la couleur et par quelques-unes de ses habitudes naturelles. Ils ont tous deux le plumage noir, avec des reflets verts, bleus, pourpres, qui jouent admirablement sur ce fond obscur; tous deux se plaisent sur le sommet des plus hautes montagnes, et descendent rarement dans la plaine, avec cette différence néanmoins, que le premier paroît beaucoup plus répandu que le second.

Le coracias est un oiseau d'une taille élégante, d'un naturel vif, inquiet, turbulent, et qui cependant se prive à un certain point.

noirs; il paroît même que cette couleur des pieds n'est pas constante dans cette espèce, ou que la confusion des noms en a apporté dans les objets; car M. Latham dit que les pieds et le bec du coracias adulte sont jaunes.

SONNINI.

(1) *Nota*, que le module de la planche enluminée est presque double de ce qu'il doit être.

Dans les commencemens on le nourrit d'une espèce de pâtée faite avec du lait, du pain, des grains, etc.; et dans la suite, il s'accommode de tous les mets qui se servent sur nos tables.

Aldrovande en a vu un à Bologne en Italie, qui avoit la singulière habitude de casser les carreaux de vitres de dehors en dedans, comme pour entrer dans les maisons par la fenêtre (1); habitude qui tenoit sans doute au même instinct qui porte les corneilles, les pies et les choucas, à s'attacher aux pièces de métal et à tout ce qui est luisant; car le coracias est attiré, comme ces oiseaux, par ce qui brille, et comme eux, cherche à se l'approprier. On l'a vu même enlever du foyer de la cheminée des morceaux de bois tout allumés, et mettre ainsi le feu dans la maison; en sorte que ce dangereux oiseau joint la qualité d'incendiaire à celle de voleur domestique; mais on pourroit, ce me semble, tourner contre lui-même cette mauvaise habitude et la faire servir à sa propre destruction, en employant les miroirs pour l'attirer dans les pièges, comme on les emploie pour attirer les alouettes.

(1) Voyez l'Ornithologie d'Aldrovande, tome I, pag. 766, et celle de Brisson, tome II, pag. 3.

M. Salerne dit avoir vu à Paris deux coracias qui vivoient en fort bonne intelligence avec des pigeons de volière ; mais apparemment il n'avoit pas vu le corbeau sauvage de Gesner, ni la description qu'en donne cet auteur, lorsqu'il a dit, d'après M. Ray, qu'il s'accordoit en tout, excepté pour la grandeur, avec le coracias (1) ; soit qu'il voulût parler, sous ce nom de coracias, de l'oiseau dont il s'agit dans cet article ; soit qu'il entendît notre choquard ou le *pyrrhocorax* de Pline, car le choquard est absolument différent ; et Gesner, qui avoit vu le coracias de cet article et son corbeau sauvage, n'a eu garde de confondre ces deux espèces : il savoit que le corbeau sauvage diffère du coracias par sa huppe, par le port de son corps, par la forme et la longueur de son bec, par la brièveté de sa queue, par le bon goût de sa chair, du moins de celle de ses petits, enfin, parce qu'il est moins criard, moins sédentaire, et qu'il change plus régulièrement de demeure en certains tems de l'année (2), sans parler de quelques autres diffé-

(1) Histoire naturelle des oiseaux, pag. 91. — Ray, Synopsis avium, pag. 40.

(2) Adventant initio veris eodem tempore quo

rences qui le distinguent de chacun de ces deux oiseaux en particulier.

Le coracias a le cri aigre, quoique assez sonore, et fort semblable à celui de la pie de mer. Il le fait entendre presque continuellement; aussi Olina remarque-t-il que, si on l'élève, ce n'est point pour sa voix, mais pour son beau plumage (1). Cependant Belon (2) et les auteurs de la Zoologie britannique (3) disent qu'il apprend à parler.

La femelle pond quatre ou cinq œufs blancs, tachetés de jaune sale; elle établit son nid au haut des vieilles tours abandonnées, et des rochers escarpés, mais non pas indistinctement; car, selon M. Edwards, ces oiseaux préfèrent les rochers de la côte occidentale d'Angleterre à ceux des côtes orientale et méridionale, quoique celles-ci pré-

ciconiæ. . . primæ omnium quod sciam avolant circa initium julii, etc. — (Gesner, de Avibus, pag. 352.

(1) La cutta del becco rosso che è del resto tutta nera come cornacchia, fuor che i picdi che son gialli, vien dalle montagne. Latinamente diccsi coracias. Questa non parla, ma solo si tiene per bellezza. (Uccelleria, fol. 55.)

(2) Nature des oiseaux, pag. 287.

(3) Pag. 84.

sentent à peu près les mêmes sites et les mêmes expositions.

Un autre fait de même genre, que je dois à un observateur digne de toute confiance (1), c'est que ces oiseaux, quoique habitans des Alpes, des montagnes de Suisse, de celles d'Auvergne, etc., ne paroissent pas néanmoins sur les montagnes du Bugey, ni dans toute la chaîne qui borde le pays de Gex jusqu'à Genève. Belon, qui les avoit vus sur le mont Jura en Suisse, les a retrouvés dans l'île de Crète, et toujours sur la cime des rochers (2). Mais M. Hasselquist assure qu'ils arrivent et se répandent en Egypte, vers le tems où le Nil débordé est prêt à rentrer dans son lit (3). En admettant ce fait, quoique contraire à tout ce que l'on sait d'ailleurs de la nature de ces oiseaux, il faut donc supposer qu'ils sont attirés en Egypte par une nourriture abondante, telle qu'en peut produire un terrain gras et fertile, au moment où, sortant de dessous les eaux, il

(1) M. Hébert, trésorier de l'extraordinaire des guerres, à Dijon.

(2) Nature des oiseaux, pag. 287, et Observations, fol. 11, verso.

(3) Itinera, pag. 240.

reçoit la puissante influence du soleil; et en effet, les craves se nourrissent d'insectes et de grains nouvellement semés et ramollis par le premier travail de la végétation.

Il résulte de tout cela, que ces oiseaux ne sont point attachés absolument et exclusivement aux sommets des montagnes et des rochers, puisqu'il y en a qui paroissent régulièrement, en certains tems de l'année, dans la basse Egypte; mais qu'ils ne se plaisent pas également sur les sommets de tout rocher et de toute montagne, et qu'ils préfèrent constamment les uns aux autres, non point à raison de leur hauteur ou de leur exposition, mais à raison de certaines circonstances qui ont échappé jusqu'à présent aux observateurs.

Il est probable que le coracias d'Aristote (1) est le même que celui de cet article, et non le pyrrhocorax de Pline, dont il diffère en grosseur, comme aussi par la couleur du bec, que le pyrrhocorax a jaune (2). D'ailleurs, le crave ou coracias à bec et pieds rouges, ayant été vu par Belon sur les montagnes de Crète (3), il étoit plus à portée

(1) Histor. animal. lib. 9, cap. 24.

(2) Luteo rostro. Pline, lib. 10, cap. 48.

(3) Observations, fol. 11, verso.

d'être connu d'Aristote que le pyrrhocorax, lequel passoit, chez les anciens, pour être propre et particulier aux montagnes des Alpes, et qu'en effet Belon n'a point vu dans la Grèce.

Je dois avouer cependant qu'Aristote fait, de son coracias, une espèce de choucas (*choloios*), comme nous en faisons une du pyrrhocorax de Pline, ce qui semble former un préjugé en faveur de l'identité, ou du moins de la proximité de ces deux espèces; mais comme dans le même chapitre je trouve un palmipède joint aux choucas, comme étant de même genre, il est visible que ce philosophe confond des oiseaux de nature différente, ou plutôt que cette confusion résulte de quelques fautes de copistes, et qu'on ne doit pas se prévaloir d'un texte probablement altéré, pour fixer l'analogie des espèces, mais qu'il est plus sûr d'établir cette analogie d'après les vrais caractères de chaque espèce. Ajoutez à cela que le nom de *pyrrhocorax*, qui est tout grec, ne se trouve nulle part dans les livres d'Aristote; que Pline, qui connoissoit bien ces livres, n'y avoit point aperçu l'oiseau qu'il désigne par ce nom, et qu'il ne parle point du pyrrhocorax d'après ce que le philosophe grec a dit
du

du coracias, comme il est aisé de s'en convaincre en comparant les passages.

Celui qui a été observé par les auteurs de la Zoologie britannique, et qui étoit un véritable coracias, pesoit treize onces, avoit environ deux pieds et demi de vol, la langue presque aussi longue que le bec, un peu fourchue, et les ongles noirs, forts et crochus (1).

M. Gerini fait mention d'un coracias à bec et pieds noirs, qu'il regarde comme une variété de l'espèce dont il s'agit dans cet article, ou comme la même espèce différente d'elle-même par quelques accidens de couleur, suivant l'âge, le sexe, etc. (2) (5).

(1) *Britisch zoology*, pag. 84.

(2) *Storia degli uccelli*, tom. II, pag. 58.

(3) Picot la Peyrouse (Tables méthodiques des mammifères et des oiseaux observés dans le département de la haute Garonne), fait mention d'une variété du coracias, blanche comme la neige; mais il ne dit pas si cette variété est constante, ou seulement accidentelle. SONNINI.

LE CORACIAS HUPPÉ

O U

LE SONNEUR (1) (2).

J'ADOpte ce nom, que quelques-uns ont donné à l'oiseau dont il s'agit dans cet article, à cause du rapport qu'ils ont trouvé entre

(1) C'est le *corvus sylvaticus* de Gesner, pag. 351, et le *coracias huppé* de M. Brisson, tom. II, pag. 6, appelé à Zurich, *scheller*, *walldt-rapp*, *stein-rap*; et en Bavière comme en Stirie, *clauss-rapp*. En italien, *corvo spilato*. En polonais, *kruk-lesny*, *nocny*. En anglais; *wood crow from switzerland* (*).

(2) Nota. Cet article est de Guéneau de Montbeillard.

Le coracias huppé; *coracia cristata, nigra ad viride inclinans; reatricibus subtus nigris; rostro, pedibusque rubris...* *coracia cristata*. Brisson, Ornith. class. 3, ord. 4, gen. 15, sp. 2.

Corvus virescens, capite flavescente, occipite subcristato, rostro pedibusque rubris... *corvus eremita*.

(*) Il se nomme aussi en anglais, *hermit crow*. On l'appelle dans plusieurs pays, *cornelle de mer*. SONNINI.

son cri et le son de ces clochettes qu'on attache au cou du bétail.

Le sonneur est de la grosseur d'une poule; son plumage est noir, avec des reflets d'un beau verd, et variés à peu près comme dans le crave ou coracias dont nous venons de parler. Il a aussi, comme lui, le bec et les pieds rouges; mais son bec est encore plus long, plus menu, et fort propre à s'insinuer dans les fentes de rochers, dans les crevasses de la terre, et dans les trous d'arbres et de murailles, pour y chercher les vers et les insectes dont il fait sa principale nourriture. On a trouvé, dans son estomac, des débris de grillons-taupes, vulgairement appelés *courtillières*. Il mange aussi des larves de hannetons, et se rend utile par la guerre qu'il fait à ces insectes destructeurs.

Les plumes qu'il a sur le sommet de la tête sont plus longues que les autres, et lui forment une espèce de huppe pendante en arrière; mais cette huppe, qui ne commence

Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 50, sp. 19. — Latham, Syst. ornith. gen. 15 sp. 42.

Crave huppé ou sonneur; *corvus eremita*. Daudin, Ornithol, tom. II, pag. 254. SONNINI.

à paroître que dans les oiseaux adultes, disparoît dans les vieux ; et c'est de là sans doute qu'ils ont été appelés, en certains endroits, du nom de *corbeaux chauves*, et que dans quelques descriptions ils sont représentés comme ayant la tête jaune, marquée de taches rouges. Ces couleurs sont apparemment celles de la peau, lorsqu'au tems de la vieillesse elle est dépouillée de ses plumes.

Cette huppe, qui a valu au sonneur le nom de *huppe de montagne* (1), n'est pas la seule différence qui le distingue du crave ou coracias : il a encore le cou plus grêle et plus alongé, la tête plus petite, la queue plus courte, etc. De plus, il n'est connu que comme oiseau de passage ; au lieu que le crave ou coracias n'est oiseau de passage qu'en certains pays et certaines circonstances, comme nous l'avons vu plus haut. C'est d'après ces traits de dissemblance que Gesner en a fait deux espèces diverses, et que je me suis cru fondé à les distinguer par des noms différens.

Les sonneurs ont le vol très-élevé, et

(1) Klein, *Ordo avium*, pag. 111 ; n° 16.

vont presque toujours par troupes (1); ils cherchent souvent leur nourriture dans les prés et dans les lieux marécageux, et ils nichent toujours au haut des vieilles tours abandonnées, ou dans des fentes de rochers escarpés et inaccessibles, comme s'ils sentoient que leurs petits sont un mets délicat et recherché, et qu'ils voulussent les mettre hors de la portée des hommes; mais il se trouve toujours des hommes qui ont assez de courage ou de mépris d'eux-mêmes pour exposer leur vie par l'appât du plus vil intérêt, et l'on en voit beaucoup dans la saison, qui, pour dénicher ces petits oiseaux, se hasardent à se laisser couler le long d'une corde fixée au haut des rochers où sont les nids, et qui, suspendus ainsi au dessus des précipices, font la plus vaine et la plus périlleuse de toutes les récoltes.

Les femelles pondent deux ou trois œufs

(1) Je sais que M. Klein fait du sonneur un oiseau solitaire, mais c'est contre le témoignage formel de Gesner, qui paroît être le seul auteur qui ait parlé de cet oiseau d'après sa propre observation, et que M. Klein copie lui-même dans tout le reste, sans le savoir, en copiant Albin.

par couvée ; et ceux qui cherchent leurs petits, laissent ordinairement un jeune oiseau dans chaque nid, afin de s'assurer de leur retour pour l'année suivante. Lorsqu'on enlève la couvée, les père et mère jettent un cri, *ka-ka*, *kæ-kæ* ; le reste du tems ils se font rarement entendre. Les jeunes se privent assez facilement, et d'autant plus facilement qu'on les a pris plus jeunes et avant qu'ils fussent en état de voler.

Ils arrivent dans le pays de Zurich vers le commencement d'avril, en même tems que les cigognes ; on recherche leurs nids aux environs de la Pentecôte, et ils s'en vont au mois de juin avant tous les autres oiseaux (1). Je ne sais pourquoi M. Barrère en a fait une espèce de courlis.

Le sonneur se trouve sur les Alpes, et sur les hautes montagnes d'Italie, de Stirie, de Suisse, de Bavière, et sur les hauts rochers qui bordent le Danube, aux environs de Passau et de Kelheim. Ces oiseaux choisissent, pour leur retraite, certaines gorges bien exposées entre ces rochers, d'où leur

(1) Voyez Gesner, de Avibus, pag. 351.

est venu le nom de *klauss-rappen*, corbeaux des gorges (1).

(1) M. Pallas a vu le coracias huppé, au mois de mars, dans les environs de Selinginsk, en Sibérie. (Voyages, traduct. franç. tom. IV, pag. 142.)

S O N N I N I.

Fin du quarante-troisième Volume.

T A B L E

De ce qui est contenu dans ce
quarante-troisième Volume.

<i>LES Perdrix rouges,</i>	page 5
<i>La Bartavelle ou Perdrix grecque, pl. LIII,</i>	ibid
<i>La Perdrix rouge d'Europe, planche LIII,</i>	21
<i>La Perdrix rouge blanche,</i>	30
<i>Le Francolin, planche LIV,</i>	31
<i>Le Bis-Ergot, id.,</i>	39
<i>Le Gorge-Nue et la Perdrix rouge d'Afrique,</i>	41
<i>Oiseaux étrangers qui ont rapport aux Perdrix,</i>	43
<i>La Perdrix rouge de Barbarie,</i>	ibid
<i>La Perdrix de roche ou de la Gamba,</i>	45
<i>La Perdrix perlée de la Chine,</i>	47
<i>La Perdrix de la nouvelle Angleterre,</i>	49
<i>La Perdrix du cap de Bonne-Espérance, par Virey,</i>	51
<i>La Perdrix de Pondichery, par le même,</i>	53

T A B L E.

329

<i>La Perdrix de Gingi, par le même,</i>	p. 55
<i>La Perdrix rouge de Madagascar, par le même,</i>	57
<i>La Caille, planche LV,</i>	59
<i>Le Chrokiel ou grande Caille de Pologne,</i>	99
<i>La Caille blanche,</i>	101
<i>La Caille des îles Malouines,</i>	102
<i>La Fraise ou Caille de la Chine,</i>	104
<i>Le Turnix ou Caille de Madagascar, planche LV,</i>	107
<i>Le Réveil-Matin ou la Caille de Java,</i>	109
<i>Oiseaux étrangers qui paroissent avoir rapport avec les Perdrix et avec les Cailles,</i>	113
<i>Les Colins,</i>	ibid
<i>Le Zonécolin,</i>	118
<i>Le grand Colin,</i>	119
<i>Le Cacolin,</i>	120
<i>Le Coyolcos,</i>	121
<i>Le Colenicui,</i>	123
<i>L'Ococolin ou Perdrix de montagne du Mexique,</i>	127
<i>Le Tocco ou Perdrix de la Guiane,</i>	150
<i>La Caille de Cayenne, par Virey,</i>	153
<i>La grande Caille de Madagascar, par le même,</i>	157

<i>La Caille brune de Madagascar, par le même,</i>	pag. 139
<i>La Caille de la côte de Coromandel, par le même,</i>	140
<i>La petite Caille de Manille, par le même,</i>	142
<i>La Caille à trois doigts de l'île de Luçon, par le même,</i>	144
<i>La Caille de la nouvelle Guinée, par le même,</i>	146
<i>La Caille de Virginie, par le même,</i>	147
<i>Le Kakelik et la Caille de Perse, par le même,</i>	150
<i>La Caille de Gibraltar, par le même,</i>	152
<i>Le Pigeon, planche LVI, le Biset et Pigeon commun,</i>	154
<i>Planche LVII, Pigeon grosse gorge et Pigeon grosse gorge enjûée,</i>	176
<i>Planche LVIII, Pigeon nonain et Pigeon paon.</i>	178
<i>Planche LIX, Pigeon cravate et Pigeon ture,</i>	180
<i>Planche LX, Pigeon romain et Pigeon pattu huppé,</i>	184
<i>Planche LXI, Pigeon maurin et Pigeon polonais,</i>	186

T A B L E.

531

<i>Planche LXII, Pigeon cravate de Frisch,</i> <i>• et Pigeon culbutant,</i>	pag. 195
<i>Planche LXIII, Pigeon cavalier et Pigeon</i> <i>de la Jamaïque,</i>	199
<i>Oiseaux étrangers qui ont rapport au Pigeon,</i>	205
<i>Pigeons verts à tête grise d'Antigue, par</i> <i>Virey,</i>	219
<i>Le Pigeon pompadour, par le même,</i>	221
<i>Le Pigeon à ailes rouges de la mer du Sud,</i> <i>par le même,</i>	223
<i>Pigeon cendré ferrugineux des îles de la</i> <i>mer Pacifique,</i>	225
<i>Pigeon à bec recourbé, par Virey,</i>	227
<i>Le Ramier, planche LXIV,</i>	229
<i>Oiseaux étrangers qui ont rapport au Ramier,</i>	240
<i>Le Ramier des Moluques, planche LXIV,</i>	ibid
<i>Le Founingo,</i>	245
<i>Le Ramiret, planche LXV,</i>	248
<i>Le Pigeon des îles Nicobar, planche LXV,</i>	250
<i>Le Pigeon couronné de Banda, pl. LXVI,</i>	253
<i>Le Pigeon ramier blanc muscadivore, par</i> <i>Virey,</i>	257

<i>Le Pigeon pourpre de Java, par le même,</i>	pag. 259
<i>Le Pigeon violet à tête rouge d'Antigue,</i> <i>par le même,</i>	261
<i>Le Pigeon ramier à collier pourpre, par le</i> <i>même,</i>	263
<i>Le Pigeon Jamboo, par le même,</i>	265
<i>La Tourterelle, planche LXVI,</i>	266
<i>Planche LXVII, la Tourterelle à collier</i> <i>et la Tourterelle blanche,</i>	276
<i>Oiseaux étrangers qui ont rapport à la Tour-</i> <i>terelle,</i>	280
<i>La Tourterelle du Canada, planche LXVIII,</i>	ibid
<i>La Tourterelle du Sénégal, id.</i>	282
<i>Le Tourocco, planche LXIX,</i>	285
<i>La Tourtelette, id.</i>	286
<i>Le Turvert,</i>	288
<i>De quelques oiseaux qui ont été présentés</i> <i>comme des Pigeons et comme des Tour-</i> <i>terelles,</i>	291
<i>La Tourte,</i>	294
<i>Le Cocotzin,</i>	298
<i>Planche LXX, le Cocotzin mâle et le Co-</i> <i>cotzin femelle,</i>	300
<i>La Tourterelle ensanglantée, par Virey,</i>	302

T A B L E. 333

<i>La Tourterelle de Surinam, par le même,</i>	304
<i>La petite Tourterelle de Quéda, par le même,</i>	305
<i>La Tourterelle de Surate, par le même,</i>	307
<i>La Tourterelle aux ailes dorées, par le même,</i>	309
<i>Le Crave ou le Coracias,</i>	314
<i>Le Coracias huppé ou le Sonneur,</i>	322

Fin de la Table.

ORIENTAÇÕES PARA O USO

Esta é uma cópia digital de um documento (ou parte dele) que pertence a um dos acervos que fazem parte da Biblioteca Digital de Obras Raras e Especiais da USP. Trata-se de uma referência a um documento original. Neste sentido, procuramos manter a integridade e a autenticidade da fonte, não realizando alterações no ambiente digital – com exceção de ajustes de cor, contraste e definição.

1. Você apenas deve utilizar esta obra para fins não comerciais. Os livros, textos e imagens que publicamos na Biblioteca Digital de Obras Raras e Especiais da USP são de domínio público, no entanto, é proibido o uso comercial das nossas imagens.

2. Atribuição. Quando utilizar este documento em outro contexto, você deve dar crédito ao autor (ou autores), à Biblioteca Digital de Obras Raras e Especiais da USP e ao acervo original, da forma como aparece na ficha catalográfica (metadados) do repositório digital. Pedimos que você não republique este conteúdo na rede mundial de computadores (internet) sem a nossa expressa autorização.

3. Direitos do autor. No Brasil, os direitos do autor são regulados pela Lei n.º 9.610, de 19 de Fevereiro de 1998. Os direitos do autor estão também respaldados na Convenção de Berna, de 1971. Sabemos das dificuldades existentes para a verificação se uma obra realmente encontra-se em domínio público. Neste sentido, se você acreditar que algum documento publicado na Biblioteca Digital de Obras Raras e Especiais da USP esteja violando direitos autorais de tradução, versão, exibição, reprodução ou quaisquer outros, solicitamos que nos informe imediatamente (dtsibi@usp.br).